

Delly

La biche au bois



BeQ

Delly

La biche au bois

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 222 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Numérisation :
Romance en ebook.

Relecture :
Jean-Yves Dupuis.

Première partie

1

Les hôtes du vicomte de Tercieux revenaient de Biarritz où ils avaient passé l'après-midi. Leurs équipages : landaus, calèches, victorias, roulaient le long de la route conduisant au château d'Uxage, entre les prés sur lesquels descendait l'apaisante beauté du soir. Au-dessus des bois qui marquaient la limite du domaine, le soleil finissait de s'éteindre en pâles reflets roses et sa lueur mourante traînait sur la campagne silencieuse. Dans les voitures se continuaient les conversations commencées au départ, la plupart potins mondains plus ou moins bienveillants. Il était surtout question aujourd'hui de l'attention que le prince Wittengrätz semblait accorder à la jolie Myrrha Nadopoulo, « cette enragée coquette », comme la qualifiait, non sans quelque aigreur, M^{me} de Tercieux.

M. d'Amblemeuse, diplomate en retraite, assis en face de la châtelaine, fit observer :

– Elle est diablement ensorcelante ! D’ailleurs, elle a de qui tenir. La belle comtesse Seminkhof, sa mère, est toujours l’enjôleuse que je connus à Moscou il y a douze ou treize ans, au moment de son remariage.

– Elle est d’origine grecque, n’est-ce pas ?

– Grecque, levantine, juive... on ne sait trop. Je crois qu’il existe chez elle un mélange de races. Ainsi, du reste, s’expliquerait son type un peu étrange.

– Mais le premier mari ?... L’avez-vous connu ?

– Non. Un riche négociant hellène, paraît-il, que cette belle personne ruina en quelques années. Plus tard, elle réussit à prendre au filet un grand seigneur russe, veuf inconsolable d’une femme délicieuse appartenant à la plus haute aristocratie moscovite. Cette jeune comtesse Seminkhof, morte après trois ans de mariage, laissait à son mari une petite fille. Sur le conseil de ses amis qui le voyaient prêt à succomber au plus violent désespoir, il se mit à voyager. Au Caire, il rencontra M^{me} Ismène Nadopoulo, qui

entreprit de le consoler – ce à quoi elle réussit tellement bien que, six mois plus tard, elle était comtesse Seminkhof.

M^{me} de Traimblay, blonde jeune femme assise à la droite de M^{me} de Tercieux, dit avec un petit rire d'ironie :

– Voilà bien le chagrin des hommes ! Mais il semble pas mal annihilé par sa femme, ce pauvre Seminkhof ?

– En effet... Soit dit entre nous, je ne le crois pas fort heureux.

– Oui, la belle Ismène ne doit pas être une compagne de tout repos, et l'égalité, la douceur du caractère ne sont probablement pas vertus habituelles chez elle. Mais la fille de la première femme, qu'est-elle devenue ?

– La pauvre fille fut victime d'un accident. Elle se noya, et avec elle sa gouvernante française qui avait sans doute voulu lui porter secours.

– Et pas d'enfants du second mariage ?

– Mais si, un fils, un pauvre enfant infirme que

la mère ne peut souffrir. Elle ne voit au monde qu'elle-même, d'abord, et sa fille ensuite.

– Bizarre, cette Myrrha !... Mauvaise, croyez-vous ?

– Plutôt mauvaise, oui... Et quelle éducation ! Pierre Dourine me racontait comme elle avait fait parler d'elle à Pétersbourg, l'hiver dernier, par ses allures légères et sa coquetterie provocante. Nous en voyons d'ailleurs un échantillon dans sa façon d'être à l'égard du prince de Wittengrätz... Mais qu'elle prenne garde, cette fois, de n'y pas laisser quelques morceaux de son cœur ! On ne l'aime pas à demi, celui-là !

M^{me} de Traimblay dit avec quelque nervosité :

– Il est l'inconstance même, prétend-on ?

– En effet. Mais la jolie Myrrha me paraît fort habile et peut-être réussirait-elle à fixer un peu plus longuement l'humeur fantasque de Son Altesse.

En parlant ainsi, M. d'Amblemeuse glissait un coup d'œil narquois vers la jeune femme, dont le teint frais se colorait sous la poussée d'une

violente émotion.

« Elle est pincée, celle-là aussi », pensa-t-il avec amusement.

– Cette Myrrha manque totalement de distinction... C'est un type de bohémienne ou quelque chose en ce genre, dit au bout des lèvres M^{me} de Tercieux. Je doute qu'elle plaise vraiment au prince, si raffiné, si remarquablement intelligent.

Celui dont il était ainsi question, enfoncé dans les coussins de sa voiture, regardait le jour décroître sur les bois assombris. Il avait donné l'ordre au cocher de ralentir l'ardeur des deux fougueux trotteurs, de telle sorte que l'équipage demeurât en arrière des autres. Près de lui, respectant son silence, était assis Aubert de Creully, jeune officier retour d'Algérie, convalescent d'une grave maladie et venu passer quelque temps chez ses cousins de Tercieux. Le prince de Wittengrätz, qui n'avait pas la sympathie facile, paraissait avoir pris vite en gré ce charmant garçon, très doué au point de vue intelligence et distinction, fils d'un officier tué en

1870 à la bataille de Saint-Privat. Il faisait de lui son compagnon préféré, pendant son séjour au château d'Uxage. Et cette faveur n'allait pas sans exciter de secrètes jalousies, car ils étaient nombreux les flatteurs empressés à encenser une personnalité qui tenait en Europe un très haut rang, de par sa naissance, sa fortune, son influence, sans parler de ses dons physiques et intellectuels.

Au cours du XVIII^e siècle, les Wittengrätz, d'origine autrichienne, avaient vu l'empire des Habsbourg leur contester la souveraineté de la principauté qui leur appartenait depuis des temps reculés. Le prince régnant d'alors, Aloys, résista dignement tant qu'il put. Mais la loi du plus fort l'emportant, il quitta l'Autriche et s'établit en Russie, dans les immenses domaines que lui avait apportés sa femme, seule héritière d'une des plus anciennes familles de l'aristocratie lituanienne.

Le tsar, dont son fils aîné devait épouser une parente, maintint pour lui et ses descendants les privilèges de prince souverain dont il jouissait auparavant dans l'Empire autrichien ; il lui donna

le grade de commandant honoraire et héréditaire d'un régiment de chevaliers-gardes et lui conféra d'autres honneurs qui, joints aux biens fabuleux dont il disposait, faisaient de lui un personnage fort important.

À dater de cette époque, les princes de Wittengrätz devinrent des Russes fort loyalistes. Alliés à plusieurs reprises par des mariages à la famille impériale, ils commandèrent en outre effectivement, pour la plupart, des troupes russes au cours des diverses guerres. Car ils étaient fort braves, aimant l'aventure et ne ménageant pas leur sang. Celui qui se trouvait aujourd'hui le seul descendant de cette vieille lignée ne démérait pas de ses ancêtres. Au cours d'une expédition dans le Turkestan, quelques années auparavant, il avait témoigné, si jeune fût-il, de rares qualités militaires, d'une intrépide bravoure et de ce sang-froid qui fait vraiment le chef. Aussi le tsar, en lui décernant au retour la croix de Saint-Georges, lui avait-il confié le commandement effectif de son régiment de chevaliers-gardes.

Depuis deux ans, Wladimir avait pris un congé permanent pour entreprendre de lointains voyages, dans l'intervalle desquels il menait une existence fort mondaine entremêlée de travaux scientifiques ou littéraires – car cette remarquable intelligence s'intéressait à toutes choses. C'est ainsi qu'en ce moment, revenu depuis peu du Brésil, il se trouvait à Uxage, chez les Tercieux dont il avait fait naguère la connaissance à Paris.

Rompant enfin le silence, le prince se tourna vers le lieutenant de Creully.

– Quelle admirable diversité offrent les provinces de France ! J'aime infiniment votre pays – qui est un peu le mien, puisqu'une de mes aïeules était française.

– Je sais aussi que le père de Votre Altesse a protesté hautement en sa faveur, lors de l'invasion allemande.

– Et j'aurais agi comme lui, si à cette époque j'avais eu l'âge de faire entendre ma voix.

Pendant un moment, Wladimir garda de nouveau le silence. Puis, d'un geste léger, il parut

chasser des pensées graves. En se penchant un peu vers Aubert, il demanda :

– Que dites-vous, mon cher, de cette petite Myrrha ?

Un sourire glissait entre ses lèvres et venait éclairer d'une ironique gaieté le bleu sombre des yeux.

– ... Elle est vraiment jolie, ne trouvez-vous pas ?

– Jolie, oui... mais je dois avouer à Votre Altesse qu'elle ne me plaît guère.

Le sourire s'accentua sur les lèvres du prince, qui posait sur le bras du jeune officier une longue main fine.

– Je constate une fois de plus que vous n'êtes pas courtisan, cher monsieur de Creully. D'autres, voyant que j'accorde quelque attention à cette jeune personne, ne manqueraient pas de se répandre en louanges sur elle. Mais vous, tout simplement, vous me dites qu'elle vous déplaît ! Je n'ai jamais rencontré pareil phénomène !

Aubert répliqua gaiement :

– C’est que, monseigneur, je me reconnais très incapable de faire un courtisan. Ceci n’est aucunement dans ma nature.

– Je vous en félicite. Voilà pourquoi, d’ailleurs, je vous tiens en particulière estime.

Sur ces mots, Wladimir s’enfonça de nouveau dans les coussins de la voiture. Pendant un moment, il joua distraitement avec l’un de ses gants. Puis il demanda :

– Pourquoi M^{lle} Nadopoulo vous déplaît-elle ?

– Je la soupçonne d’être une très dangereuse coquette, une petite créature fausse et mauvaise, dépourvue de tout principe, de tout scrupule. Elle a d’ailleurs, si j’en crois ce qu’on m’a raconté, une réputation qui n’est pas précisément à son honneur.

Le prince eut un geste qui signifiait : « Oui, je sais. » Puis il dit avec un sourire amusé, nuancé d’une ironie très habituelle chez lui, surtout quand il était question des femmes :

– C’est une gracieuse petite panthère, une créature souple et féline. Elle griffera

terriblement ses rivales, quand elle sera jalouse.

Aubert considéra pendant un instant, pensivement, le ferme profil, la bouche un peu dure sous la moustache d'un châtain presque foncé. Lui aussi, comme tous, subissait le charme de ce parfait grand seigneur, de cet homme dont le regard pouvait parfois devenir si glacialement méprisant et contenir à d'autres moments tant d'éblouissante séduction, tant d'attirant mystère. Oui, du mystère, car Aubert se demandait à cette minute : « Est-il mauvais ? N'y a-t-il chez lui, vraiment, que ce scepticisme, cet orgueilleux dédain qu'il affiche, en particulier à l'égard des femmes, et ce dur mépris dont il est, paraît-il, coutumier pour les êtres dépendant de lui ? »

Le soleil disparaissait complètement derrière les bois d'Uxage et, seul, son reflet s'étendait encore sur l'horizon. La voiture quitta la route pour s'engager dans une allée d'ormes et s'arrêta peu après dans la cour du château. Le prince, après un cordial « à tout à l'heure, mon cher », gagna son appartement pour changer de tenue. On le vit trois quarts d'heure plus tard apparaître

dans les salons où se trouvaient déjà ses hôtes et ses invités. Presque aussitôt, le maître d'hôtel annonça que Son Altesse Sérénissime était servie.

Héritier des prérogatives des princes souverains, ses ancêtres, Wladimir présidait la table, ayant à sa droite M^{me} de Tercieux... Un peu plus loin, la comtesse Seminkhof s'entretenait de l'Algérie avec Aubert de Creully, l'un de ses voisins. Des cheveux sombres aux reflets bleutés encadraient son beau visage ambré. Les yeux très noirs, langoureux, caressaient l'interlocuteur. Mais Aubert, sérieux et défiant, croyait y voir d'inquiétantes lueurs. Il remarquait aussi le mouvement fébrile des mains aux ongles longs et brillants, des mains très blanches et potelées, mais aux fortes attaches. Parfois, le regard de l'officier se dirigeait vers M^{lle} Nadopoulo. Celle-ci, au contraire de sa mère, grande et superbement faite, était petite, mais vive, souple, onduleuse. Sa bouche très rouge souriait sans cesse, pour montrer de jolies dents. Les yeux, noirs et expressifs, caressaient et provoquaient. Dans les cheveux semblables à ceux de la comtesse Seminkhof, coiffés bas et tombant sur

le front en bandeaux irréguliers, une fleur de cactus d'un rouge foncé se balançait à chacun de ses mouvements. Bien que ne possédant pas la régularité des traits qui existait chez sa mère, elle était aussi dangereusement séduisante et Aubert songeait en la considérant : « Voilà une de ces femmes dont on doit se garder comme du feu. Le prince de Wittengrätz ferait mieux de l'éloigner de lui. »

Mais Wladimir en jugeait sans doute autrement, car après le dîner, au lieu de rester au fumoir, il s'en alla vers le parc en compagnie de Myrrha, à qui il avait offert une des cigarettes faites spécialement pour lui avec le plus parfumé des tabacs d'Orient. M^{lle} Nadopoulo la fumait avec délices, en levant fréquemment des yeux brûlant d'adoration vers son compagnon dont la haute taille, assurait-elle, la faisait paraître une véritable citoyenne de Lilliput.

Le prince parlait de Velaina, un de ses domaines où, à l'automne, avaient lieu des chasses célèbres dans tout l'Empire moscovite. Les Wittengrätz avaient toujours été de

fanatiques veneurs et Wladimir ne le cédaient en rien sur ce point à ses ancêtres.

Myrrha s'exclama, les yeux brillants de désir :

– Oui, j'en ai entendu parler plus d'une fois ! Il paraît que ce domaine est l'un des plus beaux de Russie.

– En effet. Venez donc en juger au début d'octobre, avec le comte et la comtesse Seminkhof. Vous passerez une huitaine de jours à Velaïna au moment de l'une des grandes chasses.

Un éclair de triomphe traversa le regard de Myrrha. La seconde comtesse Seminkhof, présentée à la cour peu après son mariage, y avait été reçue avec une froideur qu'elle ne devait jamais oublier. Les cercles aristocratiques de Pétersbourg lui faisaient grise mine, à cause de son origine équivoque. Aussi avait-elle adopté une existence assez cosmopolite, qui d'ailleurs convenait à ses goûts et lui permettait d'entretenir des relations avec des personnalités étrangères moins difficiles que la haute société de Pétersbourg. Myrrha éprouvait donc une sorte de vertige devant cette invitation qui constituait un

privilège envié et allait l'introduire, ainsi que sa mère, dans un milieu jusqu'alors absolument fermé pour elles, la princesse de Wittengrätz, grand-mère du prince Wladimir, se montrant au sujet des mésalliances l'une des plus intransigeantes parmi les grandes dames russes.

En outre, M^{lle} Nadopoulo concluait de cette faveur inespérée qu'elle plaisait fort et que le prince voulait poursuivre à Velaïna, tout à son aise, cette bien facile conquête.

Le cœur gonflé de joie orgueilleuse, elle dit avec un accent où vibrait une reconnaissance adulatrice :

– Combien je remercie Votre Altesse ! Nous nous rendrons avec bonheur à l'invitation qu'elle veut bien nous adresser. Mon beau-père n'aime rien tant que la chasse et, moi-même, j'adore galoper en forêt, à la poursuite de cette proie qui fuit. À l'avance, je suis certaine que je rapporterai de Velaïna des souvenirs inoubliables !

Dans l'ombre à peine éclairée par la lueur diffuse d'une lune voilée, son regard câlin cherchait celui du prince. Wladimir, étendant la

main, enleva la fleur de cactus qui se balançait toujours dans les cheveux noirs.

– C’est très original, cela... Avec votre robe jaune pâle... Mais il vous faut de ces audaces de couleur que d’autres ne supporteraient pas. Vous êtes vraiment une intéressante petite personne, Myrrha.

Sans qu’aucune rougeur vînt à ses joues mates, M^{lle} Nadopoulo, ses yeux dans ceux du prince, dit passionnément :

– Combien je suis heureuse d’être ainsi jugée par Votre Altesse !

Il continua de la regarder avec un sourire un peu moqueur au coin des lèvres. Ses doigts détachaient des pétales de la fleur écarlate, les froissaient un instant et les jetaient au loin. Quand il n’en resta plus rien, il dit d’un ton railleur :

– Eh bien ! vous me laissez détruire ainsi votre parure, sans protester ?

– Oh ! qu’importe ! Votre Altesse sait bien qu’elle peut prendre ce qui lui plaît en se disant

qu'on est encore trop heureux...

Un regard où passait la plus caressante soumission acheva la phrase de basse flatterie.

Wladimir eut un rire bref et sarcastique.

– On m'a répété cela depuis ma naissance. Vous avez assez d'esprit pour trouver quelque chose de nouveau, il me semble, Myrrha Basilevna ?

Elle rougit, cette fois, sous la froide raillerie. Mais, bien qu'ayant la langue assez preste, elle ne trouva pas de riposte. Le prince de Wittengrätz la subjuguait, si audacieusement assurée qu'elle fût de son empire sur les hommes. Celui-là – elle l'avait compris aussitôt – serait toujours un maître en n'importe quelle circonstance.

Jetant la cigarette conservée entre ses doigts, Wladimir ajouta :

– Retournons maintenant. M^{me} de Vergniar doit chanter ce soir et j'aime beaucoup sa voix.

Myrrha eut un frémissement de colère. M^{me} de Vergniar était une jeune femme charmante et fort remarquable musicienne. La veille, Wladimir

avait causé longuement avec elle. Il n'en fallait pas davantage pour que l'inquiétude jalouse s'éveillât chez M^{lle} Nadopoulo, déjà violemment éprise. Car elle n'ignorait pas combien était capricieuse l'humeur du prince de Wittengrätz. Ainsi, elle avait conscience de n'être plus en ce moment dans ses bonnes grâces. Tandis que tous deux revenaient vers le château, il restait silencieux, sans un regard vers la jolie personne qui marchait près de lui. Quelle était la raison de cette subite volte-face ? Myrrha l'ignorait et cherchait vainement ce qui avait pu lui déplaire.

Dans le parterre précédant le château, un groupe d'hommes se promenaient en fumant. M. de Traimblay, gros garçon bien portant qui, assurait-on, se laissait mener comme un enfant par sa blonde épouse, disait à Aubert de Creully :

– Je ne comprends pas vos cousins, mon cher ami, de recevoir aussi intimement la comtesse Seminkhof et sa fille. Celle-ci, en particulier, a des allures un peu trop... risquées. Voyez, ce soir, cette promenade avec le prince... Et ces toilettes... qui lui vont... Oh ! qui lui vont parfaitement !

Mais elles lui donnent, convenez-en, un genre assez déplacé dans un milieu comme celui-ci ?

– J’en conviens très volontiers, mon bon Traimblay ! Mais ma cousine s’est engouée de ces dames rencontrées l’hiver dernier à Nice. Elle a d’ailleurs toujours eu quelque faible pour ce genre cosmopolite. Cependant, elle me paraît moins enthousiaste à leur égard, depuis quelques jours.

M. de Traimblay eut un rire narquois.

– Eh ! parbleu ! elle voit que la jolie Myrrha plaît au prince et elle en est furieuse... comme toutes ici, du reste.

Il leva les épaules, un peu rageusement, et mâchonna :

– Elles sont toquées... toutes, toutes !

Puis il se tut, car Wladimir, laissant M^{lle} Nadopoulo se diriger vers le château, venait vers les fumeurs.

Il s’arrêta près d’Aubert en disant :

– Le parc est charmant sous cette lune voilée. Vous devriez aller le voir.

– Votre Altesse me donne là une excellente idée.

– Venez avec moi. Puisque le piano est muet encore, nous fumerons une seconde cigarette en causant un peu.

Tous deux s’engagèrent dans une allée du parc. Wladimir, d’abord silencieux, fit observer au bout d’un moment avec un léger rire d’ironie :

– Décidément, oui, elle est fort émancipée, cette petite Nadopoulo. Une endiablée coquette, ainsi que vous me le disiez, mon cher. Mais elle m’amuse. Elle a des grâces de jeune félin et un peu d’esprit, parfois. Je l’ai invitée à passer huit jours à Velaïna... Et vous, qui êtes très amateur de chasse, ne viendrez-vous pas faire connaissance avec mes forêts ?

– Je serais fort heureux de répondre à l’invitation de Votre Altesse. Malheureusement, mon congé expire à la fin de septembre et j’ai promis à mon père de passer quelque temps près de lui.

– C’est dommage ! Nos chasses vous auraient

intéressé, car le gibier de tout genre n’y manque pas, je vous l’affirme. Il s’y trouve même parfois à l’excès – comme dans mon domaine de Stanitza, dont l’intendant m’apprend que les sangliers, s’étant démesurément multipliés en ces dernières années, ravagent la forêt. Je n’ai pas mis les pieds là-bas depuis assez longtemps – c’est-à-dire depuis l’âge de quinze ans. À cette époque, j’y fis un court séjour avec mon grand-père. En pleine forêt, il y a un petit château de chasse en assez mauvais état. J’ai donné l’ordre d’y faire des arrangements indispensables, car je vais y passer une ou deux semaines pendant lesquelles on fera les battues nécessaires... Mais, au fait, si vous veniez avec moi ?... Quelques jours, tout au moins ?

– Quelques jours... peut-être...

– Allons, c’est convenu ! Nous mettrons à mal quelques-uns de ces hôtes indiscrets et je vous ferai faire de superbes chevauchées dans cette forêt, moins étendue que celle de Velaïna, mais plus pittoresque, d’un charme plus imprévu et plus sauvage. Tel que je vous ai deviné, je suis

certain que Stanitza vous plaira. En outre, vous continuerez vos progrès dans la langue russe que vous parlez déjà passablement. Quant à moi, je serai charmé de vous avoir comme compagnon en cette solitude.

2

Dans l'immense forêt, enserré entre les frondaisons d'arbres plusieurs fois centenaires, s'élevait le petit château de Stanitza. Jadis, le prince Aloys l'avait fait construire, dans le style du XVII^e siècle, sur le modèle de celui qu'il possédait en un de ses domaines autrichiens. Très gris, très lézardé, en partie recouvert d'un lierre épais, il avait un aspect très romantique encore accentué par les grilles de ses fenêtres, la mousse ouatant les ardoises de son toit, les hautes cheminées dans les crevasses desquelles éalisaient domicile les corneilles.

À l'intérieur, le mobilier ancien s'harmonisait avec l'âge et l'allure de la vieille demeure où, autrefois, les princes de Wittengrätz venaient s'installer pour un mois ou deux afin de se livrer à leur plaisir favori. Wladimir l'ayant complètement délaissée, il y manquait beaucoup de ce confort et de ce faste qui existaient dans les

autres résidences princières. La domesticité envoyée à l'avance y remédiait du mieux possible avec ce zèle qu'elle apportait à servir un maître exigeant, qui ne souffrait aucune défaillance.

Un matin de septembre, les gardes forestiers, les gardes-chasse ainsi que les piqueurs installés depuis deux jours avec la meute et les chevaux, se rangèrent devant le château pour l'arrivée de Son Altesse, annoncée la veille par un courrier.

L'intendant, petit homme à mine revêche, allait et venait d'un air effaré. Le forestier-chef inspectait une dernière fois ses subordonnés. Il s'arrêta près de l'un d'eux, vieillard robuste au sec visage raviné.

– Les sangliers sont venus près de chez toi, hier, Hofnik ?

– Oui, Pavel Alexandrovitch. Ma cousine les a aperçus et est accourue me prévenir. Mais le temps que j'arrive, ils avaient filé. Ah ! elles en font un dégât, ces sales bêtes ! Il n'est pas trop tôt qu'on s'occupe de les détruire. Son Altesse aura de quoi se distraire à...

L'intendant annonça :

– Voilà la voiture !

Les gardes, cessant leurs conversations, se raidirent en une attitude militaire. Quelques instants plus tard apparaissait une berline de voyage qui vint s'arrêter devant le château. Le prince, en petite tenue de colonel des chevaliers-gardes, en descendit, suivi d'Aubert de Creully. Tout aussitôt, il apostropha d'un ton plus que sec l'intendant humblement courbé devant lui.

– La route n'est pas entretenue comme elle le devrait, Streitnoff. Ma voiture a été abominablement secouée. Si tout est dans le même genre, ce n'est pas des compliments que j'aurai à t'adresser.

L'intendant, baissant plus encore le dos, essaya de balbutier une excuse. Mais un geste bref l'interrompit.

– Je n'ai que faire de tes raisons. Tais-toi.

Et, tournant le dos à Streitnoff anéanti, Wladimir adressa quelques mots au forestier-chef, passa rapidement les gardes en revue, puis

entra dans le château avec M. de Creully.

Derrière eux, se faisant plus petit encore, l'intendant se glissa. Les gardes s'éloignèrent par groupes, en commentant l'incident qui les réjouissait fort, car Streitnoff était détesté.

Le vieil Hofnik, qui marchait près d'un grand gaillard blond à mine joviale, fit observer :

– Son Altesse doit mener les gens rudement, hein ! Qu'en dis-tu, André Michailovitch ?

– Ah ! quant à ça !... Le Streitnoff va danser, de ce coup-là !... Mais il est fameusement bel homme, notre prince !

Hofnik approuva de la tête, en murmurant :

– Oui... oui.

Un pli soucieux se formait sur son front, tandis qu'il continuait d'avancer en écoutant d'une oreille distraite le bavardage de son jeune compagnon. Celui-ci le quitta près d'une petite maison forestière qui se dressait au bord d'une clairière. Le vieillard poussa la porte et entra dans une salle modestement meublée, d'une minutieuse propreté. Une femme aux cheveux

gris, occupée à coudre près de la fenêtre, leva la tête et eut un vague sourire qui plissa la face ridée.

– Ah ! te voilà, Nicolas ! Eh bien ! Son Altesse est arrivée ?

– Oui.

Sur cette laconique réponse, le garde s’assit, posa son bonnet sur une table près de lui et ajouta en baissant la voix :

– Nous n’avons qu’à faire bien attention ! Il ne faut pas qu’il « la » voie, surtout !... pas une fois ! Il est jeune, il est beau et certainement habitué à ce que rien ne contrarie ses désirs... Ah ! je t’assure que Streitnoff a déjà attrapé quelque chose, à propos de la route qui n’était pas suffisamment entretenue, au gré de Son Altesse ! Il ne faisait pas ses embarras, dans ce moment-là, le vilain surnois !

– Il en a assez ennuyé d’autres ; c’est bien le moins qu’il le soit un peu à son tour... Mais tu me fais peur, Nicolas, pour notre petite Barina !

Elle joignait les mains et l’effroi se montrait

dans ses yeux qui avaient la couleur bleu passé des vieilles faïences.

– ... Elle est si belle !... trop belle, hélas ! pauvre petite, pour la situation qui est la sienne.

– Ah ! que le prince ne la voie jamais, je te le répète, Irina ! Je tremble à cette seule pensée... Donc, elle ne devra pas sortir pendant le jour, tant que durera le séjour de Son Altesse.

– Ce sera gai ! Pauvre mignonne, qui n'a déjà pas tant de distractions !

– Que veux-tu, c'est indispensable ! D'ailleurs, je ne pense pas que le prince s'éternise ici. Quand il aura tué quelques sangliers, il en aura vite assez de Stanitza qui n'est pas un lieu bien récréatif. Alors, il s'en ira et nous serons de nouveau tranquilles.

Irina soupira en murmurant :

– Tranquilles !... Ah ! comment pourrons-nous l'être, en ne sachant ce que nous devons faire, mon pauvre Nicolas.

Dès le surlendemain, le son des trompes, les aboiements de la meute troublèrent le calme

habituel de la forêt. Il en fut de même les jours suivants. Le prince, entre-temps, emmenait M. de Creuilly en de longues promenades à cheval ou en voiture. Le soir, tous deux s'attardaient à causer, en fumant, dans le vieux salon décoré de sévères boiseries sculptées, de tapisseries représentant des scènes de chasse. Ou bien Wladimir prenait son violon et jouait, parfois jusqu'à une heure avancée de la nuit. Il était remarquable musicien, mais ne se faisait entendre qu'à de rares privilégiés. Aubert, très connaisseur lui-même, savait apprécier tout le prix de cette faveur.

Dans l'intimité quotidienne, le jeune officier connaissait mieux l'étonnante richesse de cette intelligence souple, brillante et profonde à la fois, qui s'unissait aux dons physiques pour faire de cet homme un irrésistible charmeur. Quant au point de vue moral, il réservait toujours son jugement. Wladimir laissait volontiers paraître un froid scepticisme et déclarait ne s'embarrasser jamais d'aucune considération de sentiment, d'aucune obligation morale, en dehors de ce qu'il devait à sa patrie et à son souverain.

– Le seul devoir que je connaisse, assurait-il, c'est mon bon plaisir. Mon grand-père m'a élevé selon cet agréable principe d'après lequel j'ai toujours dirigé ma vie.

Entouré d'une atmosphère d'adulation, depuis l'enfance, n'ayant connu que soumission, platitude, empressement servile, Wladimir n'avait jamais rencontré d'entraves à ses volontés. Son orgueil s'était développé à l'aise et ses tendances autoritaires afferemies jusqu'à l'autocratie. Aubert voyait avec quel insouciant dédain, quelle dureté même parfois, il traitait ses serviteurs, cependant fanatiquement dévoués. En résumé, M. de Creully jugeait que son hôte représentait une énigme plutôt inquiétante. Néanmoins, il en subissait le sortilège ; il comprenait aussi qu'un tel homme fût aimé avec passion et jamais oublié.

Le dimanche qui suivit leur arrivée, Wladimir et son hôte se rendirent à l'église du village pour la messe dominicale. Les princes de Wittengrätz avaient continué de pratiquer la religion catholique, dans l'orthodoxe Russie, et l'avaient introduite dans la plupart de leurs domaines.

Wladimir, dont les quelques principes d'éducation chrétienne reçus en son enfance n'avaient pas tenu devant les leçons d'indifférence et de très large morale données par son grand-père, continuait néanmoins certains gestes traditionnels qui lui semblaient faire partie de son haut rang. C'est ainsi qu'en aucune de ses résidences il n'eût manqué d'assister à cet office du dimanche.

Les habitants du petit village de Verki purent donc le voir dans la stalle seigneuriale, inoccupée depuis tant d'années, dont le dossier orné des armoiries de Wittengrätz était surmonté de la couronne princière. Ce fut, pour tous, la cause de nombreuses distractions. Les regards ne quittaient guère l'élégante silhouette, le visage aux traits nets et virils éclairé par le demi-jour d'une verrière. Parfois, les yeux foncés, indifférents ou distraits, s'abaissaient vers les fidèles qui remplissaient l'étroite nef, ou bien ils examinaient les tableaux, assez médiocres, les vitraux, don d'un prince de Wittengrätz, les peintures fanées des murs. La tenue de Wladimir demeurait d'une parfaite correction, car il était

trop grand seigneur pour manquer sur ce point à la moindre convenance. Avec la plus complète aisance, il recevait les honneurs liturgiques et, d'un air de nonchalante patience, écoutait le sermon du jeune prêtre qui, visiblement fort troublé, s'embrouillait dans sa péroraison. À la sortie, il adressa quelques mots bienveillants aux notables du pays et leur donna sa main à baiser. Après quoi, il remonta avec Aubert dans sa voiture qui passa au milieu de la population du village et des environs, humblement admirative et respectueuse.

Dans l'après-midi, le prince fit avec son hôte une longue chevauchée hors de la forêt, sur des routes abruptes. Si bon cavalier que fût M. de Creully, il hésitait parfois devant des passages que Wladimir faisait délibérément franchir à son cheval, bête superbe mais terriblement difficile que lui seul pouvait mater.

– Je suis d'une race de centaures, disait-il en riant. Aucun cheval ne résiste à un Wittengrätz.

En revenant de cette promenade, il dîna avec son hôte dans la salle à manger très longue, faite

pour les grands repas de chasseurs, éclairée par de lourds candélabres d'argent ciselés posés sur la table, sur les crédences, et par les appliques de bronze alternant, sur les boiseries, avec des tableaux représentant des scènes de chasse fort enfumées. Sur le pavé de marbre noir et blanc, les serviteurs glissaient en silence, surveillés par le premier maître d'hôtel debout derrière le fauteuil de son maître. Aubert aimait cet ancien et majestueux décor, ce cadre très seigneurial fait à souhait pour le maître de céans. Il aimait l'aspect romantique de Stanitza, le calme de sa solitude, la grâce sauvage de la forêt. Wladimir disait :

– Nous y reviendrons ensemble l'année prochaine. Stanitza me plaît beaucoup aussi et, avec un compagnon comme vous, on peut y braver l'ennui.

Ce soir-là, M. de Creully, quelque peu fatigué par la rude chevauchée de l'après-midi, prit congé de son hôte un peu plus tôt qu'à l'ordinaire. Wladimir resta seul dans le salon éclairé par la flamme des bougies nombreuses. Car dans cette demeure si longtemps délaissée, il

n'existait pas d'autre mode d'éclairage. D'ailleurs, celui-là plaisait au prince, parce qu'il laissait aux pièces anciennes tout leur caractère archaïque.

Wladimir prit son violon et joua, longtemps, improvisant des phrases ardentes, impétueuses, de larges et profonds adagios, des chants étranges qui semblaient la rêverie d'une âme tourmentée. Les trois fenêtres étaient ouvertes sur la forêt baignée d'un doux clair de lune. Quand Wladimir abandonna enfin son archet, il s'approcha de l'une d'elles et demeura un instant songeur, les yeux dirigés vers la profondeur d'une allée toute blanche sous le couvert silencieux des vieux arbres. Puis il descendit lentement les trois degrés de pierre séparant du sol les portes-fenêtres et s'avança dans la lumière pâle qui se glissait en longues traînées parmi les ramures déjà en partie dépouillées de leurs feuilles.

Au hasard, il prit un sentier couvert de mousse. Ainsi ouatés, ses pas ne troublaient point le calme immense de la forêt. Il se plaisait à ce silence, à cette nocturne beauté. Son âme passait

par une de ces phases de rêverie qui, parfois, lui faisaient brusquement quitter le monde et ses distractions habituelles pour s'enfermer dans la solitude. Il se trouvait alors que quelque peu dans l'état d'esprit désabusé du roi Salomon s'écriant : « Vanité des vanités ! » Mais il s'en délivrait généralement très vite, en revenant à ce monde qu'il méprisait, en noyant dans les plaisirs et les satisfactions d'orgueil la nostalgie qui l'avait un instant dominé.

Le sentier choisi par lui aboutissait à une petite clairière un peu en contrebas. Wladimir, en arrivant là, s'arrêta subitement avec un léger mouvement de surprise.

Une femme se trouvait au bord de cette clairière, appuyée au tronc d'un bouleau. Il la voyait de profil. Ainsi, elle lui parut du premier coup d'œil singulièrement jolie. La lune l'éclairait en plein. Wladimir pouvait distinguer la ligne harmonieuse de sa taille, un peu ployée dans une attitude abandonnée, les cheveux qui semblaient d'un blond foncé, tombant en deux nattes sur les épaules, la robe noire simple,

presque pauvre.

Cette charmante créature paraissait toute jeune. Elle restait immobile, les paupières à demi baissées. Wladimir qui, très intéressé, avait encore fait sans bruit quelques pas en avant, voyait sur sa joue délicate l'ombre de longs cils foncés. Au coin des lèvres se dessinait un pli de souffrance. Sa main gauche, petite et fine, pendait le long de la jupe sombre.

Puis l'inconnue, en un geste de lassitude, l'éleva jusqu'à son visage, la tint un instant sur son front.

À ce moment, Wladimir s'élança dans le sentier en pente qui descendait à la clairière. La jeune fille sursauta en un mouvement de frayeur, jeta un cri d'effroi et, avant que le prince l'eût rejointe, bondit vers une allée avec la légèreté d'une biche poursuivie.

Wladimir eut un sourire amusé, en pensant : « Va, je t'aurai vite rattrapée, ma belle ! » Et il s'élança derrière l'inconnue, sur le sol ferme où résonnaient ses éperons.

Mais la jeune fille courait bien aussi. À peine ses pieds semblaient-ils toucher la terre. Cependant, elle perdait un peu de terrain. Ce que voyant, le prince lui cria :

– Allons, arrête-toi ! Il est inutile de te fatiguer davantage, car je te rejoindrai toujours.

Mais ces paroles n’eurent pour résultat que de faire accomplir à l’inconnue un dernier effort. Une large clairière apparut. Entre les arbres donnait une petite maison forestière. La jeune fille bondit vers la porte, qu’elle poussa, et disparut à l’intérieur.

Wladimir s’arrêta, un peu interdit d’abord. Puis il rit de nouveau en murmurant :

« Si tu crois qu’on m’échappe comme cela, ma belle petite, et qu’on se moque de moi ainsi !... Je t’aurai, ne crains rien, charmante biche sauvage. »

Il revint sur ses pas, lentement. Son esprit restait occupé par cette apparition. Un rayon de lune, très probablement, l’avait idéalisée. Peut-être, en la revoyant au jour, éprouverait-il une

désillusion. Avec un haussement d'épaules, il songea : « Nous verrons bien. Ce doit être la fille d'un garde, bien qu'à première vue elle n'en ait pas l'apparence. Je m'informerai près de Streitnoff à ce sujet. »

3

Appelé dans la matinée près de son maître, l'intendant se rendit en tremblant à cette convocation. Depuis son arrivée, il avait déjà reçu à trois reprises les plus dures observations et redoutait chaque jour que le caprice du prince ne le chassât de Stanitza avec sa famille.

Wladimir, à demi étendu sur un divan de cuir, fumait en parcourant des journaux. Il leva les yeux sur Streitnoff, qui se courbait jusqu'à terre, et demanda brièvement :

– Qui habite la maison forestière la plus proche d'ici ?

– Nicolas Hofnik, Votre Altesse, le doyen des gardes de Stanitza.

– Il n'est pas seul, là-dedans ?

– Non, Votre Altesse, il a chez lui sa cousine, Irina Hofnik, et une jeune fille, une orpheline

qu'on appelle Lilia Verine.

– Une parente ?

– Non, pas une parente... C'est une histoire assez singulière...

– Laquelle ?

– Il y a douze ou treize ans, une femme qui paraissait avoir une trentaine d'années vint s'installer chez Hofnik avec sa petite fille. Elle disait s'appeler M^{me} Verine, être veuve d'un professeur et arriver de Moscou.

– Elle disait ?... Tu n'as donc pas vérifié si c'était la vérité ?

Streitnoff essaya de se courber plus encore en balbutiant :

– Elle n'avait pas de papiers... Elle disait qu'ils avaient été brûlés dans un incendie. Comme Hofnik, qui la connaissait bien, assurait-il, s'est porté garant de son honorabilité...

– Ah ! fort bien ! Alors, cela te suffisait pour laisser établir sur mes terres une étrangère quelconque ?

L'intendant eut un frisson entre les épaules. Pourvu que le prince ne sût jamais qu'Hofnik lui avait donné cent roubles, afin qu'il fermât les yeux !

Wladimir se pencha, fit tomber la cendre de sa cigarette, puis, s'enfonçant de nouveau dans les coussins du divan, regarda avec une méprisante dureté l'homme incliné devant lui.

– Tu m'as l'air d'avoir accumulé toutes les négligences, pendant ces années. Mais il sera question de cela plus tard. Continue ton histoire... Que venait-elle faire à Stanitza, cette dame Verine ?

– Malade de la poitrine, prétendait-elle, les médecins lui avaient recommandé l'air des forêts. Mais étant sans fortune, elle cherchait un lieu retiré où elle pût vivre modestement. C'est alors qu'un parent d'Hofnik, qui habite Moscou, la mit en relation avec celui-ci.

« Elle vint donc habiter la maison forestière avec sa petite fille. D'abord, elle sortit peu. Au bout de quelques années seulement, elle commença d'aller soigner des malades aux

alentours et de s'occuper de l'église. Mais, autrement, elle ne frayait avec personne et sa fille n'eut jamais de rapport avec les autres enfants. Je suppose qu'elle lui fit elle-même son instruction. On m'a dit aussi que toutes deux travaillaient pour vivre, à des broderies, je crois.

« L'année dernière, M^{me} Verine est morte. La jeune fille continue de demeurer chez Hofnik, qui monte la garde autour d'elle comme un dragon devant un trésor. Il craint sans doute qu'on la lui enlève, car elle est fort belle... Je crois qu'il serait difficile de trouver plus belle... »

Tout en parlant, Streitnoff, à l'ombre de ses paupières baissées, guettait les impressions du maître. Il se doutait que celui-ci avait aperçu Lilia Verine, qu'elle lui avait plu et il entrevoyait le moyen de se mettre dans les bonnes grâces de son peu facile seigneur en aidant à la réalisation de ce caprice princier.

Mais il se vit tout à coup désagréablement interrompu. Le magnifique chien-loup couché aux pieds du prince s'était jusqu'alors contenté de darder sur l'intendant ses yeux jaunes et

brillants. Or, voici qu'il se levait, s'approchait de lui, le flairait d'un air défiant tout en montrant des dents de fauve. Wladimir, pendant un moment, s'amusa du malaise de Streitnoff. Puis il appela le bel animal.

– Allons, laisse-le, Yamil.

En passant une main caressante sur la tête du chien aussitôt obéissant, il ajouta, dédaigneusement ironique :

– Il ne paraît pas t'avoir en grande estime.

Du geste, il congédia l'intendant. Puis il se remit à fumer, en songeant à cette jeune fille, cette Lilia un peu mystérieuse.

Oui, décidément, l'aventure avait un petit air romantique, tout à fait d'accord avec l'aspect de Stanitza. Cela le changerait et il y trouverait quelque distraction pendant son séjour dans la forêt.

L'après-midi de ce même jour, au retour d'une promenade en voiture, il donna l'ordre d'arrêter devant la maison d'Hofnik. Le garde fumait, assis près de la porte, avec son chien étendu non loin

de là. Précipitamment, il se leva en déposant sa pipe sur le banc et salua militairement le prince qui descendait de voiture avec M. de Creully.

– Il paraît que tu es le plus ancien de mes gardes, Hofnik ?

– Oui, Votre Altesse, voici tantôt cinquante ans que je remplis cet emploi.

Un peu d'orgueil passait dans l'accent, dans les yeux clairs du vieillard.

– Cela compte. Il faudra que je t'en récompense... Et comme je veux faire visiter à M. de Creully la demeure d'un de mes forestiers, c'est la tienne que je choisis, puisque tu es le doyen.

La physionomie du vieillard changea subitement à ces derniers mots. Ses lèvres tremblèrent et l'effroi apparut dans les yeux auxquels s'attachait l'impérieux regard du maître.

– C'est un grand honneur pour moi... Mais mon humble logis est... un peu en désordre. Je n'oserais...

– Ose, puisque je le veux.

Aubert, ignorant les desseins de son hôte, ne s'expliquait pas cette fantaisie ni l'angoisse que le garde, pris au dépourvu, ne parvenait pas à dissimuler. Mais Wladimir pensa avec satisfaction : « La belle Lilia est là. »

Il s'avança vers la porte entrouverte et entra dans la petite salle du rez-de-chaussée. Aubert le suivit. Derrière eux venait le vieux garde qui demanda d'une voix un peu rauque :

– Votre Altesse veut-elle me permettre de prévenir ma cousine qui a dû rester au lit aujourd'hui ?

Le prince ayant acquiescé du geste, le garde disparut dans la pièce voisine. Deux minutes après, il reparaisait et s'effaçait pour laisser entrer Wladimir et son hôte.

Cette pièce, fort étroite, était sa chambre. Un assez raide escalier menait au premier étage, formé de deux chambres sommairement meublées.

Dans la première se tenait Irina, rouge et fort émue, qui s'appuyait au lit défait. Sa tenue ne

décelait aucunement qu'elle eût dû se vêtir précipitamment. Elle s'inclina en une profonde révérence apprise à la ville, au temps où elle était femme de chambre dans une grande famille.

« Quelle idée a-t-il de déranger ces pauvres gens ! » songeait Aubert, qui avait peine à s'habituer au sans-façon avec lequel Wladimir traitait ceux qui dépendaient de lui.

La seconde pièce dont Hofnik ouvrit la porte d'une main tremblante apparut déserte. Sur la table de bois blanc bien lavé se voyait un vase de grosse faïence rempli de bruyères. Un chapeau de paille noire garni de crêpe était jeté sur une chaise. À terre, près d'un petit fauteuil de jonc, gisait une broderie commencée. Un dé avait roulé jusqu'à la porte vitrée, ouverte sur un étroit balcon de bois. Il semblait que la travailleuse se fût enfuie précipitamment.

Wladimir s'avança vers la fenêtre et se pencha au-dehors. Un petit escalier desservait de ce côté le premier étage, sur la cour où s'ébattaient quelques volailles.

Le prince Wladimir se détourna. Une froide

irritation se discernait dans son regard, qui s'arrêta pendant quelques secondes sur Hofnik, debout près de la porte et essayant de dissimuler sa gêne.

Le vieillard baissa les yeux et frissonna d'angoisse.

Sans une parole, Wladimir sortit. Dans l'escalier, il dit à Aubert qui le suivait :

– Eh bien ! vous voyez, mon cher, que mes gardes ne sont pas trop mal logés ?

– En effet, cette maison me paraît agréable.

– Elle va faire le bonheur d'un des nombreux candidats qui accablent de sollicitations mon forestier-chef.

Le vieil Hofnik descendait derrière M. de Creully. En entendant ces mots, il s'arrêta pendant quelques secondes, les doigts crispés sur la rampe usée.

Ah ! elle ne se faisait pas attendre, la revanche du maître sur celui qui avait osé le jouer ! Elle frappait au bon endroit l'homme passionnément attaché à sa forêt, à l'humble demeure où il avait

espéré mourir.

En se soutenant à peine sur ses jambes tout à coup tremblantes, Hofnik continua de descendre. Comme il arrivait au seuil de la maison, le prince, qui allait monter en voiture, se détourna en disant brusquement :

– Streitnoff m'a raconté une histoire d'étrangères qui sont venues habiter chez toi, sans papiers, paraît-il ?

La pâleur du vieillard s'accentua. Il balbutia :

– C'est exact, Votre Altesse. Les papiers avaient été brûlés dans un incendie. Mais je savais que M^{me} Verine était une personne fort honorable...

– L'une d'elles est encore ici ?

Hofnik répondit avec effort :

– Oui, Votre Altesse.

– Eh bien ! il me faut ses papiers. Sans quoi, je l'expulse de mon domaine et je mets l'affaire entre les mains de la police. Quant à toi, s'il se découvre là quelque dessous fâcheux...

Un geste significatif acheva la phrase.

Quand la voiture se fut éloignée, le vieillard, d'un pas lourd, rentra dans la petite salle où se trouvait maintenant sa cousine et s'écroula sur une chaise.

Irina, pâle et défaite, gémit :

– Ah ! Seigneur ! Ah ! qu'allons-nous devenir ? Ses papiers !... Il demande ses papiers !

Hofnik dit sourdement :

– Nous sommes perdus ! C'était lui qui l'avait poursuivie hier soir, et il venait aujourd'hui pour la voir. Il a bien compris que nous l'avions fait partir. Maintenant, il va se venger sur nous... Ah ! si tu savais de quelle façon il m'a regardé, là-haut !

Le vieillard frissonna encore.

– ... Et il va falloir quitter ce logis où sont mortes ma mère, ma pauvre femme, pour nous en aller où ?... Ô mon Dieu !

Il mit son visage entre ses mains. Un frémissement agitait ses robustes épaules.

– ... Mais le pire, c'est pour notre petite Barina. Comment la défendre contre lui ?

– Il faut fuir, Nicolas !

– Fuir ? Crois-tu qu'avec les moyens dont il dispose, il n'aurait pas vite fait de nous retrouver ?... Pourtant, il faudrait peut-être risquer cela. Mais comment vivrons-nous ? Nos petites économies ont été diminuées par les dépenses que nous avons dû faire pour M^{me} Fabien et pour notre chère petite comtesse. Tous deux, nous sommes vieux, fatigués, incapables maintenant de trouver un autre gagne-pain. Quant à la Barina, pauvre chère petite, que pourrait-elle faire ?... Si jeune, si belle !

Ils demeurèrent longuement silencieux, se regardant avec une poignante angoisse. Puis Hofnik reprit, la voix plus rauque encore :

– C'est que, si nous fuyons, le prince pourrait nous accuser d'essayer de dérober Lilia Andreievna à l'enquête de la police... Celle-ci serait mise à nos trousses... et, d'enquête en enquête, on arriverait peut-être à connaître la vérité. Cela ferait du bruit, la misérable

criminelle en serait informée... Ah ! c'est tout le travail de tant d'années, c'est toute l'œuvre de la pauvre M^{me} Fabien qui s'écroule en ce moment, Irina !

La vieille femme eut un sanglot.

– Que Dieu ait pitié de nous, frère !

– Oui, car, sans son aide, l'enfant que nous a confiée M^{me} Fabien est perdue. Cependant, nous avons tout fait... nous avons tout sacrifié pour remplir notre promesse de veiller sur elle. Mais nous ne sommes pas les plus forts. Le maître nous brisera comme il voudra, si le ciel ne nous protège.

– Il aurait peut-être pitié... si tu lui expliquais tout ?

Hofnik leva les épaules.

– Lui ? Ah ! ma pauvre ! Il veut notre petite colombe, pour s'en amuser quelque temps. De la pitié, vois-tu, des scrupules, cela n'a jamais dû exister chez un homme comme celui-là !

Il appuya ses coudes sur ses genoux, en regardant vaguement le mur devant lui, avec une

expression de désespoir. Irina soupira longuement. Le griffon, étendu sous la table, les considérait de ses bons yeux tendres et inquiets. Dans sa gaine de bois grossièrement sculpté, la vieille horloge troublait seule de son tic-tac le silence d'angoisse.

4

Hofnik ne se trompait pas sur les sentiments du prince à son égard. N'ayant toujours rencontré que la plus servile complaisance, Wladimir ressentait une violente indignation de l'obstacle que ce pauvre hère, cet ancien serf, osait essayer de lui opposer. Aussi, dès le lendemain matin, fit-il appeler le forestier-chef pour lui ordonner de signifier à Nicolas Hofnik son expulsion.

– Qu'il parte dans deux jours. Tu installeras aussitôt quelqu'un d'autre à sa place.

Le forestier-chef ne put complètement dissimuler sa stupéfaction devant ce brusque congé donné à un vieux serviteur irréprochable. Mais il n'osa élever la voix en sa faveur, sachant par ouï-dire que le maître ne supportait pas la plus légère objection à ses ordres.

Au cours du déjeuner, Wladimir dit à son hôte :

– Décidément, vous voulez toujours partir après-demain ?

– Mais oui, monseigneur. Mon père m’attend et il serait vraiment trop désappointé si je tardais davantage.

– Je ne puis insister pour vous retenir, en ce cas. Il est probable, quant à moi, que je demeurerai encore huit à dix jours ici, car ce vieux Stanitza me plaît décidément et j’y ferai une petite cure de solitude.

Aubert dit en souriant :

– Je crois qu’il inspire Votre Altesse en tant que musicien.

– Vous trouvez ? Oui, c’est possible. L’esprit, ici, prend un bain de silence et de fraîcheur. C’est une sorte de retraite en pleine forêt. Je reconnais d’ailleurs ne pas m’être ennuyé un seul instant. Mais je le dois certainement en grande partie à votre présence, mon cher Creully.

Il n’avait cessé de se montrer fort aimable pour le jeune officier. Celui-ci se disait qu’il n’emporterait de Stanitza que d’excellents

souvenirs, en même temps qu'une plus vive admiration pour le charmeur qu'était décidément son hôte.

Le lendemain, veille de son départ, il accompagna le prince dans une longue promenade à cheval. Wladimir, distrait, causait peu. Il songeait à la jeune pensionnaire d'Hofnik. Le vieillard s'était fortement troublé quand il avait parlé de ces papiers qui, au dire de Streitnoff, n'existaient pas. Ainsi donc, il tenait par là cette inconnue, menacée de voir la police chercher d'où elle venait, qui elle était. Au reste, quoi qu'il en fut, elle ne lui échapperait pas, Hofnik et sa cousine devant être écartés avec autant de facilité qu'une pierre du chemin.

Les deux cavaliers revenaient au trot, dans l'ombre humide de la forêt. Il avait plu la nuit précédente et l'eau s'écoulait le long des feuilles, sur le sol boueux. Devant les chevaux bondissait Yamil. Parfois, il disparaissait dans les sous-bois en une course folle qui le grisait. Puis il revenait, multipliant les bonds souples autour du cheval de son maître en levant sur celui-ci des yeux de

fauve qui exprimaient un attachement farouche.

Il avait disparu de nouveau depuis quelques moments quand s'élevèrent, à une courte distance, des grondements d'abord, puis des hurlements de colère et de douleur.

Wladimir dit sans s'émouvoir :

– Yamil corrige un de ses congénères, dont probablement la tête lui déplaisait.

– Il pourrait, quelque jour, rencontrer plus fort que lui.

– Plus fort, je ne crois pas... Mais, enfin, allons voir.

Il fit bondir son cheval et atteignit en quelques secondes la clairière où s'élevait la maison d'Hofnik.

Yamil tenait sous lui le griffon et le roulait, le mordait avec rage. Sur le seuil venait d'apparaître Hofnik, qui s'élançait vers les combattants.

Le prince appela :

– Yamil !... Ici !...

Le chien lâcha aussitôt sa victime et vint à son

maître. Sur l'herbe de la clairière, le griffon resta étendu, ses bons yeux implorants tournés vers Hofnik.

Wladimir s'écria d'un ton de colère :

– Ton affreuse bête a déchiré l'oreille de mon chien ! Attends, je vais t'apprendre à avoir un animal pareil ! Va chercher ton fusil et tue-le, à l'instant, devant moi !

Le garde eut un haut-le-corps.

– Le tuer ?... Tuer mon chien parce qu'il s'est défendu ? Oh ! Altesse !

– Tu oses discuter ? Obéis-moi à l'instant, te dis-je !

Le griffon venait de se soulever péniblement pour se mettre sur son train de derrière. Le sang coulait sur son pelage gris. Et il continuait de regarder son maître avec des yeux de tendresse souffrante.

Hofnik dit, la voix étranglée :

– Que Votre Altesse me pardonne, mais je ne puis... Cela, non, j'en supplie Votre Altesse ! Ce chien est mon compagnon, mon ami fidèle...

– Ah ! tu refuses de m’obéir ? Je vais te donner tout à l’heure la correction que tu mérites. Quant à ton maudit chien, il va faire connaissance avec une balle de mon revolver.

Aubert, péniblement impressionné, essaya de s’interposer :

– Cette bête n’a peut-être fait que se défendre ! Et ce pauvre homme...

Wladimir tourna vers lui son visage devenu dur, ses yeux sombres où paraissait une colère froide plus effrayante que la violence.

– Ne vous occupez pas de cela, mon cher, et si vous êtes trop sensible, retirez-vous.

Il mit la main dans une poche de sa tunique pour prendre son revolver. Mais ce geste ne s’acheva pas.

Au seuil de la maison venait d’apparaître une jeune fille. Mains jointes, elle s’avança vers le prince en disant d’une voix tremblante :

– Oh ! Altesse, je vous en prie, ne le tuez pas ! Il est si bon ! Il s’est défendu seulement, j’en suis sûre.

Wladimir l'avait enfin devant lui, cette Lilia qu'il voulait revoir. Dans la pleine lumière du jour, elle lui apparaissait plus charmante encore qu'il ne l'avait imaginée. Le tout jeune visage d'un parfait ovale, les traits si purs, le teint d'une blancheur satinée qu'empourprait en ce moment une vive émotion, la chevelure blond foncé aux reflets fauves tombant sur les épaules en deux nattes épaisses, et ces yeux, surtout, d'un brun chaud, velouté, où se lisaient à la fois la supplication, l'effroi, un reproche indigné – oui, tout cela réalisait la plus merveilleuse figure de femme qu'eût jamais contemplée le prince de Wittengrätz.

Le sombre regard de colère s'éclaira subitement. Wladimir sourit en répondant aussitôt :

– Du moment où vous m'en priez, mademoiselle, je renonce à la punition, car, vraiment, je serais impardonnable de faire pleurer d'aussi beaux yeux.

Les lèvres d'un dessin délicat, d'un rose vif de fleur fraîche, balbutièrent un remerciement. Sous

le regard qui s'attachait à elle, Lilia baissa un peu ses paupières au bord desquelles frémissaient des cils légers, plus foncés que les cheveux. S'adressant à M. de Creully, le prince dit à mi-voix :

– Quelle idéale beauté !

Une plus vive montée de sang au visage de la jeune fille lui révéla qu'il avait été compris.

En se penchant sur l'encolure de son cheval, Wladimir demanda, avec le sourire qui donnait une particulière séduction à sa physionomie :

– Vous connaissez le français ?

– Oui, Votre Altesse.

De nouveau, les yeux de Lilia se levaient sur lui. Il les revit, profonds, mystérieux, inquiets, presque aussitôt cachés de nouveau sous les paupières tremblantes. Pendant quelques secondes, il la contempla, debout devant lui, fine, singulièrement élégante dans sa vieille robe noire qu'ornait au cou un étroit col blanc. Puis il la salua, en disant de sa voix chaude, dans laquelle passaient d'impérieuses vibrations :

– Au revoir, Lilia Verine.

Et, faisant volter son cheval, il s'éloigna, suivi d'Aubert, passablement stupéfait.

À quelque distance de là, Wladimir se tourna vers le jeune officier qui chevauchait près de lui.

– Eh bien ! mon cher, qu'en dites-vous ? Il nous cachait le plus incomparable trésor, ce vieil Hofnik !

– Certes ! Qui est donc cette ravissante personne ?

Brièvement, le prince lui répéta ce qu'il avait appris de Streitnoff.

M. de Creuilly fit observer :

– Elle est d'apparence très patricienne. Il doit y avoir en effet là-dessous quelque secret.

– Que je vais m'arranger pour connaître. Cela me distraira pendant les quelques jours que je passerai encore ici. La charmante Lilia, jusqu'ici, a vécu en fraude sur mes terres. Il faudra maintenant qu'elle me donne tous les éclaircissements nécessaires. Je ne serai d'ailleurs pas trop sévère, comme vous pouvez le penser.

En faveur de ses yeux magnifiques, je fermerai les miens, s'il y a lieu.

Aubert pensa :

« Voilà donc pourquoi il prolonge son séjour ! »

Et son cœur se serra de regret, de compassion. Elle avait un si beau regard, cette enfant !... et elle était si jeune ! Mais que pourrait son protecteur, le vieux garde, contre le maître qui tenait le sort d'eux tous entre ses mains ?

Une vive indignation pénétrait l'âme d'Aubert contre cet homme dont l'orgueilleuse dureté venait de se montrer si bien en cette courte et pénible scène. Mais, surtout, il songeait avec angoisse, avec une soudaine révolte de tout son être, que ce beau Wittengrätz au cœur insensible, habitué à jouer sans pitié des femmes dont il était aimé, tenait à sa discrétion l'enfant charmante dont la beauté virginale venait d'émouvoir si profondément le jeune officier.

À cet instant, M. de Creully sentit qu'il commençait de détester son hôte.

Hofnik, à l'apparition de Lilia, n'avait pu retenir une sourde exclamation, tandis que la terreur décomposait son visage. Quand les deux cavaliers eurent tourné bride, il se précipita vers la jeune fille.

– Qu'avez-vous fait ? malheureuse enfant ! Pourquoi êtes-vous venue ! Ah ! maintenant...

Elle s'écria, toute frémissante :

– Je ne pouvais pas laisser tuer Terry ! Oh ! c'était affreux ! Mon pauvre Terry !

Elle s'approcha du chien qui s'était recouché. À genoux près de lui, elle écarta doucement les poils englués par le sang.

– Comme elle t'a abîmé, cette bête féroce ! Pauvre vieux Terry !... Son chien est aussi mauvais, aussi cruel que lui !

Des larmes montaient à ses yeux pleins d'une douloureuse indignation.

Hofnik dit sourdement :

– Aussi mauvais !... Moins mauvais, peut-être. Ne vous désolez pas, petite Barina, Terry sera vite guéri...

En lui-même, tout frissonnant, le vieillard ajouta :

« S'il n'y avait que cela ! »

Déjà, Lilia disparaissait à l'intérieur de la maison. Elle revint, apportant de quoi faire un pansement. Tandis qu'elle s'acquittait de sa tâche avec adresse, le chien ne la quittait pas de son regard souffrant. Hofnik, la mine sombre, considérait cette scène en songeant désespérément :

« Que faire ? Comment la sauver ? »

Lilia, le pansement terminé, se redressa, puis se mit debout, lentement. Cette brûlante rougeur qui était montée à ses joues, tout à l'heure, sous le regard du prince, y demeurait encore. Elle dit, avec un accent de frémissante indignation :

– Il ne lui suffisait donc pas de vous chasser d'ici, Nicolas Stefanovic... et de vous tourmenter au sujet de M^{me} Fabien et de moi ?... Oui, vous aviez raison, il doit être sans pitié...

Elle s'interrompit, songea un moment, puis murmura, les lèvres un peu tremblantes :

– Cependant, il a écouté ma prière...

Le vieillard la couvrit d'un long regard d'angoisse, en disant tout bas :

– Ah ! ma pauvre petite !

5

Le prince alla, le lendemain, accompagner M. de Creully à la gare la plus proche. Jusqu'au bout, il témoignait à son hôte une cordialité dont il n'était pas prodigue. Mais Aubert, depuis l'incident de la veille, devait faire effort pour y répondre. Il avait passé une nuit d'insomnie, ayant sans cesse devant les yeux le ravissant visage de Lilia, songeant douloureusement au sort que lui réservait le caprice du prince de Wittengrätz et sentant croître à l'égard de celui-ci une indignation qu'il craignait de ne pouvoir dominer s'il était encore question entre eux de la pensionnaire du vieil Hofnik.

Mais Wladimir n'en dit mot, le lendemain. Il se montra d'humeur particulièrement aimable, d'une gaieté qui, aujourd'hui, impressionnait péniblement Aubert. Le jeune homme se disait avec colère :

« Il pense à elle. Dès aujourd'hui, certainement, il va la revoir. Pauvre, pauvre enfant ! »

Au départ, le prince renouvela à son hôte l'invitation qu'il lui avait déjà faite de venir passer quelque temps à Pétersbourg, lors d'un prochain congé.

– Vous retrouverez là des figures de connaissance : le capitaine Dourine, les Seminkhof et votre grande antipathie, Myrrha Nadopoulo.

En riant, il ajouta :

– Peut-être, au fond, dans cet éloignement qu'elle vous inspire, y a-t-il surtout la crainte que cette petite faunesse finisse malgré tout par vous ensorceler ?

Aubert eut un geste de vive protestation.

– Oh ! certes non ! Je m'en défie trop pour cela.

Wladimir leva légèrement les épaules en répliquant avec insouciance :

– C'est une amusante petite créature tant

qu'on ne se laisse pas asservir par elle. Or, la femme qui arriverait près de moi à ce résultat n'est pas encore née, je vous l'affirme !... Allons, au revoir, mon cher... À bientôt, je l'espère.

Il serra une dernière fois la main d'Aubert qui répondit faiblement à cette chaleureuse étreinte. Puis il regagna sa voiture, non sans se retourner encore pour adresser au jeune officier un sourire amical.

Aubert, à la fenêtre de son wagon, le regarda disparaître. Le cœur serré, il évoqua de nouveau la pure figure de Lilia et, près d'elle, le beau visage aux lèvres ironiques, aux yeux dominateurs. En crispant les poings, le jeune homme songea, avec une fureur concentrée :

« Qu'il s'amuse avec cette Myrrha Nadopoulo, soit ! Mais avec cette enfant, seule, sans protection efficace... non, c'est odieux ! »

La voiture du prince reprenait le chemin de Stanitza. Mais à deux verstes de la forêt, Wladimir descendit en donnant l'ordre à son cocher de rentrer sans lui et, tenté par cette matinée fraîche et ensoleillée, continua sa route à

pied.

L'automne, précoce en cette contrée, répandait ses rousseurs et ses ors sur les bois au-dessus desquels se dissipait une brume légère. Des isbas pauvres, précédées d'un petit jardin, se dressaient de temps à autre dans cette fraîche lumière matinale. Quelques paysans croisaient leur seigneur et s'arrêtaient sur le bord de la route pour le saluer humblement. Wladimir marchait sans hâte, son chien sur ses talons. Il songeait :

« Maintenant, je vais m'occuper de cette énigmatique Lilia. Cet après-midi, je l'enverrai chercher, afin qu'elle me raconte elle-même son histoire – qui sera peut-être très intéressante, mais dont je me soucie au fond assez peu. Car, du moment où je l'aurai, elle... »

Il souriait, en songeant à la charmante apparition de la veille, à ces yeux si beaux, à la fois implorants et indignés. Ifnek, son Cosaque favori, la lui amènerait aujourd'hui même, en se chargeant de réduire au silence le vieux garde, au cas où celui-ci oserait tenter une opposition.

Ainsi occupé de ces pensées, Wladimir s'était

engagé dans la forêt. Un coup d'œil sur sa montre, tout à coup, lui apprit que l'heure du déjeuner était plus que sonnée. Pressant le pas, il prit un sentier qui devait le mener plus rapidement à son logis. Yamil continuait de marcher sagement derrière lui. Mais tout à coup, à un détour du sentier, il fit un bond, puis se ramassa pour s'élancer, en grondant.

Un léger cri d'effroi se fit entendre. Une jeune fille, assise sur un tronc d'arbre, se leva précipitamment, saisit par le collier le chien couché à ses pieds. L'animal se redressa à la vue de l'ennemi.

Wladimir appela :

– Yamil !... Derrière !...

La bête obéit, avec un regard de rancune pour Terry, le bon griffon.

Wladimir s'approcha de la jeune fille, qui restait interdite et tremblante, en attachant sur lui un regard d'effroi.

– Ne craignez rien, Yamil ne bougera pas... Je vois avec plaisir qu'il n'a pas trop blessé votre

chien, l'autre jour ?

Il la regardait en souriant. Elle était enfin prise au piège, la charmante biche ! Mais, en vérité, il la trouvait encore plus adorablement belle, aujourd'hui !

– Non, moins que je ne le craignais. Je l'ai bien soigné... Ce matin, je le fais sortir un peu...

Elle avait un timbre de voix velouté que l'émotion rendait frémissant. Entre les cils légers, Wladimir voyait les yeux si beaux, timides et fiers, inquiets, gênés sous le regard qui les cherchait avec une hardiesse caressante.

– Je regrette vivement que mon chien ait été cause de cet ennui pour vous ! Mais vous n'en garderez pas rancune à son maître, n'est-ce pas ?

Les cils se soulevèrent, découvrant tout à fait les yeux. Quel charme avait ce regard ! Quelle profonde, mystérieuse lumière s'en dégageait, le rendant si différent de tous ceux qu'il avait connus jusqu'ici !

Avec une spontanéité qui fit monter à ses joues déjà rougissantes une plus vive chaleur,

Lilia répondit :

– Oh ! si ! Je ne pourrai pas oublier combien Votre Altesse a été dure, impitoyable...

Elle s'interrompit, avec une soudaine angoisse dans le regard. Qu'osait-elle dire là ? Celui à qui elle adressait de tels reproches était le maître tout-puissant qui inspirait à Hofnik, à Irina tant de terreur et qui savait si bien punir.

Mais il continuait de la regarder en souriant. Sa confusion, son air de fierté tremblante, la rendaient plus délicate encore. Des mots de chaude admiration montaient aux lèvres de Wladimir. Cependant, il ne les prononça pas. Un sentiment qu'il ignorait jusqu'ici lui imposait silence devant cette enfant dont l'âme délicate, tout innocente, se reflétait dans le regard.

Non, – du moins pour le moment, – il ne voulait pas troubler cette candeur exquise. Elle augmentait encore à ses yeux le charme délicatement enivrant de cette fleur éclose à l'ombre de la forêt.

– Vraiment, vous ne pourrez pas oublier ? J'en

serais désolé ! Pour vous y aider, je serais très heureux de faire quelque chose qui vous fût agréable.

Lilia regarda son interlocuteur avec un mélange de surprise, d'hésitation, d'espoir. Elle songeait à Hofnik, à son brutal renvoi. Si elle obtenait que le prince revînt sur sa décision ?

Il dit, toujours souriant :

– Je vois que vous avez quelque chose à me demander. Parlez sans crainte. Je vous accorde d'avance tout ce que vous désirerez.

– C'est pour Nicolas Hofnik. Votre Altesse le chasse...

– Il restera, puisque vous le souhaitez. Ensuite ?

– Mais c'est tout !... Et je suis si reconnaissante à Votre Altesse !

La joie donnait un éclat admirable aux yeux veloutés que Wladimir trouvait plus beaux à chaque minute. Et quelle simplicité, quelle grâce qui s'ignorait, chez cette charmante Lilia ! Elle était vraiment un trésor sans prix, dont il ne

laisserait nul autre s'emparer.

– Tant mieux si vous êtes contente. Ainsi, vous ne conserverez pas trop longtemps de rancune contre moi... Et quand vous rêverez au clair de lune, j'espère que vous ne fuirez pas, maintenant, comme une petite biche peureuse ?

Il se pencha et lui prit la main. Lilia rougissante, cachait sous ses paupières un regard de nouveau confus. Avec une douceur amusée, Wladimir demanda :

– À quoi pensiez-vous, toute seule, dans cette clarté de lune ?

– Je venais d'écouter un violon dont le son arrivait jusque-là et j'attendais, espérant qu'il reprendrait son chant si beau, si profond...

– Ah ! c'est mon violon qui vous faisait rêver ? Êtes-vous musicienne ?

– Un peu... Je joue de l'orgue et je chante à l'église.

– Quand donc ? Dimanche, vous n'étiez pas là.

– Non... je n'avais pas pu...

Wladimir dit, avec quelque ironie :

– C’est Hofnik qui vous en a empêchée ?

Elle ne répondit pas, mais sa mine gênée renseignait suffisamment Wladimir. De fait, Hofnik lui avait laissé entendre qu’elle était perdue, si le prince venait à connaître son secret. Et, vraiment, le pauvre homme paraissait terrifié ! Mais elle voyait bien, maintenant, qu’il avait tort de conserver tant d’inquiétude. Le maître qu’il semblait tellement redouter n’était pas, après tout, si inflexible et il venait de réparer ses torts avec une bonne grâce qui enlevait toute crainte à Lilia.

En pressant les doigts fins, un peu tremblants, qu’il tenait dans sa main, Wladimir dit avec quelque ironie :

– Ce vieil Hofnik ne mérite guère une indulgence. Mais je ne la regrette pas, du moment où elle peut vous faire changer d’opinion à mon sujet. Venez à l’église dimanche. À l’avance, je suis certain que votre voix me plaira. Au revoir, et à bientôt.

Il la salua et s’éloigna, suivi de son chien qui,

assis derrière lui, n'avait cessé de jeter à Terry les plus sauvages coups d'œil.

Lilia le suivit du regard tant qu'elle put l'apercevoir. Elle restait sous le charme de ces yeux impérieux et caressants à la fois, de ce sourire, de cette amabilité séductrice. Ce fut en marchant comme dans un rêve qu'elle fit le court trajet qui la séparait de la maison forestière.

Dans la petite salle, Irina mettait le couvert. Assis près de la porte, Hofnik enveloppait de papier quelques menus objets qu'il emballerait tout à l'heure. De temps à autre, le vieillard interrompait sa besogne pour jeter vers la forêt un regard de morne tristesse.

À l'entrée de Lilia, il tourna la tête vers elle, tandis qu'Irina demandait :

– Eh bien ! notre pauvre Terry a pu marcher convenablement, Lilia Andreievna ?

– Oui, assez bien... Mais, mes chers amis, je vous apporte une bonne nouvelle !

Elle vint à Hofnik et, mettant la main sur son épaule, dit joyeusement :

– Cher vieil Hofnik, ne soyez plus triste ! Vous ne quitterez pas votre forêt, ni votre petite maison.

Le vieillard la regarda avec ébahissement.

– Que dites-vous, Barina ?

– Je viens de rencontrer Son Altesse et je lui ai demandé de...

Hofnik se mit debout, d'un brusque mouvement qui prouvait que l'âge ne lui avait pas enlevé toute sa souplesse.

– Vous avez rencontré...

Irina s'exclama :

– Seigneur !

– Ne prenez pas cet air effrayé, Hofnik ! Le prince ne m'a fait aucune question embarrassante au sujet de ma famille. Et il s'est montré vraiment aimable, vraiment bon. Certes, on n'aurait pas imaginé qu'il fût le même homme que l'autre jour.

Hofnik, d'une main qui tremblait, saisit le bras de la jeune fille.

– Que vous a-t-il dit, Barina ?

Tandis que Lilia résumait son entretien avec le prince, le vieux garde ne quittait pas du regard son visage rougissant, ses yeux sincères qui laissaient voir une vive émotion.

– ... J’ai profité de cette occasion inespérée... de ces bonnes dispositions de Son Altesse. Me blâmeriez-vous, Nicolas Stepanovitch ?

Elle regardait, avec une inquiète surprise, le visage blêmi du vieux garde.

Hofnik répondit avec effort :

– Mais non, petite Barina. Vous avez fait ce que vous conseillait votre bon cœur, votre affection pour vos vieux serviteurs. C’est moi qui ai eu tort de vous permettre cette sortie. Je croyais qu’il n’y avait rien à craindre, car, à l’ordinaire, c’est l’heure du repas de Son Altesse...

Il passa lentement sur son front une main qui tremblait.

– ... Enfin, ce qui est fait est fait ! Maintenant, il faut que je m’appête à lui apprendre toute

votre histoire, Lilia Andreievna. Car, naturellement, je vais être interrogé à votre sujet.

Irina eut un geste d'effroi.

– Oh ! Nicolas, s'il ne garde pas le secret ?... Et plus que jamais, il nous tiendra à sa merci.

– Il nous y tient dès maintenant, va !

Lilia dit vivement :

– Oh ! je ne le crois pas capable de trahir ce secret ! Peut-être, au contraire, voudra-t-il bien vous donner un conseil, Hofnik ? Puisqu'il a tant de pouvoir...

Le garde jeta vers la jeune fille un regard plein d'angoisse, puis échangea un coup d'œil avec sa cousine.

– Ne vous faites pas d'illusions, Barina. Son Altesse, d'après ce que j'ai entendu dire, ne s'occupe guère des pauvres mortels qui ont besoin de secours... Enfin, nous verrons ! Mettons-nous à table, maintenant.

Ce fut un repas très silencieux. Une lourde préoccupation pesait sur les deux vieillards. Lilia, de son côté, semblait songeuse et inquiète. Sa joie

de tout à l'heure avait presque disparu. Elle se sentait troublée, anxieuse... car elle commençait de se douter que l'effroi manifesté par le vieux garde, à l'égard du prince de Wittengrätz, n'avait pas seulement pour motif la crainte de voir celui-ci maître du secret dont la divulgation pouvait mettre en péril l'avenir et même la vie de la jeune fille. Il y avait autre chose, et c'était cette menace pressentie confusément par l'âme délicate de Lilia qui introduisait en elle un obscur malaise, au souvenir de son bref entretien avec le seigneur de Stanitza.

Le repas fini, quand elle fut remontée dans sa chambre, Hofnik se laissa aller dans son vieux fauteuil de paille en disant sourdement :

– Notre pauvre petite comtesse ! La voilà déjà toute retournée ! Ah ! c'est bien une des choses que je craignais !

– Hélas ! hélas ! gémit Irina. Pauvre petite, qui ne connaît rien, qui a toujours vécu loin du monde, et tout à coup se trouve en présence d'un homme comme celui-là !... Mais elle est pieuse et sérieuse, notre Lilia ! Jamais elle n'acceptera

d'écouter...

Hofnik leva les épaules, violemment.

– Non ! elle n'écouterà pas ! Mais elle l'aimera, elle souffrira... Et lui n'entendra pas qu'elle lui résiste ! Il la poursuivra jusqu'au bout de la terre, s'il le faut ! Ah ! cela se voit sur sa physionomie, qu'il n'est pas l'homme à céder, en quoi que ce soit !

Irina, l'air accablé, s'assit devant son cousin. Hofnik en oubliait sa pipe, machinalement allumée tout à l'heure. Irina froissait entre ses mains sèches son tablier de toile bise. Elle dit tout à coup :

– Eh bien ! quand le prince saura qui elle est, qu'il l'épouse, s'il la trouve à son gré ! Elle est d'assez noble race pour...

Hofnik l'interrompt par un nouveau mouvement d'épaules.

– L'épouser ! Tu peux croire qu'il en aura l'idée ! Du reste, pauvre enfant, ce ne serait probablement pas chose à souhaiter pour elle... Mais que faire... que faire pour la sauver ? Fuir ?

Nous avons si peu de chances d'y réussir !
Pourtant, je vois là notre seule ressource.

Il se leva et reprit sa pipe en ajoutant :

– Je sors. Il faut que je marche, que je prenne l'air. Par moments, on dirait que ma tête va éclater... Cette pauvre chère innocente, qui lui a demandé notre grâce ! Pauvre agneau qui croit à la bonté du loup prêt à le dévorer ! Ah ! quel malheur, Irina !

Il s'éloigna, la mine sombre, et, au hasard, s'enfonça dans la forêt. Son service ne l'y appelait pas cet après-midi, aussi put-il y errer à son gré, s'asseoir à plusieurs reprises pour méditer sur l'insoluble problème qui absorbait sa pensée.

Comme le jour déclinait, il se décida enfin à reprendre le chemin du logis, d'autant qu'Irina avait dû se rendre au village et que, si elle n'était pas encore rentrée, Lilia se trouvait seule. Une terreur soudaine le prit, à cette idée. Fonçant à travers les fourrés pour couper au plus court, il se mit à courir et, débouchant dans une allée au sol feutré d'herbe au moment où y arrivait un

cavalier, il roula sous les pieds du cheval que son maître, surpris par cette brusque apparition, n'avait pas eu le temps de retenir.

La bête se cabra violemment, mais, presque aussitôt se calma à la voix du cavalier, qui n'était autre que Wladimir.

– Imbécile, je vais t'apprendre à effrayer mon cheval !

Mais, voyant l'homme rester immobile sur le sol, Wladimir se pencha pour le considérer plus attentivement.

– Tiens, c'est Hofnik !

Sautant à terre, il vint au vieillard et se courba pour l'examiner. Hofnik était sans connaissance et un filet de sang coulait de son front atteint par le sabot du cheval.

S'étant assuré que le cœur battait, le prince banda la blessure pour arrêter le sang. Puis, remontant à cheval, il gagna une des plus proches maisons forestières, donna aux deux gardes qui l'habitaient l'ordre d'aller chercher le blessé pour le ramener chez lui. Après quoi, il se dirigea vers

la demeure du vieux forestier.

Devant la porte, il mit pied à terre. Pendant qu'il attachait son cheval à un anneau scellé près de l'entrée, la tête de Lilia apparut à la fenêtre de la salle. En étouffant une exclamation, la jeune fille eut un mouvement pour se retirer. Mais Wladimir, la saluant, s'avança.

– Je suis désolé, mademoiselle, d'être porteur d'une nouvelle qui va vous inquiéter, en même temps que de me trouver la cause involontaire de l'accident...

– Un accident ? À qui ?

Les beaux yeux se remplissaient d'angoisse, dans le visage subitement pâli.

– Hofnik est venu, je ne sais comment, se jeter sous les pieds de mon cheval, et il est blessé...

– Blessé ! Oh ! mon pauvre vieil Hofnik !

– Sans gravité, j'en suis à peu près certain. Deux gardes vont le ramener et j'enverrai l'un d'eux chercher le médecin.

Ceux qui connaissaient l'orgueilleuse insouciance du prince de Wittengrätz pour les

souffrances et les ennuis d'autrui auraient été fort surpris de le voir accorder cet intérêt à l'un de ses inférieurs. Mais, à vrai dire, l'état d'Hofnik lui importait fort peu. Il ne voyait que ces yeux veloutés pleins de larmes, et l'angoisse, la désolation de ce regard si beau. Quelque chose s'émouvait en lui ; il se sentait le vif désir de rassurer, de calmer la jeune fille tremblante d'inquiétude et, en ce moment, il oubliait presque le but poursuivi : la capture de la charmante biche effarouchée qui se trouvait désormais à sa merci.

– Je vous en prie, ne vous tourmentez pas à l'avance ! Hofnik est touché à la tête, mais peu grièvement. Le saisissement, le choc lui ont fait naturellement perdre connaissance. Bien soigné, il se remettra vite... Sa cousine est-elle là ? Il faudrait qu'elle lui prépare son lit, un cordial...

– Non, elle n'est pas encore revenue du village. Mais je vais m'en occuper.

– Je regrette que vous deviez prendre cette peine. Les gardes qui vont ramener Hofnik pourraient très bien vous suppléer.

– Oh ! non, ils ne sauraient pas !

– Soit ! Quant à moi, je vais attendre l'arrivée du blessé. Au cas où il n'aurait pas repris connaissance, je verrai ce qu'il est possible de faire pour le ranimer.

Lilia demanda, d'un ton hésitant :

– Votre Altesse désire entrer ?

– Mais oui, si vous le voulez bien.

La réponse était accompagnée de ce sourire dont le souvenir n'avait cessé de poursuivre la jeune fille depuis le matin.

Avec un grand battement de cœur, Lilia, inquiète, troublée, alla ouvrir la porte. Wladimir entra dans la petite salle, accueilli par un coup d'œil méfiant du griffon qui se tenait derrière sa jeune maîtresse.

– Si Votre Altesse veut s'asseoir ?

Lilia, avec cette grâce timide qui ajoutait un nouveau charme à sa beauté, avançait le vieux fauteuil d'Hofnik. Puis, elle fit un mouvement pour se diriger vers la pièce voisine.

Wladimir dit, avec une vivacité impérieuse :

– Restez donc ici, mademoiselle. Quand les gardes seront là, ils feront le nécessaire pour Hofnik, sur vos indications.

– Je prie Votre Altesse de m’excuser, mais mon devoir est de m’occuper moi-même de l’excellent homme auquel je dois tout.

Pour la première fois de sa vie, le prince de Wittengrätz voyait opposer un refus à l’un de ses désirs, à l’une de ses volontés. Et celle qui lui répondait ainsi, avec une douce fermeté, n’était qu’une toute jeune fille craintive, pauvre, dont il tenait le sort entre ses mains.

Pourtant, subissant à nouveau l’influence de ce regard si pur, retenu par l’impression qui lui avait déjà interdit, ce matin, de troubler l’âme de cette enfant, il n’insista pas pour la retenir près de lui.

Quand elle eut disparu dans la chambre d’Hofnik, Wladimir se mit à marcher de long en large dans la salle où demeuraient des relents de tabac et de cuisine. Son regard effleurait les vieux meubles bien cirés, les fleurs artificielles sur le petit dressoir, le tapis fané recouvrant la table. D’une corbeille s’échappait une pièce de lingerie.

Le prince la prit entre ses doigts et considéra un moment la broderie commencée. Lilia travaillait pour augmenter les ressources du logis, Streitnoff le lui avait dit... En levant les épaules, Wladimir laissa retomber le morceau de toile. Cette ravissante Lilia, si fine et aristocratique, n'était pas faite pour une semblable existence ! lui donnerait un cadre digne d'une si rare perfection. Bien vite, alors, seraient oubliés le vieil Hofnik, ce pauvre logis, la triste vie dans cette forêt.

Machinalement, Wladimir s'assit. Avisant le chien qui se tenait tapi sous une table, il l'appela. Terry, tremblant, obéit aussitôt. Le prince lui caressa le museau de sa cravache et dit à mi-voix, avec un sourire d'ironie :

– Tu as de la chance, toi, que ta jeune maîtresse soit si charmante. Sans cela, tu n'existerais plus aujourd'hui.

Le griffon semblait comprendre ; ses yeux intelligents s'attachaient à ceux de Wladimir. Puis il se coucha à ses pieds, en continuant de le regarder.

Distraitement, le prince promenait sa cravache

dans le poil épais. Un pli d'irritation se formait entre ses sourcils. Décidément, il devenait stupide ! Pour s'entretenir tout à son aise avec Lilia, il avait prétexté vouloir attendre le blessé. Or, il la laissait échapper – tout simplement parce qu'elle avait un regard d'enfant très candide, un air de gazelle effarouchée. D'où lui venaient donc de tels scrupules ? Cependant, aucune femme ne l'avait jamais intéressé, à beaucoup près, autant que cette jeune fille simple et timide qui le fuyait, comme si elle eût deviné en lui quelque bel archange infernal. Aucune ne lui avait jamais fait éprouver la sensation étrange et délicieuse, tour à tour fraîcheur et feu, que lui inspirait cette mystérieuse Lilia, surtout quand il rencontrait le regard de ses beaux yeux.

Terry se dressa tout à coup en prêtant l'oreille. On entendait un bruit de pas au-dehors. Wladimir se leva et s'approcha de la porte, vers laquelle s'avavançait Hofnik, soutenu par les deux gardes.

À la vue du prince, le visage altéré du vieillard blêmit encore et, dans son regard, passa une lueur de détresse.

Wladimir s'informa :

– Eh bien ! il n'y a rien de cassé, Hofnik ? Pas d'autre blessure que celle-ci ?

– Je ne crois pas, Votre Altesse. J'avais repris connaissance quand on est arrivé près de moi et j'ai pu marcher, avec de l'aide. Ce n'était qu'un étourdissement...

– Je pense, en effet, que tu seras vite remis, car tu parais fort robuste, malgré ton âge. Mais, pour rassurer tout à fait M^{lle} Verine, mieux vaut faire venir un médecin... Gregori, tu iras chercher le plus proche, dès que tu auras aidé à installer Hofnik. Toi, Loutsia, détache mon cheval.

Un des gardes, laissant à son compagnon le soin du vieillard qui balbutiait un remerciement, s'empressa d'exécuter l'ordre donné. Wladimir se mit en selle et s'éloigna, tandis qu'Hofnik entrait dans la petite salle où accourait Lilia, pâle d'anxiété.

Il la rassura aussitôt. Mais son regard plein d'angoisse scrutait la physionomie de la jeune fille. Un peu après, dès qu'il fut couché, il la

questionna avec une nervosité dont n'était pas seul cause son accident. Qu'avait dit le prince ? Pourquoi était-il resté ici ? Lui avait-elle tenu compagnie ?... Les franches réponses de la jeune fille ne parurent le rassurer qu'à demi. Il songeait que le prince, tenant la pauvre enfant à sa merci, se divertissait à jouer avec elle comme le fauve avec sa proie. Là se trouvait évidemment l'explication de l'intérêt qu'il semblait témoigner au vieux forestier, naguère objet de sa colère, et qui serait impitoyablement brisé quand il tenterait de défendre Lilia.

6

Quel effroi encore, pour le pauvre Hofnik, quand le surlendemain il entendit un cheval s'arrêter devant son logis, puis un coup impérieux frappé à la porte !

Il était encore couché, par ordre du médecin. Irina se trouvait en course au village. Ce fut Lilia qui alla ouvrir au prince, descendu de cheval, et qui répondit à ses questions sur l'état du blessé.

La pensée de Wladimir paraissait, à vrai dire, occupée de tout autre chose et Lilia se sentait enveloppée d'un regard qui la faisait un peu frissonner – de joie ou de crainte, elle ne le savait.

Wladimir demanda :

– Pourquoi n'êtes-vous pas venue faire de la musique à l'office, hier ?

– Les soins à donner à notre malade m'en ont

empêchée, Altesse.

– Sa cousine pouvait y suffire. Mais ce n'est pas à vous que je tiendrai rigueur de n'avoir pas obéi à mon désir, car je me doute qu'Hofnik en est seul responsable.

Lilia, rougissante, gênée, protesta vivement :

– Que Votre Altesse ne lui en veuille pas ! C'est un si excellent homme, l'honnêteté, le dévouement mêmes.

– Il n'empêche qu'il a une singulière façon de me témoigner sa reconnaissance pour la grâce que je lui ai accordée, sur votre demande ! Allons, ne me regardez pas avec cet air inquiet ! Je n'ai aucunement l'idée de revenir là-dessus, puisque ce serait vous être désagréable.

Ardemment, il considérait le jeune visage grave, ému, palpitant de secrète angoisse. Un rayon de soleil frôlait l'admirable chevelure fauve, ces nattes épaisses, soyeuses, qui faisaient oublier la teinte un peu grisâtre du vieux corsage noir. Sous le regard qui ne la quittait pas, Lilia, debout sur le seuil, baissait un peu les paupières.

Un malaise la pénétrait, la faisait frissonner dans ce silence que Wladimir prolongeait.

Il lui prit tout à coup la main, comme il l'avait fait l'avant-veille dans la forêt.

– Dites-moi donc, Lilia, pourquoi l'on vous a cachée ici ? Dites-moi qui vous êtes réellement, ma belle petite sujette ?

Elle tressaillit et, embarrassée, tout hésitante, elle resta sans parole.

L'interrogation la prenait au dépourvu. Elle n'avait pas songé que le prince s'adresserait directement à elle pour être renseigné à son égard. Que lui répondre ? Cet homme au regard volontaire et d'une si ardente intelligence ne se contenterait pas de demi-explications. Il fallait donc lui dire tout.

L'expressive physionomie de la jeune fille laissait voir son vif embarras. Dans sa main, Wladimir sentait frémir ses doigts tièdes. Il dit en souriant :

– Je vous gêne, avec ma curiosité ? Alors, n'en parlons plus.

– Si Votre Altesse le veut bien, c’est Hofnik qui lui racontera ma triste histoire.

– Entendu. Qu’il vienne me trouver dès qu’il sera mieux.

Il semblait fort peu pressé de s’éloigner. Maintenant, il interrogeait Lilia sur son existence à l’ombre de la forêt. Elle lui répondait simplement, avec cet air de réserve timide et fière qui arrêta sur les lèvres de Wladimir les paroles dont elle eût pu s’effaroucher. Une âme charmante se laissait voir ainsi – âme toute délicate, vibrante aux plus nobles sentiments, élevée dans une solitude morale peut-être dangereuse, mais qui la laissait d’une ravissante fraîcheur. Une intelligence très vive, judicieusement cultivée, se révélait aussi à Wladimir. Les minutes passaient. Lilia, le cœur battant d’un émoi craintif, voyait le regard de son interlocuteur devenir de plus en plus doux, s’éclairer du plus ardent intérêt. Elle pensait :

« Je crois vraiment qu’Hofnik a tort de tant le craindre. Il est très aimable et montre beaucoup de bonté à une petite inconnue comme moi. »

Et lui, ce prince de Wittengrätz qui avait connu les femmes les plus séduisantes d'Europe, les mieux douées au point de vue talent et intelligence, qui avait été par elles adulé, flatté à outrance, il sentait, pour la première fois de sa vie, l'amour profond, l'amour dominateur qui s'imposait à lui, le pénétrait dans toutes les fibres de son être.

Oui, cette jeune fille modeste, réservée, mais d'une si rare beauté, d'un charme si pur, n'avait dans son souvenir rien qui pût lui être comparé.

Enfin, il se décida à prendre congé. Appelant Yamil qui s'était couché derrière lui, tandis que Terry demeurait à demi caché dans la jupe de sa jeune maîtresse, il demanda à Lilia :

– Lui avez-vous pardonné, comme à son maître ?

– Oui, Altesse. Mais mon pauvre Terry en a encore bien peur.

– Et vous aussi, je crois. Vous avez tort. Caressez-le, tenez... Voyons, ne craignez rien.

La main hésitante se posa sur le pelage fauve

et noir. Yamil levait sur la jeune fille des yeux de bête domptée. Wladimir se mit à rire, en disant :

– Je suis certain qu’il vous aimera beaucoup. Il a les mêmes sympathies que son maître, ce terrible Yamil... Allons, pourquoi cette charmante petite main tremble-t-elle ainsi ?

En se penchant, il prit les doigts de Lilia qu’il baisa légèrement. Puis, les laissant retomber, il sourit au visage rougissant, aux yeux surpris et confus et, d’un bond, se mit en selle.

– Je vous reverrai bientôt, Lilia Verine !

Il s’éloigna, avec Yamil bondissant autour de lui. Lilia, immobile, le suivit du regard. Ses doigts frémissaient dans les plis de sa robe. Un peu de vertige flottait en son cerveau et son cœur battait à un rythme inaccoutumé.

Quand elle entra dans la chambre d’Hofnik, le vieillard se souleva un peu, la regarda. Un frisson le secoua, tandis qu’il disait tout bas :

– Ayez pitié de nous, Seigneur ! Il a déjà pris son cœur !

7

Bien qu'incomplètement remis, Hofnik, le surlendemain, s'achemina vers la demeure princière. Puisqu'il fallait tout révéler, mieux valait que ce fût fait le plus tôt possible. Et puis... et puis, il tenterait un effort suprême, il en appellerait à l'honneur du prince en le suppliant de renoncer à Lilia.

Le pauvre homme n'avait qu'un bien infime espoir en cette tentative, dont la seule pensée lui amenait une sueur au front. Très probablement, il obtiendrait cet unique résultat que le maître lui ferait sentir à nouveau sa méprisante colère. Mais il devait essayer l'impossible pour sauver Lilia, pour empêcher que ce cœur si vibrant, si tendre, ne servît à l'amusement du prince de Wittengrätz.

À mesure qu'il approchait du château, son pas se ralentissait. La perspective de la révélation qu'il allait faire ne le réjouissait guère. C'était

une nouvelle arme qu'il mettait entre les mains du prince, lequel, hélas ! n'en possédait que trop déjà contre Lilia et son vieux défenseur. Mais il était impossible d'éviter cela... oui, absolument impossible !

Ah ! s'il avait été un autre homme, ce maître, combien son aide eût pu être utile à Lilia ! Avec les influences dont il disposait, comme il lui aurait vite fait rendre justice ! Mais, en admettant même qu'il eût la fantaisie de lui donner sur ce point sa protection, quel affreux péril celle-ci représentait-elle pour la malheureuse enfant !

Tout frissonnant, Hofnik pensa :

« Il ne nous restera plus qu'à essayer la fuite. Et je la défendrai jusqu'au dernier souffle, ma petite Barina. »

Ainsi tourmenté, assailli par les pires angoisses, le vieillard atteignit le château. Un des laquais, portant la livrée marron et argent de Wittengrätz, alla s'informer et revint en disant que Son Altesse était occupée avec son secrétaire et recevrait ensuite le garde.

Assis dans le vestibule, Hofnik attendit près d'une heure, en ruminant les plus sombres pensées. Quand le domestique vint le chercher pour le conduire près du prince, il vacillait presque sur ses jambes, tant était vive son émotion. D'un pas lourd, il monta l'escalier à rampe de chêne sculpté, en souhaitant qu'il ne finît jamais. Sur un signe du serviteur, il entra dans une pièce dont celui-ci venait d'ouvrir silencieusement la porte.

Wladimir, assis près de son bureau, leva les yeux sur le vieillard qui s'immobilisait à quelques pas de lui, en joignant les talons et portant la main à son bonnet.

– Eh bien ! es-tu tout à fait remis ?

– Tout à fait, non, Votre Altesse. Mais je me sens un peu mieux aujourd'hui.

– Qu'avais-tu donc à venir te jeter sous les sabots de mon cheval ? Tu n'es pourtant ni sourd, ni aveugle...

– Je ne sais... un moment de distraction...

– Tu feras bien d'être plus attentif, désormais,

car tu n'aurais peut-être pas la chance de t'en tirer à si peu de frais... Voyons, je t'ai fait venir pour avoir quelques éclaircissements au sujet de cette jeune fille que tu appelles Lilia Verine. Qui est-elle, en réalité ?

D'une de ses poches, le vieillard sortit une enveloppe qu'il présenta à son maître.

– Votre Altesse voudrait-elle lire ceci ? La gouvernante française de Lilia Andreievna, M^{me} Fabien, a relaté là tout ce qui s'est passé... J'oserai seulement demander à Votre Altesse de garder le secret...

Le prince l'interrompit avec une dureté hautaine :

– Pour qui me prends-tu ? Je n'ai pas l'habitude, apprends-le, de trahir ceux qui me font des confidences, surtout lorsque j'exige celles-ci.

Il ouvrit l'enveloppe, qui contenait quelques feuillets d'une écriture féminine, et commença de lire :

« Au cas où ma mort viendrait avant que j'aie

pu accomplir ma tâche jusqu'au bout, je révèle ici toute la vérité au sujet de l'événement qui s'est passé dans le domaine de Tchevorik, au mois de juillet 1871...

« Quand la comtesse Olga Seminkhof mourut... »

Wladimir eut un mouvement de surprise, en murmurant :

– La comtesse Seminkhof ? Tiens, tiens !

Puis il continua :

« ... je remplissais depuis quatre ans près de sa petite fille les fonctions de gouvernante. Douce et charmante, cette jeune femme était chérie de tous et très aimée de son mari. Connaissant mon dévouement, elle me confia, à son lit de mort, le soin de sa petite Élisabeth, en faisant promettre au comte Seminkhof de ne jamais me séparer d'elle.

« Fou de chagrin, André Paulovitch s'enferma pendant la première année de son veuvage dans son domaine de Tchevorik, où j'élevais l'enfant. Puis un de ses parents le décida à voyager. Ce fut

alors qu'au Caire il connut une veuve, Grecque disait-elle, Ismène Nadopoulo, qui l'ensorcela de telle sorte que, peu après, elle devenait comtesse Seminkhof.

« Dès la première fois que je la vis, mon opinion fut faite à son égard. Créature perfide et dangereuse, elle était d'autant plus à craindre qu'elle exerçait sur son mari un empire absolu. Le pauvre homme, de caractère assez faible et complètement aveuglé par la beauté, les grâces enjôleuses de cette femme, n'était qu'un jouet entre ses mains.

« Quelle tristesse de voir ainsi remplacée ma douce comtesse Olga ! Mais, surtout, je pressentais que cette femme détestait la petite Élisabeth, vivant portrait de sa mère. J'en eus même bientôt la certitude, en remarquant un jour le coup d'œil qu'elle jetait sur l'enfant, à un moment où elle ne se croyait pas observée.

« Oh ! ce regard de haine et de menace, je m'en souviendrai toujours !

« Dès lors, je n'eus plus de repos. Cette femme, j'en étais persuadée, ne connaissait pas

de scrupules et chercherait à nuire en toute manière à la pauvre innocente.

« Quelque temps après, je sus qu'elle avait essayé de me faire renvoyer. Cette fois, le comte résista victorieusement, ne se souciant pas de se parjurer. Mais elle pouvait revenir à la charge et mieux réussir, un jour ou l'autre. Alors, que deviendrait ma petite Élisabeth, livrée à quelque mercenaire ?... et peut-être ?...

« J'avais peine à formuler en mon âme le terrible soupçon qui me hantait, depuis que j'avais cru deviner de mystérieuses tentatives contre la vie de l'enfant.

« Mais il advint qu'un jour j'acquis la certitude morale qu'on avait essayé de l'empoisonner. Les preuves positives manquaient, hélas ! Et je savais qu'elles auraient à peine suffi pour ouvrir les yeux du comte.

« Cependant, une véritable terreur me saisit à cette découverte. La comtesse n'en resterait pas là, certainement elle voudrait atteindre son but, qui était de supprimer cette enfant, héritière d'une partie de la fortune des Seminkhof.

« Alors me vint une idée qui me poursuivit dès ce moment comme une hantise. Il fallait fuir, emporter au loin la pauvre petite, pour la soustraire à la mort.

« Oui, mais le comte, qui aimait sa fille, la ferait rechercher aussitôt et je serais arrêtée, condamnée. Quant à l'enfant, elle se trouverait complètement à la discrétion de sa belle-mère.

« Il y avait à Tchevorik une femme de chambre du nom d'Irina, fort dévouée à la défunte comtesse et qui ne pouvait souffrir l'autre. En un jour de plus grande angoisse, je lui confiai toutes mes craintes. Elle les partagea aussitôt et fut comme moi d'avis qu'il fallait soustraire l'enfant aux criminels desseins de cette femme.

« Après réflexion, elle me suggéra :

« – Si elle pouvait passer pour morte, ce serait le plus sûr.

« D'abord, je me récriai, déclarant que c'était là chose ridicule et impossible. Puis, peu à peu, la persuasion que ce seul moyen présentait des

chances de succès s'imposa à mon esprit tourmenté par l'incertitude.

« Une nuit, Élisabeth fut très malade. Le médecin, appelé le lendemain, diagnostiqua un embarras gastrique. Moi, je pensai : « Poison », et ma résolution fut prise, cette fois.

« J'avais naguère soigné, pour une blessure grave qu'il s'était faite au cours de son travail, un des jardiniers de Tchevorik, nommé Ivan Dorki. De cela, il me gardait quelque reconnaissance, d'ailleurs manifestée par de petites attentions plutôt que par des paroles, car c'était un homme rude et triste, généralement taciturne. Sa physionomie ne s'éclairait un peu qu'en faveur de la petite comtesse Élisabeth qui lui rappelait ses trois petites filles mortes l'une après l'autre de la méningite, chagrin qui avait tué sa femme et dont lui restait à jamais frappé.

« Ayant besoin d'un aide pour l'accomplissement de mon aventureux projet, je me confiai à lui en demandant son concours. Il me le promit et nous convînmes de mettre la semaine suivante notre plan à exécution pour

profiter d'une absence momentanée du comte, de sa femme et de la fille de celle-ci, Myrrha Nadopoulo, une petite créature grosse comme un rat et qui rôdait partout, déjà espionne.

« Au jour dit, je quittai à la nuit le château avec l'enfant, par une petite porte du parc. Ivan m'attendait à cet endroit avec une télègue attelée d'un cheval très vif. Il me conduisit à la ville la plus proche, où je pris le train avec Élisabeth. Puis il revint à Tchevorik et, avec Irina, s'occupa d'organiser la mise en scène destinée à faire croire à un accident.

« Au matin, la femme de chambre agit comme si nous étions encore là, apporta le plateau de notre déjeuner, puis, en retournant à l'office, trouva moyen de dire très naturellement :

« – M^{me} Fabien et la petite Barina auront beau temps aujourd'hui, pour leur promenade.

« À midi, elle feignit de s'inquiéter en ne nous voyant pas rentrer. Alors, elle commença d'aller et de venir, puis envoya un domestique dans le parc en disant que j'avais parlé d'aller faire une promenade du côté de la Volga qui longe la base

du domaine.

« Cet homme revint peu après, déclarant qu'il n'avait rien vu. Comme, le soir, nous n'avions pas reparu, on fit faire des recherches, lesquelles aboutirent à la découverte d'un petit éboulement de la rive qui surplombait le fleuve d'assez haut à cet endroit. Près de là, on trouva un jouet d'enfant et mon sac à ouvrage. Dès lors, il parut évident que la Volga, ici très profonde, nous avait ensevelies dans ses eaux.

« Quand le comte Seminkhof apprit ce malheur, il manifesta un violent chagrin. Sa femme feignit d'être très affectée, puis profita de l'occasion pour lui faire abandonner Tchevorik, qui ne lui plaisait pas. Désormais, toute la fortune serait à son fils, du moins ce qu'il en resterait, car la belle comtesse avait les dents longues.

« Pendant ce temps, j'étais réfugiée avec Élisabeth loin de là, chez un cousin d'Irina, Nicolas Hofnik, garde forestier dans un domaine appartenant au prince de Wittengrätz. Irina, un an plus tard, me rejoignit, renvoyée par la comtesse qui, soupçonnant son attachement à la défunte,

n'avait jamais pu la souffrir. Là, j'élevai de mon mieux l'enfant dont je me disais la mère. J'avais pris le nom d'Anna Verine et personne, dans ce pays perdu, n'avait cherché à mieux connaître mon identité. À Élisabeth, j'avais donné celui d'une de mes sœurs, morte au berceau. La chère petite grandit ainsi dans cette solitude. Aujourd'hui, elle a seize ans et elle est admirablement belle, ressemblant d'une manière frappante à son aïeule maternelle dont j'ai vu le portrait à Tchevorik, la princesse Lewska, une Polonaise, dont le charme fut célèbre dans son pays. Mais ce qui vaut mieux encore, j'ai vu s'épanouir chez elle les plus délicates vertus, se manifester une rare intelligence.

« Toutefois, à mesure que passaient les années, je songeais avec plus d'angoisse qu'il serait bientôt temps de la faire rentrer dans ses droits. Comment m'y prendrai-je ? Qui me croira ? Le comte, influencé par sa femme, ne refusera-t-il pas de se rendre à l'évidence même, c'est-à-dire à cette ressemblance frappante, à la preuve que représentent les vêtements de l'enfant conservés par moi et surtout le petit médaillon

marqué aux armes des Seminkhof ? La comtesse, habile, intelligente, pleine de ruse, ne peut-elle arriver à me faire passer pour une intrigante ?

« Mais non, le comte me connaît bien et il reconnaîtra sa fille. J'ai d'ailleurs un témoin : Irina. Il est vrai que ce témoignage d'une servante renvoyée par la comtesse Seminkhof paraîtra peut-être suspect. Quant à Ivan, rendu fou de douleur par la mort de son fils, le seul enfant qui lui restait, il a quitté subitement Tchevorik, voilà plusieurs aimées, sans qu'on sache ce qu'il est devenu.

« D'autre part, je n'ai aucune preuve des tentatives de meurtre dont j'accuse la belle-mère d'Élisabeth. On me dira peut-être que j'étais folle, ou bien on me suspectera de chantage. Puis encore, en admettant que, l'évidence s'imposant, Élisabeth soit reconnue par son père, n'y aura-t-il pas tout à craindre de la haine, de la vengeance de cette femme ?

« Quelles anxiétés ! Quelles incertitudes terribles ! Ma santé, qui a toujours été délicate, en est minée peu à peu. Cependant, mon Dieu, je

vous supplie de me conserver encore à ma chère enfant ! Elle a tant besoin de moi ! Et que l'avenir m'apparaît sombre pour elle !

« Mon Dieu, ayez pitié de nous !

« Je fais le serment, sur tout ce que j'ai de plus sacré, que celle qu'on nomme Lilia Verine est en réalité la comtesse Élisabeth Seminkhof, fille unique du comte André Seminkhof et de la princesse Olga Lewska, sa première femme. »

Wladimir demeura quelques instants silencieux, les yeux attachés sur ces dernières lignes. Puis il dit, en repliant les feuilles d'une main distraite :

– Je crois en effet qu'il serait imprudent d'affronter l'hostilité d'une femme telle que la comtesse Seminkhof.

Il posa les papiers sur son bureau et s'accouda à celui-ci en appuyant son visage contre sa main. Après un moment de réflexion, il demanda :

– Lilia Andreievna est au courant de tout ceci, naturellement ?

– Oui, Votre Altesse, M^{me} Fabien lui avait tout

révélé avant de mourir.

– Quand cela ?

– Il y a environ un an. Votre Altesse. Ce fut un grand chagrin pour la pauvre enfant... un grand malheur, de toute façon, car ce témoin-là était indispensable.

– Indispensable, non, puisque cette déclaration existe. Mais, je le répète, s'attaquer à la comtesse Seminkhof me paraît une œuvre difficile, dangereuse. Cette femme, qui m'a paru fort intelligente, – ou plus exactement fort adroite et rusée – exerce sur son mari, d'après ce que j'ai entendu dire, la même influence qu'autrefois. Il faudrait beaucoup d'habileté, beaucoup de patience, et une ruse égale à la sienne pour arriver à délivrer le comte d'un pareil empire. Du moins, c'est mon opinion.

Le garde soupira.

– De la ruse ? Pauvre petite comtesse, ce n'est pas elle qui en aura ! Et pas même de l'expérience ! M^{me} Fabien, en considérant toutes les difficultés qui se dressaient devant elle, se

demandait parfois si elle avait eu raison de simuler cet accident.

– C’était en effet assez risqué. D’autre part, si elle avait de sérieuses inquiétudes pour la vie de l’enfant... Le cas était assez embarrassant... Tu peux te retirer. Reprends cela...

Il lui indiquait les papiers. Le vieillard obéit. Mais il lui restait de difficiles paroles à prononcer. Oui, elles lui paraissaient bien plus difficiles encore maintenant qu’il se trouvait en présence du maître !

Et pourtant, il fallait... il fallait qu’elles fussent dites ! Car plus que jamais, ce matin, dans le cadre sévère du vieux salon boisé, décoré d’un ancien damas rouge, le prince, dans sa virile beauté, apparaissait au vieux garde comme un terrifiant archange infernal. Éloigner Lilia, à tout prix, voilà ce qui lui resterait à faire si son appel à la pitié, à l’honneur restait vain.

D’une voix qui tremblait, il demanda :

– Votre Altesse veut-elle me permettre de lui adresser une requête ?

Sur un signe affirmatif, Hofnik reprit :

– J’ose supplier Votre Altesse de... de ne plus chercher à revoir Lilia Andreievna. L’enfant est sensible, délicate, elle souffrirait trop si... si elle connaissait par Votre Altesse un sentiment qu’elle a ignoré jusqu’ici.

Un léger rire de sarcasme l’interrompt.

– En vérité, tu ne manques pas d’aplomb ! Te serais-tu imaginé, par hasard, que je me laisserais faire la leçon ? Va-t’en et prends garde à toi si tu lasses ma patience.

Hofnik courba la tête sous le hautain et dur regard, salua et recula jusqu’à la porte.

À ce moment, la voix impérative ajouta :

– Demain, vers cinq heures, tu amèneras ici Lilia Andreievna avec qui je veux m’entretenir.

Le vieillard frémit et jeta vers son maître un regard de supplication désespérée. Mais Wladimir, détournant les yeux, se pencha pour prendre une cigarette sur une petite table voisine. Alors, Hofnik sortit, les jambes flageolantes, en songeant : « Il n’y a plus qu’à fuir ! Mais si nous

retombons entre ses mains... ah ! Seigneur ! »

Quand Wladimir eut allumé sa cigarette, il se leva et alla s'appuyer à la balustrade de pierre de la fenêtre. Un pâle soleil se glissait entre les feuillages roux, agités par un vent léger qui venait soulever doucement la souple chevelure brune. Wladimir aspira lentement le subtil parfum d'automne qui montait de la forêt. Ses yeux perdaient leur éclat dur et devenaient songeurs. Il pensait à la révélation qui venait de lui être faite. Ainsi, Lilia était la fille du comte Seminkhof. Car la véracité du récit qu'il venait de lire ne faisait pas de doute pour lui. Subtil observateur, il avait très vite jugé la belle Ismène : une intrigante, complètement dénuée de scrupule, une de ces dangereuses sirènes qui sèment la ruine sous leurs pas et ne regardent pas au crime pour satisfaire leur ambition, leur soif de jouissances. Quoi d'étonnant qu'elle eût résolu, autrefois, de supprimer une toute petite vie qui aurait un jour exigé sa part de la fortune des Seminkhof ?

En outre, le caractère si délicatement patricien

de la beauté de Lilia paraissait corroborer les assertions de la gouvernante défunte. Les Seminkhof, les Lewsky étaient connus pour leur distinction raffinée. Wladimir se souvenait aussi d'avoir entendu parler, par sa grand-mère, de cette belle princesse Anne Lewsky, à laquelle, d'après M^{me} Fabien, ressemblait Lilia.

La petite-fille semblait ne le céder en rien à l'aïeule. Mais quelle singulière situation était la sienne ! Comment, avec ces deux vieillards sans expérience, sans relations, sans ressources, arriverait-elle à se tirer de là ?

Wladimir eut un léger mouvement d'épaules, en songeant : « Qu'importe ! Elle n'aura plus à se préoccuper de rien, maintenant. Je lui ferai un sort magnifique, puisque je l'aime. »

Ses doigts frappaient lentement la pierre de la balustrade. Sur ses lèvres se dessinait un sourire d'ironie, car il pensait au vieil Hofnik qui lui demandait de renoncer à Lilia. Il ignorait donc, celui-là, que le prince de Wittengrätz ne tenait compte de rien, en dehors de son bon plaisir ?

Lilia, cette enfant délicieuse, qui lui inspirait

un sentiment si nouveau... Par elle, il connaissait l'amour. Sans le chercher, sans le savoir, cette virginale enchanteresse avait conquis celui dont tant d'autres, expérimentées, coquettes, amoureuses, n'avaient pu vaincre l'orgueilleuse indépendance. Maintenant, rien ne pouvait l'éloigner d'elle – rien, et moins que toute chose les prières d'Hofnik.

En pensée, il revoyait le visage rougissant, les yeux éclairés d'une si chaude lumière, tout ce jeune être charmant, candide, ignorant du mal et de la vie. Cette innocence, il l'avait aimée en elle, dès le premier moment, et il l'avait respectée... il ne savait trop pourquoi.

Avec un geste d'impatience, il se détourna et se mit à marcher de long en large. Ses sourcils sombres se rapprochaient, accentuant l'expression ardente et volontaire de sa physionomie. Du pied, il repoussa Yamil qui rampait vers lui avec des mouvements félins de son long corps velu. Jamais il ne s'était arrêté à un obstacle matériel ou moral venant contrarier ses désirs. Ici encore, il en serait de même. Tout

ce qui tenterait de se mettre en travers de sa passion, il le briserait, sans pitié.

Oui, même la résistance de Lilia. D'ailleurs, celle-ci ne serait probablement pas bien vive. Déjà, il se savait aimé de la jolie solitaire à laquelle il était apparu comme un prince de légende.

Mais tandis qu'il se disait cela, Wladimir évoquait une autre scène : Lilia reculant, indignée, les yeux fiers et pleins d'effroi, refusant d'écouter celui qui, pourtant, disposait de son sort. Car il sentait bien qu'elle n'était pas comme les autres, cette toute jeune fille, qu'elle possédait une force mystérieuse dont il avait déjà subi l'influence et qui la préserverait encore, peut-être.

Il murmura :

« Je me fais fort d'avoir le dernier mot ! »
Machinalement, il revint à la fenêtre et appuya ses mains contre la balustrade. Son front restait soucieux, ses yeux songeurs. Il pensait, non sans mépris, au comte Seminkhof, ce triste échantillon de la faiblesse masculine. Il revoyait le visage inquiétant de la comtesse, ses yeux de trouble

mystère ; et près d'elle, Myrrha, la gracieuse panthère souple et perverse. Il s'était amusé, à Uxage, de sa coquetterie féline, de ses flatteries habiles, de la passion qu'il lui inspirait. Mais il la jugeait comme elle devait l'être : une petite créature d'aussi piètre valeur que sa mère et d'une perfidie fort à craindre. Ces deux femmes, en outre, devaient posséder la ruse la plus tenace. Lilia, en essayant de reconquérir ses droits, aurait trouvé là des adversaires terribles.

La comtesse Élisabeth Seminkhof... Une des plus anciennes familles moscovites, qui avait eu de fort belles alliances...

Wladimir demeura un long moment immobile, le regard pensif. Puis, avec un sourire et un éclair dans les yeux, il murmura :

« Et pourquoi pas ? »

8

Quand Hofnik, à son retour du château, entra dans la petite salle où l'attendaient les deux femmes, il était si blême, si défait, qu'elles eurent un cri d'inquiétude.

Il dit avec effort :

– J'ai eu un petit malaise... Ce n'est rien du tout...

Et, lourdement, il s'assit au hasard.

– Laissez, laissez, dit-il à Lilia et à Irina qui s'empressaient autour de lui. Dans un moment, ce sera passé.

Irina demanda :

– Le prince t'aurait-il mal reçu, mon pauvre Nicolas ?

– Pas très bien... Et... et je crois décidément qu'il faudra nous en aller d'ici.

Lilia s'exclama :

– Nous en aller ?

– Oui, petite Barina... Je vous expliquerai...

Elle demanda, les lèvres tremblantes :

– Craignez-vous donc que Son Altesse parle, au sujet de ce que nous venons de lui révéler ?

– Non, ce n'est pas cela... Lilia Andreievna, vous plaisez au prince et... et il y a là un grand danger pour vous. Il est habitué à ce que personne ne lui résiste. Moi, je ne suis à ses yeux qu'un pauvre misérable serviteur, pas plus à considérer que la poussière qu'il foule aux pieds. Vous voyez donc qu'il faut fuir, Barina... le plus tôt possible.

Une brûlante rougeur couvrait le visage de Lilia, un frisson l'agitait des pieds à la tête. Elle comprenait, oui – et elle savait maintenant pourquoi ce regard, ce sourire, qu'elle trouvait si pleins de charme, l'avaient en même temps troublée, presque effrayée. Un instinct l'avertissait qu'il représentait un danger pour elle, ce beau prince de Wittengrätz qui daignait se

montrer si aimable pour l'humble pupille du vieil Hofnik.

– Oh ! oui, partons ! Mais comment ferons-nous ?

– J'y ai déjà pensé depuis plusieurs jours... car je me doutais bien, hélas ! qu'il faudrait en arriver là. J'aurais voulu pouvoir quitter la Russie ; mais la demande de passeports nous ferait découvrir. Le mieux est de nous rendre à Moscou. Dans une grande ville, on peut se cacher plus facilement. J'ai là un cousin qui nous sera utile, pour aider aux débuts de notre existence là-bas.

– Mais comment vivrons-nous ?

– Irina et moi tâcherons de trouver quelques petits travaux. J'ai encore de la force, Lilia Andreievna...

Et il essayait de sourire.

Lilia lui prit la main.

– C'est à cause de moi que vous êtes maintenant dans tous ces ennuis, dans tous ces malheurs ! Non, mon vieil ami, je ne le veux

pas ! Vous tâcherez d'avoir l'adresse d'un couvent et je partirai seule, j'irai demander qu'on m'y reçoive...

Hofnik et Irina l'interrompirent ensemble :

– Jamais, jamais nous ne ferions cela, Barina !

Le vieillard ajouta, en baisant la petite main brûlante :

– Nous avons promis à M^{me} Fabien de ne pas vous abandonner, de vous défendre contre tous les dangers. D'ailleurs, on ne vous recevrait pas dans un couvent, ne sachant qui vous êtes. Puis Son Altesse serait bien capable de vous y retrouver, de vous en faire sortir avec l'aide de la police, car vous vous seriez enfuie de ses terres et, comme vous n'avez pas de papiers, il pourrait feindre de vous considérer comme une aventurière qui essaye de se soustraire à une enquête gênante... Et puis, croyez-vous que nous serions bien traités par lui, Irina et moi, qu'il considérerait comme vos complices ? Mais, ma pauvre Barina, il nous ferait envoyer en Sibérie, ni plus ni moins !

– Oh ! non, non ! Je ne le crois pas capable de cela, Hofnik. Il comprendra bien que vous avez agi par affection, par dévouement pour moi.

– Ah ! pauvre enfant ! Si vous l’aviez vu tout à l’heure... Non, il ne nous reste que ce moyen : fuir, tous trois... essayer, du moins.

– Mais le risque est aussi terrible pour vous, mon pauvre Hofnik !

– Oui... mais du moins nous le courrons ensemble. Irina va s’occuper de réunir en quelques paquets nos meilleurs vêtements. Moi, je m’en irai tout à l’heure demander à Komar s’il peut nous conduire demain à la ville. C’est un brave garçon, pas bavard, et il a un petit cheval qui file bien. Justement, j’ai appris aujourd’hui que Son Altesse devait partir cet après-midi pour un des pavillons de chasse, aux alentours duquel des ours sont signalés.

Il y passera la nuit et la matinée. Ainsi donc, il faut que nous partions d’ici vers midi, une heure au plus tard, demain.

– Nous serons prêtes, dit Irina, qui refoulait

ses larmes.

Lilia fit un signe affirmatif. Elle était maintenant très pâle et, inconsciemment, froissait l'une contre l'autre ses mains qui se glaçaient.

Quand la jeune fille, en descendant de sa chambre, entra le lendemain matin dans la salle, Irina s'écria :

– Seigneur ! ma petite âme, quelle mine vous avez ! Je suis bien sûre que vous n'avez pas dormi, à force de vous tourmenter ?

– Il n'en peut être autrement, ma pauvre Irina !

Et Lilia frissonna, au souvenir de cette nuit d'angoisse.

Oui, c'était affreux d'être obligés de fuir ainsi, d'abandonner l'existence pauvre, mais paisible et assurée, qui était la leur dans cette demeure – et cela parce qu'elle plaisait au prince, avait dit Hofnik.

Comme au cours de son insomnie, elle avait frémi, tremblé, la pauvre Lilia, au souvenir des regards, des paroles du seigneur de Stanitza ! Quel singulier déchirement elle avait senti en son

cœur, tandis qu'elle songeait : « Maintenant, je ne le verrai plus. » Et cependant, de quelle terreur elle était saisie à la pensée que le plan d'Hofnik pouvait échouer, à l'évocation de ce péril dont son inexpérience ne comprenait pas toute la portée, mais que sa délicatesse d'âme lui faisait deviner redoutable entre tous !

Hier, avant qu'Hofnik fût revenu du château, elle conservait l'espoir que le prince voudrait bien tout au moins donner quelques conseils au vieux garde, sur les moyens à employer pour qu'elle pût rentrer dans sa véritable situation. Mais Hofnik ne lui avait pas caché qu'après avoir pris connaissance du récit de M^{me} Fabien, il avait témoigné à ce sujet une complète indifférence. Et aujourd'hui, c'était lui qu'elle devait fuir, comme un danger pire que l'autre.

Hofnik, occupé à ficeler un dernier paquet, demanda :

– Vous n'avez pas autre chose à emporter, Barina ?

– Non, rien du tout, Nicolas Stepanovitch. Mais, dites, je puis aller panser encore une fois

Ignat Gregorevitch ? En même temps, je porterai à sa femme une vieille robe dont elle pourra faire quelque chose pour les enfants.

– Je n’y vois guère d’inconvénient, puisque le prince n’est pas ici ce matin. Mais n’oubliez pas l’heure. Il faut que nous soyons vers midi à l’endroit où Komar doit nous prendre pour nous conduire à la ville. Là, il y a un train à quatre heures ; nous pourrions donc nous trouver un peu loin quand on s’apercevra de notre absence.

Lilia s’achemine donc vers la demeure d’Ignat Gregorevitch. Celui-ci, être chétif et sans courage, braconnait dans les forêts princières. Quelques jours auparavant, il avait été blessé par un des gardes auquel cependant il avait pu échapper, sans que celui-ci, dans l’obscurité, vît à qui il avait affaire. Depuis lors, il se tenait terré dans sa demeure, n’osant faire appeler le médecin dans la crainte d’être dénoncé. Mais sa plaie, sans soins, s’envenimait. Il avait alors fini par accepter que sa femme allât trouver Lilia qui, avec M^{me} Fabien, avait soigné très efficacement plusieurs malheureux. La jeune fille, compatissante à

toutes les misères, n'avait pas refusé de soulager celle-ci, d'autant plus qu'en pansant la plaie rebutante elle pouvait glisser une discrète leçon morale, quelques conseils d'hygiène, à ces êtres qui se débattaient dans la misère.

Quand elle quitta la pauvre isba, son cœur se serra en entendant la femme lui dire :

– À bientôt, Lilia Andreievna.

D'un pas lassé, elle prit le chemin de la maison forestière. Son regard errait autour d'elle, s'attachant aux arbres centenaires. Cette forêt où elle vivait depuis treize ans lui était chère. Non qu'elle n'eût un peu de curiosité pour ce qui existait au-delà ; mais elle la considérait comme une protectrice, comme une amie. Cependant, elle n'avait pas su la préserver du péril...

À sa pensée revenait le souvenir de cette nuit de lune, où lui était apparue la silhouette élégante d'un jeune officier devant lequel, bien vite, elle avait fui.

Sa tranquille forêt, dans laquelle on était jusqu'alors en sécurité. Mais le maître était venu,

hélas !

Le cœur oppressé, Lilia avançait machinalement le long de la route, que bordaient à cet endroit des fourrés épais sur une longueur d'une demi-verste. Depuis un moment, elle entendait le roulement d'une voiture. Celle-ci se rapprochait rapidement et bientôt elle passa près de Lilia.

Alors, la jeune fille, avec un sursaut d'effroi, reconnut sur le siège du léger équipage le prince de Wittengrätz.

Presque aussitôt, il arrêtait son ardent équipage, jetait un ordre au domestique assis derrière lui. Puis, tandis que le valet se précipitait pour saisir les guides que lui lançait son maître, celui-ci sauta à terre. La voiture s'éloigna et Lilia, glacée par l'angoisse, vit venir à elle le prince.

– Je ne pensais pas avoir l'heureuse chance de vous rencontrer, mademoiselle !

Elle attachait sur lui un regard terrifié. Pendant quelques secondes, il contempla ce visage charmant, tout empourpré par l'émotion violente.

Les lèvres tremblaient, comme les cils dont l'ombre palpitait sur les yeux pleins de détresse.

Il se pencha vers elle et sa voix prit un accent passionné.

– Avez-vous donc peur de moi, Lilia ? Pourquoi cela ? Vous n'avez rien à craindre de celui qui vous aime si profondément.

Elle se recula, si vivement qu'elle heurta un tronc d'arbre. Il vit alors dans son regard ce qu'il attendait – ce qu'il eût été fort déçu de n'y pas rencontrer : un mélange de candeur effrayée, de fierté résolue, de douloureux et frémissant émoi.

Et il ajouta aussitôt :

– Vous pouvez m'entendre, Lilia Andreievna, car je vous demande de devenir ma femme.

Elle resta un moment sans paroles. Stupéfaction, vertige, Wladimir voyait tout cela dans ses yeux.

Enfin, elle put balbutier :

– Moi ?

– Mais oui, vous, petite comtesse Seminkhof.

Vous voyez que je vous reconnais comme telle ? Et je vous trouve si charmante que je veux faire de vous une princesse de Wittengrätz, après vous avoir aidée à reconquérir votre nom et tous vos droits.

– Une princesse de Wittengrätz... moi ?

Il se mit à rire, avec une ironie douce. Étendant la main, il prit celle de la jeune fille.

– Cela vous déplairait-il ?

Elle ne répondit pas. Sa gorge était serrée par l'émotion et un frisson la secouait sous le regard ardent et tendre.

– Serez-vous heureuse de devenir ma femme, Lilia ?

– Je ne sais... Il me semble...

Et dans ces yeux qu'il aimait tant, il vit le pur, le tremblant amour de ce jeune cœur.

Longuement, il baisa les doigts frémissants. Une joie profonde, inconnue de lui jusqu'alors, le pénétrait jusqu'au fond de l'être. Plus rien n'existait pour lui, en cette minute, hors Lilia, sa beauté, son charme fier et candide.

Vraiment l'amour, dont il s'était souvent raillé, prenait sur lui une belle revanche !

– Oui, Lilia, vous serez ma femme, et je vous ferai heureuse entre toutes.

Dans son émoi, elle baissait un peu les paupières et puis les relevait sous la chaude caresse de ce regard. Ne rêvait-elle pas ? Il lui offrait bien cet immense bonheur ?... Oui, un bonheur, elle le sentait aux tumultueux battements de son cœur.

Elle objecta :

– Mais si on refuse de reconnaître mon identité ? Votre Altesse a-t-elle pensé... ?

– Ne gardez pas cette crainte, chère Lilia. Je me charge de tout et je suis certain de réussir, à condition de procéder sans hâte. Comme le témoignage du jardinier nous serait utile, je vais immédiatement faire rechercher cet homme. Pendant ce temps, je m'occuperai de soustraire votre père à l'influence de sa seconde femme.

– Votre Altesse le connaît ?

– Oui, je l'ai rencontré parfois dans le monde.

Et même, il est invité à venir chasser dans mon domaine de Velaina, le mois prochain. Sa femme et sa fille l'accompagneront. Voilà celles dont il faudra nous défier, Lilia. Mais j'en viendrai à bout, ne craignez rien. D'ailleurs votre ressemblance avec votre aïeule sera probablement un des meilleurs atouts pour convaincre le comte Seminkhof. Puis il existe des vêtements et un bijou aux armes de votre famille, n'est-ce pas ?

– Oui, Altesse, M^{me} Fabien a précieusement conservé tout cela.

– Eh bien ! vous verrez que nous arriverons facilement au but, en dépit de la comtesse qui, naturellement, se défendra tant qu'elle pourra. Oui, Lilia, votre fiancé vous fera reconnaître de votre père et vous protégera contre ceux qui chercheraient à vous nuire.

– Quelle reconnaissance je vous devrai ! Seule, je n'aurais rien pu tenter. Mais je vais vous donner bien des ennuis.

– Des ennuis ? Ils ne compteront guère à côté des joies sans prix que je trouverai près de vous,

Lilia, ma belle petite biche peureuse enfin capturée.

Son bras entourait les épaules de la jeune fille, ses lèvres se posaient sur les cheveux légers qui ondulaient autour du front.

Lilia eut un mouvement de recul. Mais il la retint doucement et dit avec un sourire amusé :

– Je suis sûr qu’Hofnik vous a dit beaucoup de mal de moi ? Tout à l’heure, quand je vous ai abordée, vous aviez l’air d’une pauvre petite fille terrifiée, qui voit apparaître l’ogre.

Lilia eut un sursaut. Elle avait tout oublié : le départ... la fuite, Hofnik et Irina qui l’attendaient. Vite, il fallait les prévenir ! Car, maintenant, tout motif de crainte avait disparu.

Elle balbutia :

– C’est que... je ne m’attendais pas du tout... je croyais Votre Altesse absente. Mais il faut que je rentre. On serait inquiet, en me voyant tarder.

– Oui, nous allons continuer notre route. Mais répondez-moi, Hofnik vous a fait peur, n’est-ce pas ?

Devant son embarras, Wladimir se mit à rire.

– Vous ne dites rien, chère Lilia ! Qu’importe, d’ailleurs, puisque maintenant vous êtes rassurée. Car vous l’êtes bien, voyons ?

Tous ceux qui connaissaient le prince de Wittengrätz auraient été fort surpris s’il leur avait été donné de voir la douceur amoureuse et presque attendrie de son regard, tandis qu’il parlait ainsi à la jeune fille un peu tremblante, vers laquelle il se tenait penché.

Lilia eut un timide sourire, en répondant :

– Oui, Altesse, je le suis.

– Il n’y a plus d’Altesse pour vous, ma petite fiancée. Je suis Wladimir ou Volodia, si vous aimez mieux ce diminutif. Maintenant partons, puisque vous êtes si pressée. Je vous accompagne jusqu’à la maison forestière dont nous ne sommes plus loin.

Ni l’un ni l’autre, dans l’émotion qui les dominait, ne songeaient à l’éventualité d’une rencontre. Celle-ci ne se produisit pas, d’ailleurs, du moins ostensiblement. Mais à une

cinquantaine de mètres de la maison forestière, un homme, qui venait dans un sentier transversal, se rejeta brusquement en arrière, derrière un tronc d'arbre, et de là suivit des yeux le prince et la jeune fille. C'était Streitnoff, l'intendant. La méchanceté brillait dans ses petits yeux gris, la colère contractait son visage bilieux. Il dit entre ses dents :

« Eh ! ce vieil hypocrite d'Hofnik a bien su mener son affaire ! Mais quand Son Altesse sera partie, je ferai connaître, moi, ce que vaut en réalité cette belle petite qui fait si bien la dévote. »

Au seuil de son logis se tenait Hofnik, la pipe à la main, et, à la fenêtre, se penchait Irina. Tous deux eurent une exclamation étouffée, à la vue du prince et de Lilia. Le vieillard fit quelques pas en avant. Ses yeux pleins de détresse et de terreur s'attachaient aux deux jeunes gens et, sans qu'il s'en aperçût, la pipe glissa de ses doigts, sur le sol.

Wladimir dit avec une intonation railleuse :

– Je te ramène la comtesse Seminkhof,

Nicolas Stepanovitch. Pour le moment, je la laisse encore sous ta protection.

Et, se penchant vers la jeune fille, il ajouta plus bas :

– Au revoir, Lilia très chère. Demain, dans l’après-midi, je viendrai vous voir.

Il mit un baiser sur la joue délicatement rosée, puis s’éloigna, de son pas souple et rapide.

Hofnik s’avança encore. Des mots s’étranglèrent dans sa gorge.

– Barina... je... je ne comprends pas.

Lilia vint à lui, les yeux éclairés de joie.

– Nicolas Stepanovitch, nous sommes fiancés !

Hofnik bégaya :

– Fiancés... Fiancés...

Irina joignit les mains.

– Est-ce possible ?

– Mais oui, c’est tout à fait certain ! Vous voyez, Hofnik, comme vous vous êtes trompé ?

Maintenant, il n'est plus besoin de fuir.

Elle avait pris la grosse main d'Hofnik et la serrait nerveusement.

Le garde s'exclama, la voix rauque :

– Il s'est moqué de vous, pauvre enfant !

Lilia protesta ardemment :

– Oh ! non, non ! Ne dites pas cela, Hofnik !
C'est mal... c'est très mal !

– Mais je ne puis croire !... Un haut personnage comme celui-là... un homme qui... enfin, qui est si différent de vous, petite Barina ! Et, légalement, vous n'avez même pas de nom !

– Il va s'occuper de faire établir mon identité. Le succès est certain, m'a-t-il dit... Oh ! mon vieil Hofnik, je vous assure qu'il avait bien l'air sincère, quand il me parlait...

Un mélange de confusion et de joie radieuse faisait briller les beaux yeux. Lilia avait vu tant d'amour dans le regard de Wladimir qu'il lui était impossible de douter.

Le vieillard soupira :

– Sincère ? Fasse le Ciel que vous ayez raison, Lilia Andreievna !... Mais vous vous êtes engagée ainsi ?... sans réfléchir ?

– Oui... Je ne sais comment cela s'est fait.

Non, vraiment, elle ne le savait ! Son cœur s'était donné à Wladimir, spontanément, sans hésitation. Maintenant encore, quelles que fussent la visible désapprobation du vieillard et l'angoisse qu'il ne pouvait dissimuler, elle ne ressentait aucun regret, aucune inquiétude d'une décision si prompte, car, aussi naturellement que l'on respire, sa confiance allait au prince de Wittengrätz.

Hofnik le comprit. Quand, un peu plus tard, il se trouva seul avec sa cousine, il dit avec accablement :

– Ah ! il a trouvé le bon moyen ! Que faire, maintenant ? Elle ne voudra plus rien entendre, la pauvre enfant, puisqu'elle croit aveuglément en lui.

– Mais enfin, Nicolas, Son Altesse est peut-être très résolue à l'épouser ? Pourquoi veux-tu à

toute force t'imaginer...

Le vieillard abaissa lourdement son poing sur une table placée près de lui.

– Que veux-tu, je n'ai pas confiance... pas confiance ! Cela me semble si extraordinaire ! Il n'avait pas l'air d'avoir la moindre idée de cela, hier... et tout d'un coup... Vois-tu, Irina, il a imaginé ce moyen-là pour mieux prendre la pauvre petite !

– J'espère bien que non ! Elle est assez belle, notre comtesse, et d'assez noble race, pour que même un prince de Wittengrätz veuille en faire sa femme...

– Tu oublies en quelle étrange situation elle se trouve. Et crois-tu vraiment que le prince va se donner l'ennui de toutes les revendications nécessaires pour faire rentrer Lilia Andreievna dans ses droits ?

– Peut-être, s'il l'aime vraiment.

– S'il l'aime ! Ah ! est-ce que ça sait aimer, ces beaux jeunes gens qui n'ont jamais fait que de s'amuser, qui n'ont pas de cœur, pas de

scrupule... rien ! Et si, réellement, il l'épousait, crois-tu que ce serait un bonheur pour elle ? Hélas ! nous avons eu un échantillon de ce qu'il peut être, dès qu'on lui déplaît, qu'on essaie de lui résister ! Alors, vois-tu, notre Barina si délicate, si affectueuse... Ah ! il lui briserait le cœur, mon Dieu !

Irina essuya une larme qui coulait sur sa joue parcheminée.

– Ne vois pas tout en noir, mon pauvre Nicolas. Le prince n'est peut-être pas aussi mauvais que tu le crois. Et Lilia Andreievna est si belle, si bonne, qu'elle peut arriver à convertir son mari.

Hofnik leva les épaules en grommelant :

– Les femmes, ça voit toujours le mari converti ! ah ! bien, si celui-là, par exemple !...

Avec un nouveau coup de poing sur la table, il ajouta sourdement :

– Lui donner une petite sainte comme celle-là, quelle pitié !

9

Les visibles inquiétudes du vieil Hofnik avaient jeté quelque trouble sur la joie de Lilia. Mais toute anxiété disparut le lendemain, quand elle revit Wladimir, qu'elle rencontra son regard et entendit sa voix chaude qui disait :

– Lilia, ma chérie !

Oh ! oui, Hofnik avait tort de douter ! Elle savait bien, elle, que le prince n'avait pas l'idée de la tromper.

Dans cette première entrevue, il fut entendu que les fiançailles resteraient secrètes jusqu'au jour où Lilia pourrait reprendre son véritable nom. Il était impossible d'agir autrement, dans la situation où se trouvait la jeune fille. Hofnik le reconnaissait bien ; mais il songeait en même temps que le prince avait beau jeu à se servir de ce prétexte pour leurrer Lilia.

Wladimir eut avec le garde une brève explication. Il lui déclara :

– Je m’occuperai des revendications de Lilia Andreievna et j’espère arriver assez vite au but. Elle continuera de vivre ici, jusqu’au jour où je pourrai l’amener à son père.

Le vieillard ne pouvait que s’incliner, en acceptant sans possibilité d’objection ce qu’il plaisait au maître de décider. Mais chaque jour, en le voyant entrer dans la petite salle où l’attendait Lilia, l’angoisse serrait le cœur du pauvre homme, qui pensait : « Ah ! que ne puis-je lui fermer ma porte !... l’empêcher de venir ensorceler ma pauvre petite Barina ! »

Hélas ! il fallait même se retirer devant lui, le laisser seul avec Lilia, tous les jours – car il ne manquait jamais d’arriver dans le cours de l’après-midi et demeurait longuement près de sa fiancée. Tous deux s’entretenaient de maintes choses. Wladimir parlait de ses voyages, des travaux historiques dont il aimait s’occuper ; il entrouvrait aussi, pour la petite solitaire de Stanitza, la porte du monde qu’elle ignorait et où,

de par son mariage, elle occuperait une place très importante. Cette perspective n'était pas sans l'effrayer, car elle était dépourvue d'ambition, modeste et délicate comme une belle fleur cachée. En voyant près d'elle, si simple dans sa vieille robe noire, ce grand seigneur d'une élégance mondaine, une vie de faste princier dont jamais elle n'avait eu l'idée, Lilia se demandait avec quelque angoisse : « Comment ferai-je, moi qui ignore tout de cette existence ?... moi qui n'ai été jusqu'ici qu'une pauvre isolée ? »

Un jour, elle laissa échapper cette inquiétude devant son fiancé. Il se mit à rire, avec cette ironie très tendre si différente de celle dont il avait l'habitude.

– Je vous acclimaterai peu à peu, chère bruyère de ma forêt. Vous verrez que ce n'est pas si terrible, d'être princesse de Wittengrätz.

Elle secoua la tête.

– Pour moi, si. Oh ! Wladimir, si vous étiez un moins haut personnage, nous pourrions être tout aussi heureux et ce serait beaucoup moins intimidant pour moi.

Il l'attira à lui, en disant avec une gaieté mêlée d'émotion :

– Alors, ce qui vous déplaît en moi, c'est mon rang ? Eh bien ! chérie, je crois qu'on n'en trouverait pas deux comme vous dans le monde !

– Vraiment, est-ce donc si extraordinaire que cela, d'aimer la vie simple et paisible ?

– J'avoue, ma petite Lilia, que ce n'est pas une chose très habituelle dans le milieu où je vis. Mais votre âme charmante me réserve, j'en suis sûr, bien d'autres surprises.

Cette âme pure, sincère, douée d'une rare délicatesse de sentiments, était en effet une révélation pour lui. Chaque jour, il découvrait en sa fiancée un nouveau charme d'esprit ou de cœur. La vive intelligence de Lilia comprenait tout, s'intéressait à tout. Sa bonté, son souci d'autrui, sa piété sérieuse et fervente se montraient à Wladimir avec la plus ravissante simplicité. Une gaieté d'enfant s'unissait chez elle à la réflexion, à une sensibilité vive, au plus profond sérieux. Et Wladimir, en la connaissant mieux, s'apercevait aussi que ce jeune cœur

virginal saurait aimer ardemment, avec le plus complet dévouement.

Parfois, il essayait de se railler. Quoi ! c'était lui qui se laissait prendre ainsi, après s'être joué des plus habiles sirènes ? C'était lui qui, ayant déclaré ne pas vouloir songer au mariage avant plusieurs années encore, allait s'engager dans les liens conjugaux parce qu'il aimait cette petite Lilia si jolie et n'avait pu supporter de voir ces yeux admirables se détourner de lui avec horreur, effroi, douloureuse détresse ?

Eh ! oui, il fallait bien le reconnaître, il se sentait capable de toutes les folies pour un sourire, un regard de Lilia. Près d'elle, il oubliait le monde entier. Une fraîcheur purifiante l'enveloppait, tandis qu'il contenait les élans passionnés de son cœur pour ne pas effaroucher la délicate réserve qu'il aimait en sa fiancée. Il ne se reconnaissait pas lui-même, transformé par cet amour, par la candide confiance que lui témoignait Lilia. Tout ce qui existait en lui d'instincts nobles, chevaleresques, étouffés par l'orgueil, par le plaisir, par le méprisant

scepticisme de l'homme adulé, se réveillait sous cette influence bénie. Quand, jetant un regard en arrière, il revoyait son existence d'idole humblement encensée par tous, quand il évoquait les passions folles dont il avait été l'objet, la frémissante et pure tendresse de Lilia lui devenait encore plus précieuse, comme un objet rare dont il lui aurait été impossible de trouver le semblable.

Un jour, il apporta son violon à la maison forestière et joua pour elle, tant qu'elle voulut. Le lendemain, ce fut Lilia qui tint l'harmonium à l'église et fit entendre sa voix, non étendue mais au timbre velouté. Wladimir, en cet instant, eut grand-peine à garder son attitude indifférente, à ne paraître accorder qu'une attention un peu distraite à la chanteuse qu'entourait un chœur de jeunes filles du village. Mais il se dédommagea l'après-midi, en venant voir Lilia, et lui adressa les plus chaleureux compliments.

Il ajouta, en employant pour la première fois le tutoiement d'usage en Russie, entre fiancés :

– Sais-tu que tu as tous les dons, ma Lilia ?

Oui, ne crains rien, j'aurai cent motifs d'être fier de ma chère princesse.

Un regard brillant de joie reconnaissante lui répondit. L'admiration amoureuse de Wladimir, si elle n'enorgueillissait pas l'âme sérieuse et fervente de Lilia, la rassurait du moins au sujet de la crainte qu'elle avait eue de n'être pas à la hauteur de sa nouvelle situation.

L'inquiétude éprouvée après ses fiançailles, en se reprochant un engagement trop prompt, n'avait pas reparu. Elle était heureuse, ayant donné tout son cœur à Wladimir et voyant en lui la protection puissante et tendre qui s'étendait sur elle, isolée, pauvre, sans famille. Une seule ombre, parfois, passait au-dessus de son bonheur. Bien qu'il s'abstînt de tout ce qui pouvait lui occasionner un froissement, le prince ne lui cachait pas son indifférence religieuse et, de temps à autre, un peu de son scepticisme apparaissait dans un mot, dans une opinion énoncée. Ou bien encore, il montrait quelque chose de son insouciance, de son orgueilleuse dureté à l'égard de ses inférieurs. Lilia se

souvenait d'ailleurs de la façon dont il avait traité Hofnik, ce jour où, sans elle, le pauvre Terry aurait été sacrifié à sa colère.

Mais dès qu'il voyait passer quelque inquiétude, quelque impression pénible dans ce regard si expressif, Wladimir s'empressait de rassurer sa fiancée.

– Allons, ma sensitive, ne crains rien de moi. Tu es le seul être au monde que j'aime et je serais désolé de te peiner en quoi que ce soit.

Alors elle pensait : « Oh ! je vais tant prier pour lui, mon cher Wladimir !... tant prier pour qu'il retrouve sa foi ! »

Hofnik et Irina, la voyant si complètement éprise et si confiante, tremblaient d'anxiété. En outre, ils redoutaient que les fréquentes visites du prince fussent remarquées, soit par un des gardes, soit par quelque domestique du château. Alors, c'en serait fait-de la réputation de Lilia, dans le pays. En admettant que le prince de Wittengrätz eût réellement l'intention de l'épouser, il ne pouvait le faire avant que fût réglée la reconnaissance de son identité. Or, ceci

demanderait un certain temps. Jusque-là, que dirait-on sur la jeune comtesse ?

– Raconter du mal de notre ange ! disait Irina avec indignation. Ah ! je ne supporterais pas de l’entendre ! Ne pourrait-on, Nicolas, essayer d’en parler à Son Altesse ? Peut-être n’y pense-t-il pas ?

Le vieux garde haussait violemment les épaules.

– Eh ! naturellement, qu’il n’y pense pas ! Les hommes comme lui se soucient bien de la réputation d’une femme ! Et si je lui en parlais, je serais bien reçu ! Ah ! ma pauvre Irina, je ne sais comment tout cela finira pour notre comtesse !

Ils soupiraient tous deux, découragés devant leur impuissance. Qu’auraient-ils dit, s’ils avaient vu l’intendant et Dounia, sa fille aînée, dissimulés dans quelque fourré pour épier chaque jour le maître quand il se rendait à la maison forestière ? Dounia, une assez jolie blonde, fort coquette, avait essayé vainement d’attirer l’attention du prince. Aussi brûlait-elle de jalousie à l’égard de cette mystérieuse Lilia

Verine déjà détestée auparavant à cause de sa beauté, des éloges que l'on faisait d'elle dans le pays.

– Attends, père ! disait-elle à Streitnoff. Quand Son Altesse sera partie, nous ferons à cette belle demoiselle la réputation qu'elle mérite... Et puis, tâche donc de savoir un peu ce qu'elle est réellement ? Ne peux-tu pas ennuyer Hofnik, au sujet de ces papiers qui n'existent pas ? Menace-le d'expulser sa pupille du domaine. D'ailleurs, ce serait ton devoir de le faire puisque tu ne sais qui est cette jeune fille.

– Tu n'y songes pas ! Agir ainsi, maintenant que le prince la connaît ! Hofnik et elle s'adresseraient directement à lui, et c'est moi qui recevrais la sauce. Ah ! je serais bien ! Non, ma petite, c'est impossible !

– Quel dommage ! Enfin, nous pouvons toujours, en dessous, lui nuire le plus possible, de manière à lui enlever son auréole de sainteté et à lui rendre le pays inhabitable. Nous verrons bien alors si elle garde son air fier, qui m'horripile !

Et Dounia ricana, tandis que, sous l'empire de la basse envie qui l'animait, son frais visage se contractait, prenant alors une saisissante ressemblance avec celui de son digne père.

10

Un après-midi, en arrivant à la maison forestière, Wladimir n'y trouva pas sa fiancée. Hofnik lui apprit qu'elle avait été panser un malade. Empêchée de s'y rendre aujourd'hui dans la matinée, elle était partie aussitôt le déjeuner fini et ne tarderait certainement pas à revenir. Hofnik était chargé de l'excuser près de Son Altesse...

Wladimir, dont les sourcils se rapprochaient, interrompit ici le garde :

– Qu'est-ce que cette sujétion qu'elle se donne ?... Et quels sont les gens qu'elle va voir ainsi ?

– Des gens très convenables, Votre Altesse... des pauvres, que M^{me} Fabien lui avait appris à soigner, à secourir.

Le prince eut un impatient mouvement

d'épaules.

– Voilà une habitude qu'il lui faudra perdre. Une sainte Élisabeth, ce n'est pas son affaire.

Il s'assit, tandis qu'Hofnik disparaissait dans la pièce voisine. À mi-voix, le vieillard dit à sa cousine :

– Eh bien ! elle en verra de rudes, notre pauvre petite ! Tu as entendu Son Altesse, Irina ?

– Oui, oui ! À sa voix, on devine comme il est mécontent.

– Et son air, quand il m'a dit ça ! Il a parfois un regard si dur ! Ah ! je crois bien que si ce mariage se fait, il y aura une malheureuse de plus sur la terre !

Dans la salle, près de la fenêtre, Wladimir attendait le retour de Lilia. Sa botte, impatientement, martelait le plancher de sapin. Les minutes passaient. Un quart d'heure s'écoula, puis une demi-heure. Un pli d'irritation barrait le front du prince. Elle en prenait vraiment trop à son aise, cette petite Lilia ! S'en aller ainsi, pour soigner un manant quelconque à l'heure où elle

savait que viendrait son fiancé, cela constituait un manque d'égards d'autant plus désagréable au prince de Wittengrätz que personne, dans son entourage, n'aurait eu l'audace de le commettre.

Il songea : « Je le lui ferai comprendre un peu sèchement. Elle voit que je l'aime et voudra peut-être en abuser. Mais je ne suis pas homme à me laisser conduire, même par elle. »

Lilia apparut enfin, se hâtant, les joues empourprées par la chaleur. Elle entra vivement dans la salle et vint à Wladimir, la main tendue :

– Je te demande pardon, Voladia ! Je suis bien en retard ! Et j'ai tant couru, pourtant !

Wladimir se retint pour ne pas baiser comme de coutume les doigts chauds et palpitants que tenait sa main. Il avait résolu d'être sévère... Mais justement, Lilia était si jolie, animée par sa course, les yeux brillants, traversés de ces lueurs d'or qui l'éblouissaient...

– Oui, tu as pris chaud, tu te fatigues, et cela pour des charités intempestives. Tu me vois très mécontent de cela, Lilia.

La joie qui éclairait la physionomie de la jeune fille disparut tout à coup. Wladimir vit dans son regard la surprise, d'abord, puis une émotion douloureuse.

Elle dit avec un accent frémissant :

– Oh ! Wladimir, je ne pensais pas que tu me ferais ces reproches ! Crois-tu donc que ce n'était pas un sacrifice pour moi, de manquer, ne fût-ce même que quelques minutes, de ta présence ? Mais je devais aller panser un malheureux dont la plaie s'envenimerait sans des soins presque quotidiens.

– Tu devais !... Et moi, je ne veux pas que tu t'adonnes à ces besognes répugnantes, près de ces êtres sales et misérables ! Tu m'entends, Lilia ? Je te le défends !

Elle eut un sursaut, un tressaillement de tout son être. D'une voix étouffée, elle répéta :

– Tu me le défends ?

Ses lèvres tremblaient. Puis, dans ses yeux pleins d'un reproche douloureux, les larmes apparurent.

– Voyons, tu ne vas pas pleurer pour cela, ma Lilia ? Que tu es donc enfant ! Viens ici, que nous nous expliquions.

D'un geste vif, il enlevait l'épingle qui retenait le chapeau de sa fiancée, jetait celui-ci au hasard, sur un meuble, et faisait asseoir la jeune fille près de lui. Son bras entourait les épaules un peu frissonnantes, ses lèvres se posèrent sur le front blanc, doux comme un pétale de rose.

– Tu sais bien que je t'aime, que je n'ai qu'un désir : te voir heureuse. Mais il me déplait que tu t'adonnes à ce genre de charité. Distribue toutes les aumônes que tu voudras – je me ferai avec joie ton banquier, du moment où tu y trouveras ton plaisir...

Elle l'interrompit, avec une douceur triste :

– Je te remercie. Mais l'argent n'est pas tout, Wladimir. Il faut donner de soi-même, de son temps, de sa peine, quand on le peut. Et puis...

Elle s'arrêta, baissa un peu les paupières. Sur sa joue, Wladimir vit glisser une larme.

Très ému, il demanda :

– Et puis ?... Dis, ma petite âme...

– Eh bien ! ce qui me fait tant de peine, c'est de voir comme tu méprises ces pauvres êtres, qui sont des hommes comme nous, qui sont malheureux, qui ont tant besoin d'aide matérielle et morale. Oh ! Voladia, figure-toi qu'aujourd'hui, j'ai peur de toi !... peur que tu me fasses souffrir, parce qu'il y a des choses que tu ne comprends pas comme moi.

Un sanglot s'étouffa dans sa gorge, tandis que ses paupières s'abaissaient de nouveau sur ses yeux désolés.

– Lilia, quelle folie ! Ne te fais pas des imaginations pareilles, ma petite bien-aimée ! Il est vrai que nous n'avons pas les mêmes idées, sur certains points. Ainsi, on m'a enseigné que j'appartenais à une race supérieure... Tandis que, d'après toi, je ne serais pas plus que n'importe quel misérable.

– Une race supérieure ?

Lilia demeura un instant pensive. Secrètement, elle évoquait l'image d'Ignat Gregorevitch, le

braconnier. Oui, pour qui ne voyait pas avec les yeux de la foi l'être chétif, disgracié, demi-brute, n'avait rien de commun avec le beau, l'élégant prince de Wittengrätz, dont le regard étincelait de la plus haute intelligence.

Wladimir dut deviner sa pensée, car il demanda avec une ironie légère :

– Eh bien ! qu'en dis-tu, Lilia ?

Elle rougit, sourit un peu et répondit :

– Je dis que nous sommes tous frères devant Dieu, que nous devons être bons les uns pour les autres et soulager plus malheureux que nous. C'est un de nos grands devoirs, Wladimir, et j'espère que tu ne refuseras pas de me le laisser accomplir ?

Elle parlait gravement, avec une ardente supplication dans ses yeux, encore mouillés de larmes. La main de Wladimir, douce et caressante, se posa sur les paupières palpitantes.

– Allons, je ne veux pas te voir pleurer, petite colombe ! Je permets que tu continues ici tes habitudes. Mais il faudra en changer un peu,

quand tu ne seras plus dans ta forêt. Jeune et charmante comme tu l'es, il te sera impossible de courir les taudis, à Pétersbourg ou ailleurs.

– Mais dans tes domaines ?

– Là, c'est différent. Nous en reparlerons... Mais qu'a-t-il donc, cet individu, pour que tu sois obligée de le soigner aussi fréquemment ? Le médecin ne pourrait-il s'occuper de lui ?

Lilia rougit de nouveau et dit avec embarras :

– Il ne veut pas le voir.

– Ah ! Pourquoi donc ?

– Je ne puis te le dire...

– Mais moi, je tiens à le savoir.

– C'est que... tu vas te fâcher encore.

Il rit, en caressant la natte fauve qui retombait sur l'épaule de la jeune fille.

– Contre toi ?

– Non, contre ce pauvre homme.

– Eh ! s'il y a lieu !

– Mais il faut que tu me promettes de ne pas le

faire !

– Il faut ! Quelle exigence ! Mais enfin, il m'est si difficile de te refuser quelque chose, ma douce enchanteresse... Oui, je promets.

– Eh bien ! c'est en braconnant qu'il a été blessé par un de tes gardes, lequel n'a pu le reconnaître dans l'obscurité. Il se cache, depuis lors, craignant que sa blessure ne le dénonce.

– Ah ! ah ! Un intéressant personnage ! Enfin, je fermerai les yeux, puisque j'ai promis. Mais sais-tu, Lilia, que je n'ai jamais fait le centième de concessions semblables ?

– Je sais que tu es bon pour moi... si bon toujours ! Et je te demande pardon de ce que je t'ai dit tout à l'heure...

– Que tu avais peur de moi ? Eh bien ! je viens de te montrer que je suis après tout assez bon diable, puisque je permets à ma fiancée de soigner un misérable qu'en bonne justice je devrais faire châtier sévèrement.

– Oui, je sais que tu m'aimes, Volodia, que tu veux me faire plaisir...

Elle levait sur lui ses yeux animés d'une chaude clarté d'amour.

– ... C'est tellement bien à toi, de t'occuper d'une pauvre isolée comme moi, en dépit de tous les soucis qui t'attendent...

– Oh ! ma chérie, que dis-tu là ? Quand on aime, tout cela ne compte guère. Et je t'aime, Lilia... je n'aime que toi au monde.

Il baisait les cheveux soyeux, le front palpitant qui s'inclinait sur son épaule. Oui, combien elle lui était chère, cette enfant devant laquelle il se trouvait si étrangement désarmé ! Cependant, elle était toute simple, la charmante Lilia, ignorante de la coquetterie. Mais cette grâce candide avait précisément, chez lui, remué des fibres secrètes, éveillé un homme tout différent de celui que l'on connaissait jusqu'alors.

Quand il l'eut quittée, il essaya de se reprocher sa faiblesse. Qu'avait-il donc fait de sa volonté ? Il ne fallait pas que semblable chose recommençât. Aujourd'hui, Lilia l'avait pris par ses larmes. Ses yeux étaient merveilleux, même quand elle pleurait, et leur prière était irrésistible.

Absorbé dans ses pensées, le prince passa près de Dounia Streitnoff en répondant avec un air de distraction hautaine au profond salut de la jeune personne. Mais, rencontrant un instant après l'intendant aux abords du château, il l'apostropha en ces termes :

– Dis donc, tu as une fille qui est passablement effrontée ! Chaque jour, elle vient se mettre sur mon chemin. Je t'avertis que cela me déplait fort et que j'entends ne plus la rencontrer désormais.

Et, sans écouter les paroles que balbutiait l'intendant, il lui tourna le dos.

Dans la pièce dont il avait fait son cabinet de travail, le courrier venait d'être déposé. Il s'y trouvait une lettre de sa grand-mère qu'il ouvrit sans empressement.

La princesse Alexandrine Serguievna de Wittengrätz, belle femme demeurée fort mondaine en dépit de son âge, s'était installée depuis quelques jours à Veläina et commençait d'y recevoir les hôtes invités pour les chasses. Elle s'étonnait que son petit-fils séjournât si longtemps dans ce « sauvage Stanitza » et qu'il

n'annonçât même pas son arrivée prochaine.

« Nous avons des hôtes fort intéressants, ajoutait-elle. Le général Stremnine, entre autres, Nigel Wasmer, l'amusante M^{me} Brodinef, puis cette jolie personne, M^{me} Nortès de Valeira, la femme d'un nouvel attaché de l'ambassade d'Espagne lequel, prétend-on, est jaloux comme trente-six pachas réunis. Les Mirkof, le comte et la comtesse Sanczo sont arrivés hier soir. Enfin, tu vois que la saison promet d'être agréable... »

Wladimir interrompit là sa lecture et jeta sur le bureau le feuillet parfumé.

Combien tout cela lui importait peu ! Ses hôtes ? Eh bien ! ils se distrairaient sans lui. La princesse était là pour faire les honneurs de Velaina. Non, certainement, on ne le verrait pas là-bas avant une huitaine de jours ! Ce serait déjà assez dur de quitter Lilia, à ce moment-là. Mais il le fallait, puisqu'il devait s'occuper de lui faire rendre son nom, sa situation, le plus tôt possible.

Sur ce point, il n'avait pas encore de plan bien défini. Tout dépendait de la disposition dans laquelle il trouverait le comte Seminkhof, jusque-

là peu connu de lui, car il habitait assez rarement Pétersbourg. Mais ce qu'il savait bien, c'est qu'il arriverait au but en dépit de tous les obstacles que pourrait susciter la belle Ismène.

Un domestique apparut à ce moment, annonçant qu'une caisse de fleurs venait d'arriver tout à l'heure. Le prince ordonna :

– Défait-la et mets ce qu'elle contient dans le salon à côté.

Quand le valet se fut éloigné, Wladimir songea :

« Je lui porterai demain des roses de Velaina. Elle aime tant les fleurs, ma petite Lilia ! »

11

Ce fut en se donnant ce prétexte que le prince, le lendemain, se dirigea vers la maison forestière en partant pour sa promenade à cheval. Il voulait remettre les fleurs à sa fiancée en passant, afin qu'elle les eût dans toute leur fraîcheur ; mais il avait décidé qu'il ne s'arrêterait pas. Cependant, un instant plus tard, il était debout près d'elle, baisant les mains dont l'une portait la bague de fiançailles, un cercle de platine orné d'une seule perle, petite mais d'un orient très pur, que Wladimir avait choisie afin qu'elle n'attirât pas l'attention.

Lilia, ce matin, avait l'air d'une délicieuse petite fille, avec sa jupe noire un peu courte, son corsage de lainage gris clair dont l'encolure un peu basse découvrait le plus joli cou du monde, ses cheveux aux chauds reflets formant bandeaux et retombant en deux nattes retenues par un ruban

noir. Dans le visage rosé, sous les cils frémissants, les yeux brillaient de tendresse joyeuse.

– Que tu es jolie, ce matin, ma petite âme !... Oui, rougis, baisse tes beaux cils, cela te va si bien ! Quelle trouvaille de la nature, ces cils foncés et ces merveilleux cheveux blonds !

Il riait, baisant les nattes de Lilia et voilant sous cette gaieté, sous cet air tendrement amusé, la trop vive ardeur de son admiration.

– ... Que vas-tu faire, ce matin ? Sans doute aller voir ton braconnier ?

– Non, demain seulement. Aujourd’hui, je finis de tailler dans une vieille robe de M^{me} Fabien un jupon pour une femme âgée, dépourvue de tout. Irina ira le lui porter avec quelques aliments... Ce sont des misères navrantes, je t’assure, Volodia !

– Eh bien ! je ne refuse pas de t’aider à les soulager, ma chérie, du moment où cela peut t’être agréable. En revenant te voir, je t’apporterai de quoi satisfaire tes désirs

charitables.

C'est ainsi que, dès ce matin-là, Wladimir tint la résolution de fermeté prise la veille. Loin de s'en repentir ensuite, il pensa que ce n'était pas payer trop cher la joie reconnaissante de Lilia et le baiser fervent qu'elle avait mis sur sa main, avant qu'il eût pu l'en empêcher.

Mais il fallait, décidément, songer au départ. Wladimir fixa enfin une date et, quelques jours avant, fit appeler chez lui Hofnik.

– Tu continueras de veiller sur la comtesse Seminkhof ainsi que tu l'as fait jusqu'ici, lui dit-il. Voici une somme destinée à lui procurer tout le confort que tu pourras lui donner dans sa situation. En outre, il faut qu'Irina lui confectionne quelques vêtements pour le jour où je pourrai l'amener à son père.

Il donna encore au vieux garde d'autres instructions se rapportant aux précautions à prendre pour la correspondance qu'il échangerait avec sa fiancée. Afin de ne pas éveiller l'attention, la suscription des lettres de Lilia serait mise par Hofnik, et ces lettres adressées au

secrétaire du prince, dont celui-ci était sûr. Quant aux siennes, Wladimir les enverrait tantôt à l'adresse du garde, tantôt à celle d'Irina.

– J'espère, ajouta-t-il, que tout ce mystère ne durera pas longtemps. Mais il est nécessaire de le laisser subsister encore, tant que je n'aurai pas vu le moyen d'éloigner cette femme du comte Seminkhof et de remettre Lilia Andreievna à la place qui est la sienne. La comtesse, dès qu'elle se verra menacée, cherchera à connaître où se trouve celle qu'elle croyait à jamais disparue. Si elle y arrivait, ce serait pour Lilia le plus terrible danger, car je soupçonne que cette créature ne reculerait devant rien. Mais c'est ici que la pauvre enfant sera le mieux cachée, en attendant que je puisse lui donner ma protection de tous les instants.

Hofnik écoutait avec une attention respectueuse. Il lui fallait reconnaître que son maître montrait à l'égard de Lilia, la plus vive sollicitude et qu'on ne pouvait, jusqu'ici, trouver de reproche à lui faire. Mais le doute restait néanmoins ancré dans l'esprit du vieux garde. Il

voyait déjà le prince, loin de Stanitza, oubliant Lilia pour une autre fantaisie et la pensée de la souffrance qui en résulterait le terrifiait, car elle l'aimait tant, cette pauvre petite !... avec une si effrayante confiance !...

La veille du départ de Wladimir, un dimanche, Lilia, à la messe, chanta comme de coutume. Le chagrin de la séparation prochaine l'oppressait un peu. Son regard, de temps à autre, se glissait vers le bel officier qui se tenait debout, les bras croisés, dans une attitude de correction hautaine. Elle pensait tristement :

« Il ne prie pas, mon cher Wladimir. Mon Dieu, faites que je sois une épouse très chrétienne, pour le ramener à vous. »

Puis d'autres pensées tentaient de s'insinuer en elle – des pensées d'orgueil. Ce prince de Wittengrätz était un des puissants de ce monde. Il avait dit un jour à Lilia, en parlant de la façon dont on l'avait élevé : « On me craint, on m'admire, on m'encense depuis mon enfance. » Et elle, pauvre, obscure en apparence, confondue avec les tenanciers du domaine, elle était

cependant la fiancée bien-aimée de ce descendant des princes régnants de Wittengrätz qui recevait avec tant d'altière aisance les honneurs liturgiques réservés aux souverains.

Mais des tentations de ce genre ne pouvaient qu'effleurer l'âme de Lilia. Elle s'humilia aussitôt avec ferveur. Jamais elle n'avait plus ardemment prié, jamais, non plus, elle n'avait chanté avec tant de chaude émotion. Wladimir, en la regardant, en l'écoutant, songeait :

« Elle est trop pieuse pour moi... beaucoup trop pieuse. »

Mais, par une contradiction qu'il ne cherchait pas à s'expliquer, il n'aurait pas voulu qu'elle fût autrement. La beauté de l'âme, chez Lilia, lui était presque aussi précieuse que cette beauté physique dont il était pourtant si épris.

L'office terminé, les fidèles quittèrent l'église en se bousculant un peu pour voir le prince monter en voiture. Lilia, Hofnik et Irina sortirent dans les derniers. La jeune fille, tout à coup, fut heurtée violemment au passage et faillit tomber. En tournant la tête, elle vit près d'elle Dounia

Streitnoff qui ricanait en la dévisageant avec une haineuse insolence.

L'intendant, qui se trouvait près de sa fille, lui saisit le bras et chuchota :

– Allons, pas de bêtises !

Et il l'emmena vers un groupe formé de sa mère, de ses frères et sœurs et de quelques amis.

Lilia, un moment, resta stupéfaite. Que lui voulait cette jeune fille avec laquelle, jamais, elle n'avait eu le moindre rapport ?

Péniblement impressionnée, elle raconta le fait à Hofnik et à Irina, tandis qu'ils revenaient tous les trois vers la maison forestière.

Hofnik s'exclama :

– Eh bien ! j'aurais voulu voir ça ! Elle aurait eu sa leçon, la sottie ! Une coquette, une effrontée !

– Mais, enfin, je ne lui ai rien fait !

– Non, bien sûr, Barina. Est-ce que vous seriez capable de faire le moindre mal à quelqu'un ? Mais c'est précisément parce que vous êtes bonne

et pieuse que cette Dounia Petrovna vous jalouse.

Irina ajouta, d'un ton de colère :

– Qu'elle ne s'avise pas de recommencer ! Être insolente avec vous, ma tourterelle ! Je crois que si Son Altesse savait cela, cette péronnelle passerait un mauvais quart d'heure !

– Mais il ne le saura pas, car ce n'est pas nous qui le lui dirons. C'est une petite méchanceté sans importance qui m'a fait de la peine sur le moment, voilà tout.

En réfléchissant à l'incident, un peu plus tard, Hofnik y attacha une autre signification. Les Streitnoff n'avaient-ils pas des soupçons injurieux au sujet de Lilia ? Et, après tout, avec ces quotidiennes visites du prince, les apparences étaient contre elle.

Le vieillard serra les poings. Cette idée le mettait en rage. Il savait en outre quelle langue vipérine était celle de l'intendant. Par ses soins, les racontars se répandraient dans tout le pays.

« Si j'étais sûr de la chose, j'en dirais un mot à Son Altesse », pensait le vieillard.

Irina, quand il lui en parla, fut d'avis qu'il valait mieux se taire pour le moment.

– On ne peut accuser les gens sans preuves, Nicolas – surtout avec un homme comme le prince, qui n'y va pas par quatre chemins pour punir, nous en savons quelque chose !

La bonne vieille était fort affairée ce matin-là. Le prince venait déjeuner à la maison forestière avec sa fiancée. Il avait ordonné de faire un repas très simple, mais Irina s'affolait néanmoins un peu, car tout était si modeste en leur logis !

– Allons, laisse-moi m'occuper de cela ! disait Lilia en souriant. Tu n'en sortiras jamais, ma pauvre Irina !

Et, sans écouter les protestations de la fidèle servante, elle étendait la nappe de grosse toile sur la table de sapin ciré, elle plaçait les assiettes à fleurs, les couverts d'étain, la verrerie grossière avec une dextérité qui faisait dire à Hofnik :

– Vous avez des mains de fée, Barina !

Les inquiétudes d'Irina étaient vaines, car Wladimir n'accorda aucune attention au service

ni aux plats qu'on lui présenta. Il était tout occupé de Lilia et oubliait même de manger en contemplant le charmant visage attristé qui lui souriait avec un peu d'effort.

Car cette séparation semblait si dure à Lilia ! Et elle ne l'était pas moins pour Wladimir. Lui eût-on dit quelque temps auparavant qu'il éprouverait tant de peine à l'idée de quitter une femme, pour un mois ou deux tout au plus, il aurait levé les épaules en riant avec le plus moqueur dédain. Cependant, il en était là. Lilia, sa jolie biche sauvage, devenait le centre de sa vie, comme il le lui répétait en couvrant de baisers les nattes fauves, le front doux comme les pétales satinés de ces roses venues des serres de Velaina, qu'il avait apportées à sa fiancée.

– Tu es ma seule affection. Avant toi, personne n'a su se faire aimer de moi... Non, personne, pas même dans ma famille. J'ai été une idole pour mes grands-parents, pour mes amis, pour tous, mais mon cœur est resté froid, indifférent, jusqu'au jour bienheureux où je t'ai rencontrée.

Quand les fiancés, quittant la table, allèrent s'asseoir à leur place habituelle, le vieux garde et la sœur les suivirent des yeux. Tous deux songeaient :

« Ils sont faits l'un pour l'autre, à les voir comme cela. Notre petite comtesse, quand elle sera mise selon son rang, éclipsera les plus belles. Mais pourvu qu'il ne la rende pas malheureuse, pauvre agneau ! »

Avant de partir, le lendemain matin, Wladimir vint adresser un dernier adieu à sa fiancée. Il lui redit encore son espoir d'arriver à une prompt solution près du comte Seminkhof, ce qui permettrait de fixer à une date peu lointaine la cérémonie nuptiale.

– En tout cas, je ne crois pas que je puisse rester plus d'un mois sans te revoir, ma petite Lilia. Et si, pour un motif quelconque, tu avais besoin de moi, écris vite, j'arriverai aussitôt.

Deuxième partie

1

Velaïna comptait parmi les plus beaux domaines de la Russie – y compris les domaines impériaux eux-mêmes. Son parc, ses serres étaient célèbres. L’habitation, un véritable palais de style grec très pur, renfermait des appartements décorés avec somptuosité, mais aussi avec le goût très sûr qui caractérisait généralement les Wittengrätz. Les dépendances – haras, écuries, chenils, formaient tout un petit monde où s’agitait une nuée de serviteurs que dirigeait avec sévérité Koubine, l’intendant-chef, entièrement dévoué à son maître et possédant la pleine confiance de celui-ci. En outre, le domaine, de par sa situation dans la région méridionale de l’empire, ne connaissait pas les automnes précoces et maussades, la période des pluies constantes qui, en d’autres parties de la Russie, précèdent le moment où peut se faire le tramage. Tout se réunissait donc, affirmaient les

courtisans – avec sincérité, d’ailleurs – pour en faire une résidence incomparable.

La comtesse Seminkhof et sa fille s’étaient préparées joyeusement au court séjour qu’elles étaient invitées à y faire. Toutes deux ne se tenaient pas de satisfaction orgueilleuse. Myrrha, en outre, vivait dans la fièvre une attente du moment où elle reverrait celui qui occupait toute sa pensée. Un cœur violent et passionné se cachait sous son apparence de câline frivolité. Or, le prince de Wittengrätz avait fait sur elle une foudroyante impression. « L’amusante petite panthère », comme il l’appelait dans ses moments d’amabilité, avait souffert à Uxage tous les tourments de la jalousie en le voyant accorder sa fantasque attention à l’une ou l’autre et paraître ne plus se souvenir d’elle, pendant toute une journée parfois. Quand, à nouveau, il voulait bien s’apercevoir de sa présence, elle oubliait tout, dans l’enivrement de sa joie.

L’invitation princière, avait fait naître chez elle les plus ambitieux espoirs. Quoique, prétend-on, le prince fût d’humeur très inconstante, ne

pouvait-elle penser que, plus heureuse, plus habile que d'autres, elle réussirait à le conquérir ? Sa mère l'encourageait dans cette idée. La comtesse Ismène avait élevé sa fille dans des principes de très large morale – ou plutôt sans aucune morale. Les leçons avaient remarquablement profité. Myrrha était prête à tout pour atteindre le but qu'elle désirait avec la violence de sa nature demi-orientale.

Le comte Seminkhof, sa femme et sa belle-fille apparurent à Velaïna quelques jours après l'arrivée du prince. Myrrha tremblait de joie en descendant près de sa mère l'escalier de marbre, un peu avant le dîner, pour gagner les pièces de réception. Elle était tout à fait en beauté, ainsi qu'elle s'en était assurée devant sa glace, dans cette robe d'un jaune d'or qui seyait à son teint mat, à ses yeux brillants, à ses cheveux noirs que retenait un lien de velours couleur d'émeraude. Le prince lui dirait encore ce soir, comme à Uxage : « Ces audaces de couleur vous vont bien, Myrrha Basilevna. »

Les hôtes de Velaïna étaient presque tous

réunis dans les deux premiers salons quand y parurent les Seminkhof. La princesse Alexandrine, assise au milieu d'un groupe de ses intimes, mit son face-à-main pour regarder M^{lle} Nadopoulo, tandis qu'elle s'avavançait. La situation de la mère et de la fille présentait en la circonstance quelque chose d'embarrassant. Elles étaient les invitées du prince de Wittengrätz et la princesse, officiellement, ne les connaissait pas, car elles ne lui avaient jamais été présentées. Or, le prince ne se trouvait pas encore là. Fort heureusement, le comte Seminkhof, lui, avait autrefois rencontré à la cour et dans le monde la grand-mère de Wladimir. Il fit la présentation en rappelant discrètement leur rencontre avec le prince à Uxage, et l'honneur qu'il leur avait fait en les invitant à passer une semaine à Velaïna.

La princesse dit de la voix lente qui lui était habituelle :

– En effet... C'est un plaisir pour moi de vous revoir, comte.

Elle lui offrait sa main à baiser. Puis, après une légère hésitation, elle la tendit aux deux

femmes. Mais ceux qui la connaissaient bien discernèrent sur sa physionomie le mécontentement qui l'agitait. Il fallait que la crainte de déplaire à son petits-fils fût bien forte chez elle, pour que l'orgueilleuse dame accueillît ainsi celles qu'entre intimes elle qualifiait avec mépris d'aventurières.

À ce moment, des personnes placées près de la porte du salon voisin s'écartèrent avec un empressement déférent. Le prince entra en s'entretenant avec un officier d'une quarantaine d'années, un colonel de Cosaques à la physionomie énergique, dont la tunique était ornée de plusieurs décorations.

Myrrha tressaillit de joie. Enfin, enfin, elle le revoyait !

Et elle chercha le regard de ces yeux dont elle rêvait sans cesse, depuis deux mois.

Elle le rencontra, indifférent, hautain, s'arrêtant à peine sur elle, pendant une seconde, tandis que Wladimir avançait vers la partie du salon où se trouvait sa grand-mère.

– Ah ! le comte Seminkhof... Enchanté de vous revoir !

Le comte s'inclina en prenant la main qui lui était tendue. À la révérence des deux femmes, le prince répondit froidement, avec le même air d'indifférence et sans leur adresser un mot. Cette fois, il ne regarda même pas Myrrha. Mais le coup d'œil qu'il dirigea vers Ismène renfermait une indignation méprisante que remarquèrent plusieurs personnes, autour de lui, sans d'ailleurs en comprendre la raison.

Puis, se tournant vers l'officier qui l'accompagnait, il continua de s'entretenir avec lui.

Myrrha, devenue blême, crut que ses jambes n'allaient plus la porter. Elle se raidit par un violent effort de volonté pour gagner le siège que lui désignait la dame d'honneur de la princesse.

Qu'y avait-il donc ? Quel caprice avait rejeté dans le néant celui de la veille ?

Son regard, déjà haineux, cherchait autour d'elle qui pouvait être la rivale.

Était-ce la belle comtesse Sanczo, cette Roumaine si élégante qu'elle avait plusieurs fois rencontrée dans le monde et qui recevait toujours tant d'hommages partout où elle paraissait ?... ou bien cette jeune femme brune au beau profil, aux yeux noirs si vifs que l'on venait de nommer près d'elle : M^{me} Nortès de Valeira, la femme d'un attaché à l'ambassade d'Espagne ? Elles étaient les deux plus jolies personnes de la réunion, donc celles qui attireraient aussitôt l'attention jalouse de Myrrha.

Mais elle put se convaincre les jours suivants que, si cette rivale heureuse existait, il ne fallait pas la chercher parmi les hôtes de Velaïna. Le prince, en effet, n'accordait pas plus d'intérêt à Hélène Sanczo qu'à la charmante Espagnole, ni à aucune des femmes présentes. Il semblait d'ailleurs fréquemment distrait et s'abstenait parfois de prendre part aux divertissements variés qui se succédaient dans sa demeure. Par contre, il faisait de longues promenades à pied ou à cheval, soit seul, suivi de son inséparable Yamil, soit en compagnie du colonel Korf, qu'il avait pris en sympathie.

« Mais alors, pourquoi ?... Que peut-il avoir contre moi ? » se répétait Myrrha tout le long du jour.

Sa mère essayait de la rassurer.

– Cela changera, tu verras, mon cœur ! Il sait bien que tu l'aimes, ce beau prince, et il se fait un amusement de te torturer. Vraiment, ne trouves-tu pas que ce soit un indice favorable, cette faveur qu'il témoigne à André Pavlovitch ?

De fait, le comte Seminkhof qui n'avait trouvé à Uxage qu'indifférence polie, de la part du prince de Wittengrätz, se voyait l'objet d'une certaine amabilité. Presque chaque jour, son hôte s'entretenait assez longuement avec lui d'éditions anciennes, de vieux livres rares, sujets sur lesquels André Pavlovitch se montrait fort compétent.

Cet homme vieilli avant l'âge, au regard triste et soucieux, ne trouvait depuis longtemps que froideur et dédain près d'Ismène et de Myrrha. Mais cette faveur inattendue lui donna tout à coup de l'importance aux yeux des deux femmes. Elles le félicitèrent vivement quand, un soir, il

leur apprit que le prince, en lui montrant les éditions rarissimes que contenait la bibliothèque de Velâina, avait dit qu'il lui ferait voir quelque jour celles qu'il gardait dans son palais de Pétersbourg.

– Cela prouve qu'il songe à conserver des relations avec toi, dit Ismène. Ce n'est probablement qu'une fantaisie de sa part, mais il faut en profiter, tant qu'elle existe.

Le comte fit observer, du ton lassé qui lui était habituel :

– Je ne crois pas que ce soit une fantaisie. Il aime les vieux livres et se connaît admirablement en cette matière. Trouvant un interlocuteur assez expert sur le même sujet, il prend naturellement plaisir à s'en entretenir avec lui. Vraiment, c'est une remarquable intelligence, cet homme-là !

Une lueur d'enthousiasme vint, pendant quelques secondes, éclairer les yeux fatigués.

– ... Et il existe dans sa physionomie un charme qui vous prend, sans qu'on puisse s'en défendre.

Myrrha eut un éclair dans son regard assombri. Puis, mordant rageusement sa lèvre, elle quitta la pièce, sans même souhaiter le bonsoir à son beau-père – ce dont il ne s’offusqua pas, car depuis longtemps il n’était plus habitué aux égards.

Dans les premières années de son mariage, Ismène se montrait envers lui attentive et charmante, et la petite Myrrha lui témoignait une affection câline en l’appelant « cher papa ». Mais, à mesure que la comtesse affermissait son joug sur l’homme trop faible pour lui échapper, les ménagements se faisaient plus rares. Et, maintenant que les deux femmes l’avaient à peu près ruiné, elles le traitaient généralement en quantité négligeable.

Après une nuit fort agitée et, pendant laquelle il lui fut impossible de trouver un instant de sommeil, Myrrha se leva dans une très sombre disposition d’esprit. Vers dix heures, elle gagna les jardins où elle erra comme une âme en peine, évitant la rencontre des hôtes de Veläina qui se donnaient le plaisir d’une promenade

quotidienne. Elle arriva ainsi près d'une des principales serres, celle où l'on cultivait des roses de toutes variétés, renommées pour leur beauté.

Voyant la porte ouverte, Myrrha pensa :

« Voilà une bonne occasion de les contempler à loisir. »

Et, de son pas léger, elle entra dans la serre. Mais elle avait à peine avancé d'un mètre qu'elle s'arrêta brusquement. Une voix, bien connue arrivait à ses oreilles. Elle disait :

– Tu mettras celle-ci... et cette rose pâle, là-bas, puis la rose Impériale.

Une autre voix, contenue et respectueuse, objecta :

– Il n'y a qu'un bouton à peine épanoui sur le plant, Votre Altesse.

– N'importe, tu la joindras aux autres. Emballe soigneusement ces fleurs et fais-le porter chez Ivan Seminitch.

Myrrha n'en entendit pas davantage. Craignant d'être surprise, elle sortit doucement de la serre et prit à pas lents le chemin du palais.

Pour qui ces fleurs ? Il les faisait porter chez Ivan Seminitch, son secrétaire. Mais, de toute évidence, elles n'étaient pas destinées à celui-ci. Probablement le chargeait-il de les expédier...

Il semblait les choisir lui-même, et il faisait cueillir la fameuse rose Impériale, une variété unique dont le secret était jalousement gardé par le jardinier-chef de Velaïna.

« Pour qui ?... Pour qui ?... » se répétait rageusement Myrrha.

Dans sa préoccupation, elle faillit se heurter, au tournant d'une allée, à la comtesse Sanczo.

La belle Roumaine dit en souriant :

– Vous êtes bien absorbée dans vos pensées, mademoiselle !... La promenade dans ces jardins superbes vous a tentée comme moi, ce matin ?

– Oui. Après une nuit d'insomnie, j'avais besoin de me donner un peu de mouvement... Mais, dites-moi, madame, à qui le prince de Wittengrätz peut-il bien envoyer les roses qu'il fait cueillir en ce moment dans la serre ?

Et Myrrha redit en quelques mots ce qu'elle

venait d'entendre.

La comtesse Sanczo secoua la tête.

– J'ignore, comme tout le monde ici. Mais il est bien certain qu'il y a quelque chose. Tenez, je vais vous apprendre un fait que m'a rapporté mon mari. Celui-ci est chargé par son gouvernement de solliciter l'appui du prince, très influent près du tsar, pour une question de politique extérieure. Hier, donc, ayant obtenu une audience de Son Altesse, il fut reçu dans son cabinet. Sur le bureau, il remarqua, dans un cadre, un dessin représentant une figure de femme. Or, ceci, paraît-il, est tout à fait contraire aux habitudes du prince de Wittengrätz, chez lequel on n'a jamais vu un portrait féminin, en dehors de sa mère et de sa grand-mère.

Myrrha répéta d'une voix légèrement étouffée :

– Une figure de femme ?... Le comte a-t-il vu comment elle était ?

– Non, malheureusement, il n'a pu bien distinguer... Il lui a semblé qu'elle était très

jeune, très jolie, avec de grandes nattes pendantes. Mais elle doit tenir bien à cœur au prince, pour qu'il fasse en sa faveur cette exception. Et il y a tout lieu de croire que les fleurs lui sont destinées... La rose Impériale, qu'on ne cueille jamais ! Il faut qu'il soit bien épris, en vérité !

La voix de la belle Hélène prenait une intonation de colère jalouse. Quant à Myrrha, elle crispa les poings en songeant :

« Je dois arriver à savoir qui elle est, celle-là ! Déjà, je la hais... Oh ! que je la hais ! »

Rentrée dans l'appartement qu'occupait la famille Seminkhof, M^{lle} Nadopoulo, après un rapide conciliabule avec sa mère, fit appeler la femme de chambre de celle-ci, une Grecque entre deux âges, souple et rusée, depuis des années au service de la comtesse dont elle avait toute la confiance.

En écoutant les instructions de sa jeune maîtresse, Maroullia hocha la tête.

– Ce ne sera guère facile, mademoiselle. Tous

les domestiques, ici, ont une peur bleue du prince, qui punit très sévèrement la moindre indiscretion ayant trait à sa personne, à ses faits et gestes. Enfin, j'essayerai quand même.

Dans la soirée, la femme de chambre informa Myrrha du résultat de ses investigations. Il se réduisait à ceci : le domestique affecté au service du secrétaire avait emporté à la gare une caisse de bois blanc. Mais Maroullia n'avait pu arriver à connaître la destination de celle-ci.

– Il faut pourtant que je sache !... Il faut ! répétait Myrrha en frappant du pied. Est-ce à Stanitza qu'elle se trouve ? Il paraît que le prince y a prolongé son séjour, au grand étonnement de sa grand-mère. Mais qui aurait-il pu trouver dans ce pays perdu ? Tâche d'être adroite, Maroullia... tâche de connaître quelque chose !...

Si M^{lle} Nadopoulo, ce soir-là, avait interrogé son beau-père, celui-ci aurait pu lui donner quelques renseignements sur ce mystérieux portrait aperçu la veille par le comte Sanczo, car il l'avait tenu entre ses mains, l'après-midi de ce même jour.

Wladimir, voulant lui montrer un psautier byzantin, l'avait emmené dans son cabinet. Le portrait, entouré d'un cercle d'or mat, se trouvait disposé de façon que le comte l'eut en face de lui, dans la pleine lumière. Tandis qu'il s'entretenait avec Wladimir, son regard tombait sur le dessin, s'y attachait, s'en détournait pour y revenir encore.

Au bout d'un instant, le prince dit en souriant :

– Voilà un portrait qui a l'air de vous intéresser, André Pavlovitch ? Il est vrai que cette figure de femme vaut la peine qu'on l'admire.

– En effet ! Mais je suis très frappé de sa ressemblance avec la mère de ma première femme, la princesse Lewska... Oui, c'est extraordinaire !

Il se penchait un peu, pour mieux voir. Wladimir prit le cadre et le lui tendit en disant :

– Je me souviens d'avoir entendu parler de cette princesse Lewska. Ma grand-mère l'a connue dans sa jeunesse. Elle était, paraît-il, d'une beauté remarquable ?

– Tout à fait remarquable. Elle reçut quantité d’hommages, dont quelques-uns venant de très haut. Mais sa vertu resta inattaquable. Devenue veuve encore jeune, elle se retira dans un couvent au lendemain du mariage de sa fille et y mourut pieusement l’année suivante.

Tout en parlant, le comte Seminkhof continuait de regarder le dessin, avec un intérêt de plus en plus vif.

– ... Oui, quelle ressemblance ! La coupe du visage, le front d’un si parfait modelé, cette bouche charmante... et jusqu’à la courbe harmonieuse des épaules, que ma belle-mère avait admirables... Les yeux de cette jeune personne l’emportent peut-être en beauté, en charme d’expression. La princesse avait de merveilleux cheveux fauves...

– Ma jeune protégée aussi.

– C’est très curieux, ces coïncidences... très curieux.

Le comte se leva pour reposer le cadre sur le bureau. Wladimir demanda, tout en prenant d’une

main distraite le vieux psautier, prétexte de cet entretien :

– Ainsi, votre première femme était une princesse Lewska ?

– Oui, Altesse... Une femme charmante.

Sur les yeux las, une ombre de souffrance passa.

– Et vous n’avez pas eu d’enfant de cette première union ?

– Mais si, une petite fille. Elle périt par accident.

– Un accident ?... Ah ! en effet, je me souviens maintenant d’en avoir entendu parler. Elle se noya, je crois, dans la Volga ?

– Du moins, tout le donne à supposer. Un endroit de la falaise s’était éboulé ; on découvrit non loin de là le sac à ouvrage de la gouvernante et une poupée d’enfant. Mais le corps de l’une et de l’autre ne fut jamais retrouvé.

– C’est un peu singulier !

– Mais non, Altesse. Il existe en ce point du

fleuve des fosses profondes qui ne rendent pas leurs victimes.

– Oui, c’est possible... mais, en réalité, vous n’avez jamais été assuré de la mort de votre fille ?

– Oh ! je le suis malgré tout ! En la circonstance, il n’y avait pas, hélas ! d’autres hypothèses à envisager.

Wladimir n’insista pas davantage. Il avait ses raisons pour ne pas brusquer le dénouement, comme il l’expliqua un peu après à Lilia en lui écrivant.

« Je n’ai, en fait, aucune preuve à présenter à ton père au sujet de sa femme. M^{me} Fabien a agi sur une certitude morale, que je partage d’ailleurs entièrement. Mais si André Pavlovitch conserve encore des illusions sur cette femme, il peut être d’un autre avis. Je voudrais donc faire procéder à une enquête secrète sur l’ex-madame Nadopoulo, dans l’espoir que l’on découvrira en son passé de quoi ouvrir les yeux de ton père. J’ai écrit à un fort habile homme de venir me parler, afin que je le charge de cette affaire. Mais cela demandera

encore quelque temps, car je veux que cette créature soit hors d'état de te nuire avant qu'elle connaisse ton existence. Ici, je l'étudie, et je m'en méfie de plus en plus – sans parler de sa fille que je crois plus dangereuse encore, si possible.

« Il nous faudra donc attendre quelque temps encore, ma bien-aimée, avant d'être unis pour toujours. Dans trois ou quatre semaines, j'irai passer quelques jours à Stanitza et m'asseoir près de toi dans cette petite salle qui me paraît le plus beau lieu de la terre, puisque j'ai là tout ce que j'aime au monde.

« Ah ! que je voudrais pouvoir raffermir la faible volonté de ton père et lui montrer ce que vaut cette belle comtesse qui le gouverne si complètement ! Il est intelligent et vraiment érudit, il paraît bon, mais on sent chez lui une nature annihilée, fatiguée par la soumission à une longue tyrannie. Visiblement, il est loin d'être heureux ; mais je doute qu'il puisse jamais se dégager de lui-même du joug qui l'opprime. Seul, si j'ai des armes contre la comtesse, j'y arriverai.

« Tu vois, ma Lilia, que ta ressemblance avec ta grand-mère est bien réelle ? Peut-être, aussi, André Pavlovitch retrouve-t-il dans ta physionomie quelque chose de ta mère. Pendant la suite de notre entretien, j'ai vu plusieurs fois son regard dirigé vers ton portrait – ton cher portrait qui ne quitte pas mon bureau : dès que je m'assois là, je t'ai sous mes yeux, ma chérie, mon lis, avec ton sourire, ton regard... Oh ! oui, j'irai bientôt te voir, car tout me pèse ici, sans toi, qui es devenue la joie de ma vie. »

2

Le lendemain était la dernière journée que les Seminkhof passaient à Velaina. Pas un instant, pendant ces huit jours, le prince n'avait changé d'attitude à l'égard de la comtesse et de sa fille. Quant à la princesse Alexandrine, enchantée de n'avoir plus rien à ménager, puisque son petits-fils mettait ostensiblement à l'écart la jolie Myrrha, elle témoignait aux deux femmes la plus grande froideur. En bons courtisans, les hôtes de Velaina prenaient le même ton – les femmes surtout, ravies de voir ces étrangères très séduisantes dans une complète défaveur. Quant aux hommes, quelques-uns faisaient une cour assidue à M^{lle} Nadopoulo ; mais elle y restait complètement indifférente, n'ayant dans l'esprit qu'une pensée, un tourment qui, chaque jour, devenait plus aigu.

Cet après-midi-là, vers cinq heures, elle entra

un peu en retard dans le grand salon aux murs de porphyre où tous étaient réunis pour le thé. Elle portait une robe de soie cerise et deux gros nœuds de velours du même ton retenaient près des oreilles les bandeaux de ses cheveux noirs. Naguère, à Uxage, le prince lui avait fait compliment sur une toilette presque semblable, en ajoutant avec son ironique et troublant sourire, qu'elle était une très jolie petite faunesse. Ainsi voulait-elle, encore, essayer de ramener à elle sa capricieuse attention.

Assis au milieu d'un groupe de ses hôtes masculins, il s'entretenait avec le colonel Korf et le comte Sanczo. Yamil, qui, en sa qualité de favori, jouissait de grandes privautés, allongeait près de lui, sur le tapis, son corps souple et son long museau. À l'entrée de Nadopoulo, le chien se souleva en grondant. Wladimir le calma du geste et dit avec un accent froidement railleur :

– Yamil est comme les taureaux, il n'aime pas le rouge. Prenez garde, mademoiselle, si vous le rencontrez seul à seul.

La princesse de Wittengrätz appuya, de sa

voix indolente :

– Ce serait terrible, en effet, car j’ai remarqué qu’il regardait M^{lle} Nadopoulo avec une sorte d’hostilité.

Myrrha dit, avec un sourire forcé :

– Je suis désolée de n’être pas dans ses bonnes grâces ! Si je savais du moins ce qu’il faut faire pour essayer d’y parvenir ?

Entre ses cils demi-baissés, elle glissait vers le prince un regard suppliant.

Il riposta, avec la même froideur sarcastique :

– Oh ! rien, absolument rien, mademoiselle. Yamil est comme son maître, il a des antipathies irréductibles.

Et, détournant la tête, Wladimir reprit avec ses interlocuteurs l’entretien interrompu.

Un peu de sang monta aux joues mates de M^{lle} Nadopoulo. En se raidissant, elle se dirigea vers une autre partie du salon et s’assit, au hasard, parmi un groupe. Personne ne lui adressa la parole.

Les femmes dirigeaient vers elle des coups d'œil de joie malveillante ; les hommes, pour faire leur cour au prince de Wittengrätz, jugeaient bon de se tenir à l'écart d'une personne en si complète disgrâce.

Quand, un peu plus tard, la comtesse et sa fille se retrouvèrent dans leur appartement, ce fut une explosion de rage.

La belle Ismène, qui sortait rarement de son calme, trépignait presque aujourd'hui.

– C'était bien la peine de nous faire cette invitation pour nous humilier ainsi ! Ah ! je m'en souviendrai, de notre séjour à Velaina ! Heureusement, nous partons demain !

Myrrha s'était jetée sur une chaise longue et enfouissait son visage dans les coussins. Aux derniers mots de sa mère, elle se redressa brusquement :

– Nous partons ! Oui, hélas ! J'aimerais encore mieux supporter des humiliations et continuer de le voir, tous les jours, comme ici.

– Myrrha, tu es folle ! Après la façon dont il

t'a traitée !

– Qu'importe ! Je ne demande qu'à me faire son esclave pour tous les jours de mon existence ! Il le sait bien, va ! Mais il dédaigne tout pour ce nouveau caprice... et l'on croirait même qu'il me déteste. J'ai vu dans ses yeux...

Elle s'interrompit, passa la main sur son front brûlant.

Sa mère se pencha pour lui caresser le visage.

– Tâche de l'oublier, ma petite belle. Il faut...

– Jamais, jamais ! L'oublier, le pourrait-on, même si on le voulait ? Et je ne le veux pas ! Mais ce qu'il me faut, c'est de savoir qui est l'autre... celle qu'il aime.

– Nous y parviendrons certainement, mon cher cœur. Ces choses-là se savent toujours, plus ou moins vite.

Myrrha s'était redressée légèrement sur la chaise longue. Les sourcils froncés, le visage contracté, elle réfléchissait.

La comtesse jeta les yeux sur une pendule et fit observer :

– Nous n’avons que le temps de nous habiller pour le dîner.

– Je n’y assisterai pas.

– Myrrha, cela ne se peut ! Précisément ce soir... On croira que c’est le dépit.

– On croira ce qu’on voudra ; je m’en soucie peu !

– Mais enfin, pourquoi ?... Tu as une idée, je vois cela dans tes yeux.

– Oui, je veux profiter du moment où le prince est à la salle à manger, où tous les domestiques sont occupés à leur service ou aux offices, pour tâcher de voir ce portrait dont m’a parlé la comtesse Sanczo.

– Dans le cabinet de Son Altesse ? Mais ce serait de la dernière imprudence ! Vois donc, si tu étais surprise ?

– Non, pas à cette heure-là !

– Et le chien ?... Si le chien était là ?

– Tu sais bien qu’il ne quitte pas son maître, qu’il est toujours couché à ses pieds.

Ismène essaya encore plusieurs objections. Mais elle se heurta à une résolution tendue et, de guerre lasse, quitta la pièce en disant :

– Fais comme tu voudras, puisque tu es assez folle pour entreprendre une chose pareille.

L'appartement du prince de Wittengrätz occupait l'aile droite du palais. On y parvenait en longeant une galerie à colonnes de malachite, doucement éclairée par des lampes à globes rosés. Sur une antichambre en rotonde, dans laquelle se tenait, durant la journée, le Cosaque de service, ouvraient trois portes. Quand Myrrha fut arrivée là sans encombre, elle s'arrêta un moment, indécise. Laquelle était celle du cabinet princier ? Elle se décida enfin à ouvrir au hasard celle du milieu. Sous l'empire de la surexcitation, elle ne réfléchissait même plus.

La lune, ce soir, éclairait en plein la pièce magnifique au seuil de laquelle s'arrêtait un instant M^{lle} Nadopoulo. Mais celle-ci vit à peine les tapisseries anciennes tissées d'or et de soie qui couvraient les murs, les sièges, venus authentiquement de Byzance, à travers les siècles,

les trésors artistiques sans prix que les ancêtres de Wladimir avaient transmis à leurs descendants. D'un mouvement impétueux, elle s'avancait vers une somptueuse table qui avait peut-être servi à quelque « basileus » et saisissait un petit cadre d'or qui s'y trouvait posé.

Enfin, elle l'avait sous les yeux, ce visage de femme haï à l'avance ! Et tout ce qu'elle avait imaginé se trouvait dépassé par cette beauté ravissante, par ces yeux qui, à eux seuls, auraient suffi à faire remarquer une femme parmi cent autres.

Le cadre trembla dans sa main. Il n'y avait plus à douter maintenant. Le prince aimait cette jeune fille, cette inconnue... il l'aimait à tel point qu'il gardait son image sur ce bureau devant lequel il s'asseyait chaque jour.

Elle semblait toute jeune – seize, dix-sept ans peut-être. Elle avait l'air d'une enfant, avec ses nattes pendantes. L'attention haineuse de Myrrha notait la finesse aristocratique des mains charmantes, l'harmonieuse élégance de la taille sous une robe qui semblait très modeste, presque

pauvre, le galbe délicat du cou, et ce sourire des lèvres si bien dessinées... Mais les yeux surtout – les yeux, avec leur mystère de candeur et d’amour, quelle séduction ils devaient avoir, dans leur vivante beauté, puisque déjà ils apparaissaient à Myrrha tellement charmeurs qu’elle se prenait à murmurer :

– Ah ! je comprends !... je comprends !...

Elle restait là, blême, les traits crispés, sans pouvoir détourner son regard de cette figure. Autour d’elle flottait le parfum très léger qu’aimait le prince, mêlé à celui de ses cigarettes. Tous deux lui rappelaient Uxage, les espoirs fous dont elle avait commencé de se bercer, les fantasques amabilités dont elle était l’objet.

Et maintenant !... maintenant !...

Qui donc pouvait-elle être, cette misérable petite fille qui l’avait pris à ce point ?

Elle tourna le cadre, cherchant machinalement quelque chose qui pût lui fournir une indication. Mais rien... rien ! Ce dessin, très remarquablement fait, devait être l’œuvre du

prince. Comme il avait su rendre le charme de ce regard, la douceur amoureuse qu'y amenait sans doute sa présence !

« Ce doit être à Stanitza qu'il l'a connue, songeait Myrrha. Ce ne peut être que là, entre son séjour en France et son retour ici, car, à Uxage, il avait certainement le cœur très libre. Je l'entends encore dire à M. de Tercieux, avec son sourire moqueur : « C'est idiot, l'amour, mais c'est bien amusant à voir, chez les autres. » Non, ce n'est pas à ce moment-là qu'il aurait mis un portrait de femme constamment devant ses yeux ! Donc, c'est à Stanitza qu'il s'est passé quelque chose. »

Elle reposa le cadre sur la table byzantine, en résistant à la violente tentation de le jeter à travers la pièce, de le fouler aux pieds, de l'anéantir. Puis ses mains agiles ouvrirent un buvard, feuilletèrent quelques papiers posés là. Il ne fallait pas négliger une chance, quelque minime qu'elle fût, de découvrir un indice. Mais elle en fut pour son indiscretion. Rien, ici, ne pouvait éclairer le mystère entourant cette inconnue.

M^{lle} Nadopoulo prit dans sa ceinture un petit mouchoir brodé qu'elle porta à ses lèvres fiévreuses. Les dents fines y mordirent furieusement, dans une crise de colère silencieuse. Puis Myrrha se jeta à genoux devant le fauteuil du prince et y appuya ses bras frémissants. La pâle clarté de la lune qui éclairait le cabinet somptueux s'étendait en nappe légère sur la robe rouge, les cheveux sombres, le visage frissonnant où les yeux, tour à tour, brûlaient de haine et de passion.

Oui, de ces deux sentiments, son âme violente débordait en ce moment. Avec une âpre fureur, elle s'imaginait le prince près de la jeune étrangère. Que devait-il être, amoureux, lui qui déjà se faisait idolâtrer ? Puis elle le revoyait tel qu'il était cet après-midi, quand il lui avait dit... Oh ! ce ton !... et ce regard dur, ironique... méprisant !

Oui, elle y avait lu le plus profond mépris.

Elle appuya son poing contre sa bouche pour étouffer le cri de rage qui allait s'en échapper.

À ce moment, un bruit léger la fit sursauter, se

redresser dans un mouvement de terreur.

Avant qu'elle eût pu tenter de fuir par une autre issue, elle vit paraître au seuil de la pièce un homme de haute taille, qui s'immobilisa en laissant échapper une exclamation.

Myrrha reconnut aussitôt, pour l'avoir aperçu un jour à Uxage, Jorel, le premier valet de chambre du prince, un Français qui, d'abord au service du défunt prince de Wittengrätz, était passé à celui de son fils, auquel l'attachait le plus absolu dévouement.

Instantanément, il dominait sa stupéfaction et s'avavançait vers Myrrha complètement en désarroi.

Il interrogea d'un ton de froide politesse :

– Mademoiselle me permettra de lui demander ce qu'elle fait ici ?

Elle essayait de retrouver son aplomb en déroute. Se raidissant, redressant la tête, elle répondit :

– Mais j'attends Son Altesse, qui m'a fait savoir qu'elle avait à me parler.

Un léger rictus souleva la lèvre du valet de chambre.

– À cette heure ? Son Altesse dîne en ce moment, comme Mademoiselle le sait très bien, et ensuite elle demeurera au salon pour toute la soirée. Je pense, au contraire, que Mademoiselle a choisi cette heure-là, pensant être plus tranquille. Pour quoi faire, par exemple, voilà ce que je voudrais savoir.

Jorel avait des yeux intelligents et scrutateurs, une voix calme, un visage impassible. Myrrha vit aussitôt que cet homme ne se laisserait ni tromper, ni attendrir.

Cependant, il ne fallait pas que le prince apparût !...

Ah ! quelle folie elle avait commise !... Quelle folie !

Ses lèvres tremblantes balbutièrent :

– Eh bien ! oui, c'est vrai... je voulais voir quelque chose... tenez, ce portrait !

Sa main s'étendait vers le dessin dont le cadre d'or luisait doucement dans la clarté lunaire.

– ... Vous comprenez, cette jeune fille qu’il aime... eh bien ! j’en suis jalouse. Je voulais la connaître, savoir si elle était très belle...

Jorel dit brièvement, avec un éclair d’ironie dans le regard :

– Je ne crois pas que Son Altesse trouve l’excuse suffisante pour justifier cette visite indiscreète.

– Mais vous ne le lui direz pas ? Oh ! je vous en supplie !

Elle joignait les mains en levant sur le valet de chambre des yeux implorants.

De la même voix brève, sans qu’un muscle bougeât sur son visage, Jorel répondit :

– Je n’ai jamais rien caché à Son Altesse et ce n’est pas aujourd’hui que je commencerai.

– Non, non, vous ne le direz pas ! Que penserait-il de moi ? Voyons, vous devez comprendre cela ? Un moment de folie, de jalousie exaspérée... Vous vous taisez, n’est-ce pas ?... Je vous en prie !... Je vous en prie !...

Affolée, elle lui saisissait le bras, le suppliait,

s'abaissait devant ce serviteur. Mais Jorel, toujours impassible, recula légèrement en disant d'un ton glacial :

– Il fallait réfléchir avant, mademoiselle. Quant à moi, je ne connais que mon devoir et je l'accomplirai.

Elle sortit de la pièce, frissonnante d'angoisse, en se disant que, cette fois, tout était bien fini, que le prince, déjà si mal disposé pour elle, ne pardonnerait jamais cette audacieuse indiscretion.

Quand elle fut sortie, Jorel fit une rapide inspection de la pièce. Cette petite créature lui donnait l'impression d'appartenir à la gent aventurière. Qui savait de quoi elle était capable ? On disait le comte Seminkhof ruiné. Or, le moindre des objets qui se trouvaient ici valait une fortune.

Mais tout paraissait à sa place. Jorel, avec un soupir de soulagement, revint au bureau. Tout à coup, il se baissa pour ramasser un petit mouchoir tombé sur le tapis. Un sourire narquois entrouvrit sa bouche.

« Voilà, pour Son Altesse, la preuve à conviction, songeait-il. Elle a dû mordre dedans, sans doute en un accès de rage. Si elle dit vrai, si elle est venue dans la seule intention de voir ce portrait, elle en a eu pour sa peine ! La vue de cette beauté-là n'a pas dû lui guérir le cœur. »

Il se pencha et jeta un coup d'œil sur le dessin.

« C'est la jeune fille qui habite chez le vieux garde, à Stanitza. Je l'ai rencontrée deux fois. Parbleu ! ce n'était pas seulement pour le plaisir de la chasse que le prince prolongeait son séjour là-bas. Et, franchement, elle est assez belle pour qu'il en soit amoureux !... étonnamment amoureux, il faut le croire, puisqu'il ne peut se passer d'avoir son portrait sous les yeux. Car, jusqu'alors... non, certainement, il n'a jamais été emballé pour personne, mon beau prince ! »

Sur ce, le perspicace serviteur alla prendre sur une fenêtre une boîte d'argent niellé, puis, après un nouveau coup d'œil autour de lui, quitta la pièce.

Quand, vers minuit, le prince regagna son appartement, il trouva dans le cabinet Jorel qui

l'attendait.

– Tu as quelque chose de particulier à me dire ?

– Oui, si Votre Altesse le permet.

Wladimir s'assit près du bureau et se pencha pour prendre une cigarette.

– Eh bien ! parle.

– Ayant oublié de porter la boîte de cigares chez le colonel Korf, ainsi que me l'avait recommandé Votre Altesse, je suis entré ici vers neuf heures pour la prendre. Et qu'est-ce que je vois ? Une femme, une jeune fille... si on peut appeler jeune fille... Enfin, cette demoiselle Nadopoulo...

Le prince eut un geste de surprise, un bref froncement de sourcils.

– M^{lle} Nadopoulo ? Elle a osé ?... Que faisait-elle là ?

– Elle a d'abord essayé de me dire que c'était Votre Altesse qui l'avait fait demander ; mais, voyant que je n'en croyais rien, elle m'a enfin avoué la vérité – ce qui me semble l'être, du

moins. Elle venait voir ce portrait...

D'un geste discret, le valet de chambre désignait le dessin encadré d'or.

La contrariété s'accentua sur la physionomie de Wladimir. Après un court silence, il interrogea brièvement :

– Ensuite ?

– Elle me supplia de n'en rien dire à Votre Altesse. Naturellement, je lui déclarai que c'était impossible. Elle partit, furieuse... en oubliant cela sur le tapis.

De sa poche, Jorel sortait le petit mouchoir.

– ... Elle l'a même déchiré, avec ses dents, je pense.

– Donne.

Pendant quelques secondes, Wladimir considéra le carré de batiste brodé et parfumé. Puis il le jeta sur le bureau en disant :

– Mets cela dans une enveloppe et fais-le porter demain chez elle.

Le valet de chambre s'éloigna. Resté seul,

Wladimir alluma distraitement sa cigarette. Un pli de colère barrait son front et le dur éclat de ses yeux aurait fait trembler Myrrha, si elle avait pu le voir.

Quel infernal aplomb, chez cette créature ! S'introduire ainsi chez lui, comme une voleuse ! Son beau-père, sans doute, lui avait parlé de ce portrait, ou bien le comte Sanczo. Le comte Seminkhof avait peut-être mentionné la ressemblance de Lilia avec la princesse Lewska. Aucune importance à cela, d'ailleurs, les Lewska formant une très nombreuse famille et Ismène n'ayant certainement pas de doute sur la mort de sa belle-fille. Mais Wladimir était néanmoins contrarié que Myrrha eût vu ce portrait, car elle devait être jalouse, terriblement jalouse. Si par quelque hasard elle arrivait à savoir où se trouvait celle qu'il aimait, elle n'hésiterait pas à lui nuire, de tout son pouvoir.

Il resta un moment songeur, les sourcils toujours froncés. Puis un sourire méprisant entrouvrit ses lèvres.

Quelle âme basse, sans dignité ! Rien

n'existait plus pour elle devant la violence de sa passion. Comme, lorsqu'il la comparait à celle-ci, l'âme de Lilia lui paraissait plus ravissante encore !

Mais non, cette comparaison même lui semblait un sacrilège ! Lilia, toute pure, si délicatement fière, devant qui s'était inclinée avec un respect ému son orgueilleuse volonté... et l'autre, l'inquiétante faunesse à laquelle il se reprochait maintenant d'avoir accordé trop d'attention, pendant son séjour à Uxage...

Pourtant, il ne regrettait pas l'invitation faite en un moment de caprice pour la jolie Grecque, car elle lui avait procuré le moyen de nouer avec le comte Seminkhof des relations de bibliophile qu'il pourrait continuer à Pétersbourg, sans éveiller de soupçons. Mais si André Pavlovitch lui inspirait un certain intérêt, comme étant le père de Lilia, il ne voyait en ces deux femmes que les pires ennemies de sa fiancée. Son antipathie à leur égard devenait plus violente encore, depuis cette semaine qu'elles venaient de passer sous son toit.

Cette Ismène, élégante et jouisseuse, criminelle d'intention, comme il l'aurait volontiers jetée hors de chez lui, ou plutôt livrée aux crocs de Yamil, châtement trop doux encore pour une ennemie de sa Lilia bien-aimée !

Jetant sa cigarette, Wladimir prit sur le bureau le cadre où souriait la figure si chère. Il la contempla longuement, avec une joie qui faisait battre plus vite son cœur. Ainsi qu'il le disait à Lilia dans une de ses lettres, la séparation, bien loin d'affaiblir son amour, l'augmentait encore. Chez une nature ardente et absolue comme la sienne, un tel sentiment, ayant renversé toutes les barrières de méfiance, de scepticisme, d'insouciance égoïste, devenait exclusif, dominait tout.

« Oui, j'irai bientôt te voir, ma chérie, murmura-t-il. J'ai soif de ton sourire, de ton regard, de ta tendresse et de ta confiance d'enfant qui ont fait de moi un homme que je ne reconnais plus moi-même. »

3

Myrrha n'eut pas le lendemain à feindre une indisposition pour éviter de paraître au déjeuner. Toute la nuit, elle eut la fièvre et il lui en restait au matin un violent mal de tête qui augmenta encore quand elle eut reçu l'enveloppe contenant son mouchoir tombé dans le cabinet du prince.

En un nouvel accès de rage et de désespoir, elle le déchira complètement ; puis, tournant vers sa mère un visage convulsé, des yeux sombres et mauvais, elle déclara :

– Cette étrangère, je veux la connaître, et alors je me vengerai sur elle des souffrances, de l'atroce humiliation qu' « il » m'inflige.

– Pas de sottises, Myrrha ! Déjà, celle d'hier soir est suffisante !

– Je ne la regrette pas ! Il a vu, ainsi, comme je l'aimais... jusqu'à la folie !

Ismène leva les épaules.

– Tu l’as irrité, voilà tout ! Être aimé jusqu’à la folie même, ce n’est pas une nouveauté pour lui. Mais, par contre, l’audace dont tu as fait preuve en pénétrant ainsi dans son appartement n’a pu que lui déplaire au plus haut point, car ceci est autre chose encore qu’un manquement à l’étiquette – ce qu’il ne tolère déjà pas facilement.

Myrrha eut un geste de colère.

– Laisse-moi ! Ne me parle plus de lui ! Je vais tâcher de ne plus y penser.

Mais quand sa mère revint, quelque temps après le déjeuner, elle l’interrogea fiévreusement :

– Quelle figure t’a faite le prince ? A-t-il dit quelque chose, quand tu as pris congé ?

– Pas un mot ! simplement un salut bref... à peine un regard. Par exemple, il s’est montré aimable pour André, à qui de nouveau il a parlé de montrer ses éditions anciennes à Pétersbourg.

Myrrha dit sourdement :

– Qu’a-t-il donc contre nous ? Que signifie ce parti pris de nous mettre pour ainsi dire de côté ?

– On n’y peut trouver qu’une explication : c’est qu’il a regretté de nous avoir invitées toutes deux. Impossible de nous le faire plus nettement sentir. Au reste, nul n’ignore qu’il est d’humeur très capricieuse, en homme sachant bien ce que vaut sa faveur et se plaisant à en jouer, très cruellement parfois.

Myrrha secoua la tête. En son for intérieur, elle restait persuadée qu’il y avait autre chose. Dans la façon d’être du prince à son égard, pendant cette semaine, il lui semblait discerner une sorte d’aversion mêlée du plus intense mépris. Mais pourquoi ces sentiments ? Que s’était-il passé entre Uxage et Velaina ?

Sans avoir résolu ce problème et sans revoir le prince, Myrrha quitta la magnifique demeure vers la fin de cet après-midi-là, avec ses parents. Quand Wladimir, le soir, s’assit à table, il éprouva une très vive satisfaction de ne plus voir ces deux inquiétantes figures de femmes. Et la princesse Alexandrine, le lendemain, lui exprima

son contentement de ce départ, en termes discrets mais sans crainte de le contrarier, car il avait suffisamment montré que la comtesse et sa séduisante fille se trouvaient en complète disgrâce.

Il sourit avec ironie en répliquant :

– Oui, Myrrha Nadopoulo avait déjà cessé de me plaire. Sa mère et elle ne seront plus reçues ici, vous pouvez en être assurée.

– J’entends cela avec plaisir, mon cher Volodia, – je puis bien te l’avouer maintenant – elles ne me sont aucunement sympathiques. On ne sait qui elle est, au juste, cette comtesse Seminkhof. Elle a l’air d’une intrigante de premier ordre. Je crois que ce pauvre Seminkhof doit amèrement regretter de s’être laissé prendre à de tels filets. Elle a une fort mauvaise réputation et sa fille marche sur ses traces... On m’a dit aussi qu’elle avait à peu près complètement ruiné son mari.

– Oui, je le sais. Que voulez-vous, tant pis pour les hommes qui se laissent ainsi mener ! Ils n’ont que ce qu’ils méritent.

La princesse enveloppa d'un regard de satisfaction orgueilleuse son petit-fils, assis près d'elle.

– Tous ne sont pas comme toi, Volodia. Il est certain que tu te laisserais difficilement dominer – même si tu aimais.

– Oh ! très certain !

Mais en répondant ainsi, Wladimir évoquait l'image de la chère enchantresse, qui seule avait su émouvoir son cœur sceptique et faire céder sa volonté.

Il avait su toujours se dégager des plus puissantes séductions. Mais celle-là, il ne cherchait pas à l'écarter – sans doute parce qu'il sentait qu'elle ne serait jamais que discrète et bienfaisante.

Une huitaine de jours plus tard, Ivan Seminitch, le secrétaire de confiance, remit deux lettres au prince qui rentrait d'une partie de chasse. Toutes deux portaient une suscription due à la main malhabile d'Hofnik, gênée par les rhumatismes.

Wladimir, une fois seul dans son cabinet, ouvrit l'une des enveloppes. Elle renfermait une lettre de Lilia – une de ces lettres charmantes où, très délicatement, elle laissait voir son amour confiant, son ardente reconnaissance pour celui qui avait transformé sa vie.

« Tu me grondes, cher Volodia, parce que je ne t'ai pas parlé de ma santé, dans mes deux dernières lettres. T'imagines-tu donc que je suis malade ? Non, certes ! Je me sens seulement assez fatiguée, un peu faible, et cette froide humidité d'automne m'est désagréable. Depuis la mort de ma chère M^{me} Fabien, je suis quelque peu anémiée. Ce chagrin, le souci de ces revendications dont je ne voyais pas alors la possibilité, isolée comme je l'étais, tout cela me tourmentait en dépit de mes efforts pour réagir. Je crois aussi que le climat de Stanitza, très favorable quand j'étais enfant, le devenait moins en ces dernières années. C'est d'ailleurs, l'opinion du médecin qu'Irina a fait venir l'autre jour. Néanmoins, je crois qu'il exagère en me conseillant de ne pas passer l'hiver ici. Où irai-je, du reste, si je dois me trouver encore à ce

moment-là dans la même situation ?

« Je vais prendre les quelques médicaments qu'il m'a ordonnés, afin d'être bien portante quand mon cher fiancé viendra me voir. Oh ! que j'attends ce jour avec impatience ! Mon Volodia, je sens que tu m'aimes tant ! Et moi, non, je ne puis te dire comme tu m'es cher ! À la pensée de te revoir bientôt, je suis tellement heureuse que toute ma fatigue n'existe plus.

« Tu parles de me faire envoyer des fourrures. Mais c'est inutile, je t'assure. J'ai un vieux manteau, en peau de je ne sais quoi, assez laid mais très chaud. Cela suffira – d'autant plus qu'autre chose pourrait attirer les remarques sur moi.

« Mon père a quitté Velaina, me dis-tu ? Cela me fait peine de penser qu'il est sans doute malheureux, à cause de cette femme... »

Ici, Wladimir, dont la physionomie exprimait l'inquiétude, interrompit sa lecture pour ouvrir l'autre enveloppe dans laquelle il trouva une lettre d'Hofnik.

« Je prie Votre Altesse Sérénissime de m'excuser si je me permets de lui écrire, disait le vieux garde. Mais il s'agit de la santé de Lilia Andreievna. Elle-même, je le sais, en parle un peu à Votre Altesse. Il faut que j'ajoute ce que m'a dit en particulier le médecin : « Cette jeune fille, dont la constitution générale est excellente, souffre d'une forte anémie. Comme, de ce fait, elle se trouve affaiblie, le dur climat de Stanitza, en automne et en hiver, pourrait présenter des dangers. »

« Voilà d'abord ce que je devais apprendre à Votre Altesse. Puis il y a autre chose... »

« Le bruit court dans le pays que Votre Altesse, quand elle était à Stanitza, venait chaque jour chez moi pour voir Lilia Andreievna, et qu'elle lui écrit, en mettant les lettres à mon adresse. De même, on a remarqué, paraît-il, celles qu'Irina ou moi déposons dans la boîte de la poste, à l'adresse du secrétaire de Votre Altesse. Tout ceci m'a été appris par un de mes collègues, André Michailovitch Dornef, brave garçon qui déteste les cancans et ne parle qu'à bon escient.

« Il est évident que cette correspondance fréquente, échangée soi-disant entre moi et quelqu'un appartenant à la maison de Votre Altesse, doit paraître singulière. Mais si l'employé de la poste n'avait pas commis la faute de bavarder, on n'en aurait évidemment rien su.

« Bref, on jase sur notre petite comtesse, sur ses rapports avec Votre Altesse.

« Nous ne lui avons rien dit de cela, naturellement. Mais je crois qu'elle s'est aperçue de quelque chose et qu'elle en souffre, la chère petite sainte. »

Arrivé à ce point de sa lecture, Wladimir, dont les sourcils se fronçaient violemment, jeta la lettre sur son bureau.

Il dit entre ses dents :

« Ah ! ils sauront ce qu'il leur en coûte, ceux qui ont répandu ces calomnies ! Et d'abord, les indiscretions de la poste ! »

Après un court billet à l'adresse d'un haut fonctionnaire des postes, Wladimir écrivit à Hofnik :

« Tu as bien fait de me prévenir. Enquête pour connaître les coupables. Je vais, de mon côté, chercher les moyens de remédier à cette situation... »

Il s'interrompt et demeura songeur. Y remédier ? Comment ? S'il déclarait publiquement ses fiançailles avec Lilia et parlait de mariage morganatique, – le seul possible en ce moment, tant qu'elle n'aurait pu reprendre son vrai nom, – il attirerait trop vivement l'attention sur elle – celle, surtout, d'Ismène et de Myrrha. Il se souvenait d'avoir dit un jour devant elles, à propos du récent mariage d'un grand-duc, que jamais, pour quelque motif que ce fût, il ne consentirait à une union morganatique, ne pouvant admettre que ses enfants ne fussent pas, officiellement, les continuateurs de sa race. « D'ailleurs, je ne suis pas de ceux qui se mésallient », avait-il ajouté.

Or si, après une telle déclaration, il épousait Lilia, censée être la fille de modestes roturiers, M^{lle} Nadopoulo, esprit subtil et rusé, ne flairerait-elle pas quelque mystère et n'arriverait-elle pas à

avoir un soupçon de la vérité ?

Il réfléchit longuement à ce sujet, les jours suivants, sans trouver une solution satisfaisante. Cependant, il ne voulait pas que Lilia, sa chère et délicate Lilia, fût en butte aux suspicions, d'autant plus qu'Hofnik disait qu'elle semblait s'en apercevoir et qu'elle en souffrait.

D'autre part, tenter dès maintenant une démarche décisive près du comte Seminkhof semblait prématuré. Pendant son court séjour à Velaïna, Wladimir avait eu trop peu de temps pour étudier ce caractère et connaître le degré d'influence qu'exerçait encore sur lui la comtesse. Il ne fallait pas risquer de compromettre, par trop de hâte, le résultat escompté de son intervention près du père de Lilia.

« Et pourtant, je ne veux pas qu'elle souffre ! songeait-il. Je ne la laisserai certainement pas cet hiver à Stanitza, puisque sa santé demande un autre climat. Avec Irina, elle s'installera dans une contrée plus douce... dans ma villa de Crimée, par exemple, ou dans le Midi de la France. Là, j'irai

la voir. Oui, c'est ce qu'il y a de préférable. »

Il écrivit aussitôt dans ce sens à Lilia, en disant qu'ils parleraient de tout cela et prendraient ensemble les arrangements nécessaires pendant les quelques jours qu'il comptait passer à Stanitza, vers la fin du mois.

« D'ici là, soigne-toi bien, surtout ! Ne te fais pas de soucis inutiles, ma Lilia très chère. Tu sais que tu es tout mon amour et que tu te trouves sous ma protection. Si tu éprouves quelque ennui ou quelque déplaisir, dis-le-moi, n'est-ce pas ? Je saurai promptement y mettre un terme, tu peux en être certaine, ma bien-aimée. »

À Hofnik, le prince disait plus explicitement :

« Trouve-moi les coupables et je les châtierai de telle sorte qu'ils ne l'oublieront jamais. »

Bien que très maître de ses impressions, Wladimir laissait néanmoins paraître une distraction, une indifférence pour tout ce qui l'entourait dont s'apercevaient ses hôtes, toujours attentifs à son humeur. L'existence du portrait de femme qui, le premier, avait les honneurs du

bureau princier, était maintenant connue de tous par les soins de la comtesse Sanczo. Ces divers symptômes, chez un homme tel que lui, semblaient les signes d'une grande passion. La princesse Alexandrine en jugea ainsi quand, par sa dame d'honneur, elle apprit ce détail ignoré jusqu'alors, car elle n'entrait pas sans motif chez son petit-fils dont la froide déférence n'encourageait pas des rapports plus intimes.

Cette révélation lui parut fort désagréable. Elle souhaitait avec ardeur que Wladimir se décidât enfin à épouser sa cousine, la grande-duchesse Anne, jolie, très intelligente et fort amoureuse. Il n'avait pas dit non à ce projet de mariage, mais s'était refusé à en parler sérieusement avant deux ou trois ans.

– Anne aura vingt-deux ans. Nous verrons alors, avait-il dit de ce ton décisif qui ne souffrait pas d'insistance.

La princesse n'en avait plus soufflé mot. Toutefois, elle gardait grand espoir de voir son projet se réaliser, car elle savait que Wladimir, à défaut d'inclination sentimentale pour la grande-

duchesse, appréciait sa beauté, son élégance, la vivacité de son intelligence. En outre, elle n'ignorait pas que seuls, jusqu'ici, des caprices avaient passé dans l'existence de son petit-fils. Mais cette fois, à en croire les apparences, il s'agissait d'un attachement véritable. Celui-ci n'allait-il pas se mettre à la traverse du mariage souhaité ?

Un matin, la princesse rencontra dans le grand vestibule du palais Wladimir, qui rentrait d'une promenade à cheval avec quelques-uns de ses hôtes. Elle répondit aux saluts de ceux-ci et tendit sa main au prince qui s'inclina pour l'effleurer de ses lèvres.

– Je viens de recevoir une lettre charmante de ta cousine Anne, Volodia. Elle demande, de la part de toute sa famille, si tu ne leur feras pas le plaisir d'aller passer quelque temps chez eux, le mois prochain.

– Certainement non. Vous lui répondrez que je regrette de ne pouvoir me rendre à cette invitation, mais que tout mon temps est pris à l'avance.

Contre son habitude, la princesse osa essayer de l'insistance.

– Pourtant, mon cher Volodia, huit jours, par exemple...

– Impossible. Du reste, je vais quitter Velaina dans quelques jours, ayant affaire ailleurs. Vous voudrez bien continuer d'en faire les honneurs à nos hôtes, jusqu'au départ de ceux-ci ?

– Quitter Velaina ? Mais... mais, tu n'y reviendras pas ?

– Il est possible que non.

Sur cette laconique réponse, Wladimir se dirigea vers la galerie conduisant à son appartement, laissant la princesse Alexandrine abasourdie par l'annonce de ce départ, quelle que fût son habitude des fantasques décisions de son petit-fils.

Le prince, qui paraissait préoccupé, gagna son cabinet et sonna aussitôt son secrétaire. Depuis trois jours, il n'avait pas de lettre de Lilia et commençait de s'en inquiéter.

Mais Ivan Seminitch apportait deux missives

de Stanitza : une de Lilia, très courte, – un simple billet, – et une du vieux garde.

Lilia écrivait :

« Cher, bien cher Volodia,

« Je viens d'avoir un grand chagrin. Ma pauvre bonne Irina est morte subitement d'une congestion, avant-hier. À peine a-t-elle eu le temps de dire : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! » Aujourd'hui, Nicolas Stepanovitch la conduit à sa dernière demeure. Moi, je ne puis pas, étant couchée avec la fièvre. C'est l'émotion, la fatigue. Avec du repos, cela passera vite. Puis je pense que je vais te voir bientôt, mon Volodia, et rien que cette idée me fait tant de bien !

« Le pauvre Hofnik est abruti par ce coup. Chère excellente Irina, si dévouée !

« Pardonne-moi, mon ami, mon fiancé, de t'écrire si peu aujourd'hui. Mais je suis tellement fatiguée ! Demain, peut-être, je me trouverai plus vaillante. Mieux que jamais, ta Lilia se réfugie dans ton affection. »

« Ma pauvre petite ! songea Wladimir. Malade, toute seule, là-bas ! Il faut que je parte pour aller la retrouver. »

Il ouvrit la lettre d'Hofnik. Celui-ci l'informait que Lilia, déjà souffrante auparavant, avait été douloureusement frappée par la mort d'Irina. Elle avait dû s'aliter sans pouvoir même assister aux obsèques de sa fidèle servante.

« Le médecin que j'ai appelé, ajoutait le garde, m'a de nouveau déclaré qu'elle se remettrait vite pourvu qu'elle change de climat et soit entourée de soins et d'affection. Ceux-ci, j'ose le dire, ne lui ont pas manqué ici ; mais notre logis est pauvre, inconfortable, et surtout notre chère petite comtesse, depuis la mort de M^{me} Fabien, se tourmentait secrètement pour son avenir. Maintenant, sur ce point-là, elle est plus tranquille, s'en remettant entièrement à Votre Altesse. Mais il y a encore ce que j'ai dit à Votre Altesse dans ma dernière lettre. Lilia Andreievna a reçu une insulte à ce sujet... »

Le prince eut un brusque mouvement de

colère.

« Une insulte, à elle, ma Lilia ? Celui ou celle qui l'a osé le payera cher ! »

« Je crois que les auteurs de ces bruits calomnieux pourront être découverts facilement », continuait Hofnik.

Wladimir s'interrompit à nouveau de lire, en songeant avec irritation :

« Le vieil imbécile ne me dit pas les noms ! Je les devine, d'ailleurs. En y réfléchissant, je soupçonne fortement la fille de Streitnoff et Streitnoff lui-même, dont la mine fourbe ne m'a jamais dit rien qui vaille. Ils ont dû m'épier quand je me rendais à la maison forestière. Si j'ai deviné juste... »

La physionomie du prince, en ce moment, aurait fait trembler d'effroi Dounia et son père, s'ils avaient pu apercevoir.

Il s'accouda au bureau et songea longuement, les yeux attachés sur le cadre où Lilia souriait. Depuis quelques jours, il était à peu près résolu à un mariage secret, en attendant que fût réglée la

situation sociale de la jeune comtesse Seminkhof. Les lettres qu'il venait de recevoir ne faisaient que hâter sa décision à ce sujet.

Certes, il ne se dissimulait pas les inconvénients qui en résulteraient, c'est-à-dire la position fautive qui serait celle de Lilia, en cette occurrence. Mais, d'autre part, il pourrait la protéger plus efficacement, une fois uni à elle, ayant le droit de vivre près d'elle. Puis il était absolument impossible, en son état de santé, qu'elle demeurât seule avec le vieil Hofnik dans cette triste et pauvre petite maison de la forêt. Le médecin disait qu'il lui fallait des soins, de l'affection. Où les trouverait-elle mieux que près de celui dont elle était l'unique amour et qui lui ferait connaître une existence si différente ?

Enfin, une autre raison, très puissante, pesait sur la décision de Wladimir. Le proverbe « Loin des yeux, loin du cœur » ne s'était pas réalisé pour lui. Lilia, sans cesse présente à sa pensée, lui devenait de plus en plus chère et, toujours accoutumé de réaliser sans délai sa volonté, il se serait difficilement prêté à l'attente peut-être

longue que nécessiterait la reconnaissance de la jeune fille comme comtesse Élisabeth Seminkhof. Il voulait qu'elle fût à lui, dès maintenant.

Mais pour cela, des mesures restaient à prendre. Ce fut dans ce but que Wladimir, après avoir écrit à sa fiancée pour lui annoncer sa prochaine arrivée, fit appeler Voline, son intendant-chef.

Brièvement, il expliqua à ce serviteur discret et dévoué ce qu'il attendait de lui.

– Je vais épouser secrètement une jeune fille de très noble famille, que des raisons graves obligent à cacher son nom, momentanément. Aussitôt notre mariage béni, je l'emmènerai en France, dans le Midi, où je veux passer incognito les premiers temps de notre union. Tu partiras demain matin pour nous chercher une demeure vers Cannes ou Nice, mais en dehors de ces villes, dans une situation très retirée, de telle sorte que nous nous trouvions à l'abri des curiosités. Je ne te donne pas d'autres instructions à ce sujet, car tu connais mes goûts et je sais que tout sera bien.

– Je ferai du moins mon possible pour contempler Votre Altesse.

– Choisis un personnel domestique parmi les plus discrets. À ces serviteurs qui nous entoureront, tu feras connaître le lien légitime qui nous unira, Lilia Andreievna et moi. Mais préviens-les que je veux des bouches cousues, à ce sujet. Le plus petit bavardage sera châtié de telle sorte que le coupable en gardera le souvenir toute sa vie. Ils savent d'ailleurs déjà comment je punis les langues trop longues, mais tu le leur rappelleras de façon explicite, car il est possible que, de côté ou d'autre, on cherche à les faire parler.

– Votre Altesse n'a rien à craindre, ils seront prévenus.

– Maintenant, autre chose ! Je veux avoir la robe et le voile de mariée de ma mère. Sais-tu où ils se trouvent ?

– Probablement à Pétersbourg, Votre Altesse. C'est Stepanida Petrovna qui doit connaître...

– Envoie-la-moi tout à l'heure, que je

m'informe près d'elle... Et dis-moi donc où en est la vérification des comptes de l'intendant de Stanitza ?

– Michel Markoff, que j'en avais chargé, ne m'a pas encore envoyé son rapport. Mais le temps qu'il jugeait nécessaire à cette tâche est maintenant presque écoulé.

– Expédie-lui immédiatement un courrier. Il me faut ce rapport dans deux ou trois jours.

Là-dessus, le prince congédia son intendant, fort stupéfait de ce qu'il venait d'entendre.

Rapidement, Wladimir établit son plan : il partirait le lendemain pour Pétersbourg, ferait chercher par Jorel, selon les indications données par Stepanida, la femme de charge, la parure nuptiale de la défunte princesse Marie, sa mère, dont il voulait voir Lilia vêtue. Puis il gagnerait Stanitza où, dès que sa fiancée serait un peu mieux, il ferait célébrer leur union. Après quoi, ils partiraient tous deux pour la France.

Restait la question des témoins. Le secrétaire serait l'un d'eux ; l'autre, Wladimir l'avait choisi

déjà : c'était le colonel Korf, dont il connaissait l'inviolable discrétion.

En regardant le portrait de Lilia, il murmura en souriant :

– Bientôt, ma jolie biche, tu seras toute à moi et je te ferai heureuse, tu verras !

4

Quand Streitnoff apprit l'arrivée imminente du prince accompagné d'un hôte, il sentit croître terriblement l'inquiétude dont il était tourmenté, depuis quelque temps. Depuis le jour surtout où il avait appris que venait d'être révoqué l'employé de la poste, pour manquement à la discrétion professionnelle. Ce que sa fille et lui avaient fait était bien autre chose ! Que serait donc leur punition, si jamais le maître savait ?

Dans son angoisse, l'intendant s'en prenait à Dounia.

– Tu vois, quand je te répétais d'être prudente, de modérer tes bavardages et de retenir tes insolences à l'égard de cette jeune fille ? Son Altesse revient pour la voir, c'est clair comme le jour, et elle n'aura rien de plus pressé que de se plaindre à notre sujet. Alors... alors...

Dounia, par amour-propre, feignait de traiter à

la légère les craintes paternelles. Mais elle était fort effrayée des conséquences possibles de sa méchanceté. Car, enfin, si l'employé des postes, sans penser à mal, avait un jour laissé voir devant témoin sa surprise de cette correspondance si fréquente entre Hofnik et le secrétaire de Son Altesse, personne n'aurait songé à en tirer des conclusions défavorables pour Lilia, aimée et respectée de tous, si les Streitnoff, avec une surnoise habileté, n'avaient su répandre la calomnie. Dounia, tout particulièrement, s'était distinguée à ce sujet. Un jour, en outre, croisant Lilia sur une route de la forêt, elle avait jeté une insulte à la belle jeune fille tant détestée, depuis, surtout, que s'était arrêtée sur elle l'attention du prince. Elle se disait que celui-ci, coutumier de nombreux et éphémères caprices, oublierait bientôt la pupille d'Hofnik et qu'au reste il devait bien peu se soucier qu'à cause de lui fût plus ou moins compromis l'honneur d'une femme. Ainsi donc, on ne risquait rien en révélant à tous que cette irréprochable, cette sainte Lilia Verine n'avait, pas plus que d'autres, su résister au prince de Wittengrätz.

Mais la punition infligée à l'employée des postes venait révéler que le prince ne voulait pas de bavardages au sujet de ses rapports avec Lilia. Du coup, la quiétude de Dounia s'effondrait. Et voilà que l'annonce du retour de leur maître prouvait clairement à l'intendant et à sa fille que Lilia était toujours en faveur et qu'ils avaient commis la plus abominable gaffe en s'attaquant à elle.

Aussi Streitnoff avait-il peine à réprimer un tremblement d'angoisse quand, plus humble, plus courbé que jamais, il s'avança pour saluer le prince à son arrivée. Wladimir était accompagné du colonel Korf, en civil comme lui. Derrière eux bondit le corps souple d'Yamil. Instinctivement, Streitnoff recula de quelques pas, ce qui eut pour résultat d'attirer l'attention du chien. Celui-ci s'aplatit sur le sol, en grondant. L'intendant, blême d'effroi, recula encore.

Le prince eut un sourire de raillerie méprisante, tandis que son regard dur s'abaissait vers l'homme apeuré.

– Il t'a décidément en horreur. C'est mauvais

signe, cela... Voilà un être qui est une des bêtes noires d'Yamil, Platon Kyrilovitch. M^{lle} Nadopoulo en était une autre, vous vous souvenez ?

Le colonel Korf, à qui s'adressait la remarque, répondit en souriant :

– Oui, Altesse, je me souviens parfaitement. Les animaux ont de ces antipathies inexplicables. Mais Votre Altesse ne craint-elle pas qu'Yamil saute sur cet homme ?

– Bah ! s'il lui prend un morceau de son individu, le malheur ne sera pas grand.

Avec un dédaigneux mouvement d'épaules, Wladimir gravit les quelques marches menant au vestibule, tandis qu'Yamil, renonçant momentanément à goûter du Streitnoff, se redressait pour suivre son maître.

Une demi-heure plus tard, Wladimir quittait le château et prenait le chemin de la maison forestière.

Lilia, qui l'avait vu venir de la fenêtre, lui ouvrit et tomba dans ses bras.

– Volodia ! Que c’est bon à toi d’arriver si vite !

– Tu sais bien que je n’avais que ce désir, depuis le jour où je t’ai quittée !

Il baisait le visage rougissant, les cheveux blonds aux reflets fauves. Mais, dès le premier coup d’œil, il remarquait la physionomie amaigrie, fatiguée, le cerne sous les yeux qui le regardaient avec une joie radieuse.

– Je suis si heureuse, Volodia ! Te voilà ! Maintenant, il me semble que je revis. La mort de ma pauvre Irina a été un coup si dur.

– Ma bien-aimée, tu as passé par de pénibles moments ! Pendant ce temps, là-bas, je m’impatiais d’être loin de toi. Mais tout cela est fini. Viens que je te dise mes projets.

Il l’emmena dans la petite salle, à leur place habituelle, et s’assit près d’elle. Sa main, en un geste caressant, inclina la tête charmante sur son épaule.

– Écoute, ma colombe, ce que j’ai décidé...

En l’entendant parler de mariage secret, Lilia

s'effara un peu. Comment, tout de suite, et sans que personne le sût ? Mais ce n'était pas possible.

– Très possible, je t'assure, et en outre indispensable. Songe donc que tu ne peux vivre seule, ici, avec cet homme âgé susceptible de tomber malade ou même de finir subitement comme Irina ; en outre, ta santé, de l'avis du médecin, demande un autre climat. Dois-je ajouter que je suis très impatient d'avoir ma Lilia toute à moi, de lui assurer mon entière protection et de l'entourer de tous les soins, de tout le bonheur possibles ?

Les beaux yeux émus se baissèrent un instant sous l'ardent regard d'amour.

Lilia dit d'une voix basse et tremblante :

– Je ferai ce que tu voudras. J'ai confiance en toi.

De nouveau, ses yeux se levaient sur Wladimir et il y lut, une fois de plus, cette confiance tendre, profonde, il y vit l'abandon candide de cette enfant à l'âme très pure qui l'aimait – il le comprenait bien – jusqu'à lui faire tous les

sacrifices, hors celui de sa conscience, de sa dignité, de sa vertu, au contraire de tant d'autres.

Avec une émotion qu'il ne cherchait pas à dissimuler, il baisa les paupières frémissantes.

– Oui, aie confiance en moi, ma fiancée, bientôt ma femme. Tu n'auras pas à t'en repentir, je te l'affirme !

Il la contemplait avec ravissement. Quelle merveille elle était, sa Lilia !... plus touchante encore avec ce visage un peu aminci, et les yeux soulignés de ce léger cerne bleuâtre. Il retrouvait son sourire, la chaude lumière de son regard et cette simplicité charmante, cette tendresse ingénue qui lui faisaient penser parfois : « Je serais un monstre si jamais je trompais la confiance de cette enfant. »

Mais maintenant qu'il l'avait revue, il comprenait plus que jamais la nécessité de mettre un terme à la situation délicate qui était la leur, du fait de l'isolement où se trouvait la jeune fille et de la protection qu'elle devait chercher uniquement en lui. Tout s'accordait pour les amener à cette union secrète dont les

inconvéniens, quels qu'ils fussent, seraient moins graves que ceux de plus longues fiançailles.

Wladimir fit part à Lilia des mesures prises pour ce mariage et pour leur future installation. Tout à l'heure, il verrait le curé de Vrodno pour s'entendre avec lui au sujet de la bénédiction nuptiale.

Lilia objecta :

– Il ne voudra peut-être pas nous marier comme cela ?

Wladimir sourit, de l'air d'un homme amusé par une réflexion naïve.

– Et pourquoi donc, petite colombe ? Le mariage secret n'est pas défendu quand il est motivé par des raisons sérieuses. Or, le nôtre rentre dans cette catégorie. D'ailleurs, du moment où je le veux...

Et Lilia revit sur la physionomie de son fiancé l'air de volonté altière qu'elle avait remarqué chez lui, quand il s'adressait à Hofnik, et qui l'inquiétait un peu comme le signe d'une nature

autocratique, accoutumée de voir tout plier devant elle.

Oui, elle avait oublié que le titulaire de la petite paroisse dépendait du prince de Wittengrätz et que devant celui-ci toutes les difficultés, s'il en existait, devaient s'aplanir.

Répondant aux questions de la jeune fille, Wladimir lui parla de son père, de la comtesse Seminkhof. Il dépeignit celle-ci sous de si noires couleurs que Lilia s'écria :

– Il doit être bien malheureux, ce pauvre père, avec une femme pareille ! Tu dis qu'il paraît triste, Volodia ?

– Oui, triste, lassé, vieilli avant l'âge. J'ai su que sa fortune était complètement dilapidée par ces deux créatures, la mère et la fille. Son domaine de Tchevorik est hypothéqué, sa demeure de Pétersbourg aussi. Bref, il est ruiné.

– Pauvre, pauvre père ! Quel sort pour lui, si tu ne réussis pas à lui ouvrir les yeux au sujet de ces femmes !

– J'y parviendrai, ne crains rien. Il peut même

se produire quelque événement qui me permette de lui révéler plus tôt qu'on ne pense ton existence. Mais je voudrais retrouver ce jardinier de Tchevorik, cet Ivan... jusqu'ici, les recherches n'ont donné aucun résultat. Cependant, il est maintenant le seul témoin, puisque Irina est morte. Mais là aussi je compte qu'avec de la patience, nous arriverons à découvrir l'individu. Quant à mon siège du comte Seminkhof, je le reprendrai aussitôt après notre retour à Pétersbourg. Jusque-là, chérie, nous ne nous occuperons que de ta santé... et de notre bonheur.

À ce moment, la porte s'ouvrit et Hofnik parut sur le seuil. Il s'immobilisa en portant la main à son bonnet.

– Votre Altesse ! Pardon, je ne savais pas.

– Entre, Hofnik. Je vais te faire connaître la décision que nous venons de prendre.

Le vieillard avança, tout en glissant un coup d'œil attristé vers la jeune fille qui, en relevant son visage appuyé contre l'épaule de son fiancé, souriait au fidèle serviteur. Pauvre petite, pourvu qu'elle ne payât pas trop cher ces heures de

bonheur !

En écoutant la communication du prince, Hofnik eut peine à dissimuler son émotion et ses craintes. Une union secrète ? Ne fallait-il pas voir là un moyen imaginé par lui pour délaisser plus facilement Lilia, quand serait passé son caprice ?

Tout, pour le vieux garde, était objet de défiance dans cette extraordinaire aventure qui avait fait de la jeune fille confiée à ses soins la fiancée du prince de Wittengrätz. Mais que pouvait-il pour conjurer le malheur dont il la voyait menacée ? La protection qu'il étendait sur elle jusqu'à ces derniers temps devenait complètement illusoire depuis que le prince était apparu et, dédaigneusement, avait écarté le vieux gêneur.

Pourtant, cette fois, le garde osa essayer quelques objections. Mais un froncement de sourcils, un froid regard de surprise l'arrêtèrent net.

Le prince dit sèchement :

– Tout est entendu entre Lilia Andreievna et

moi. Tu n'auras à t'occuper de rien pour la cérémonie qui aura lieu très probablement demain soir.

Se tournant vers sa fiancée, il ajouta :

– Demain, dans l'après-midi, je te présenterai mes témoins, Lilia. Maintenant, il faut que je te quitte, car j'ai fait dire au curé de Vrodno de venir me parler tout à l'heure.

Il se leva, prit les mains de la jeune fille pour y appuyer ses lèvres.

– ... Je reviendrai aussitôt que j'aurai tout réglé. À bientôt, ma chère Lilia... Tu as déjà meilleure mine, depuis que je suis là. Qu'en dis-tu, Hofnik ?

De fait, le teint délicat restait d'un rose léger, les cernes semblaient s'effacer sous la lumière des yeux éclairés par la joie profonde qui faisait battre plus vite le cœur de Lilia.

Hofnik répondit d'un ton contraint :

– Oui, c'est vrai, Votre Altesse... c'est très vrai.

Le prince lui jeta un coup d'œil ironique et

amusé. Puis il se dirigea vers la porte. Au moment de sortir, il se détourna légèrement pour ordonner :

– Viens avec moi, Nicolas Stepanovitch, j’ai à te parler.

Hofnik obéit. Pendant quelques instants, il marcha respectueusement derrière son maître. Puis, sur un signe de lui, il s’approcha.

Wladimir demanda :

– As-tu découvert quelque chose au sujet de ces bruits calomnieux dont tu m’as parlé dans tes lettres ?

– De certitude absolue, je n’en ai pas, Votre Altesse. Les bruits, ça sort d’on ne sait où. Mais enfin, je suis à peu près sûr que les premiers auteurs en sont...

Le garde s’interrompit, hésitant.

– Eh bien ?

– Je crains toujours de faire tort...

Le prince leva les épaules avec impatience.

– Garde tes scrupules pour une autre occasion.

D'ailleurs, le nom que tu vas prononcer est probablement le même que celui sur lequel se sont portés mes soupçons – c'est-à-dire Streitnoff ?

– Oui, Streitnoff, et surtout sa fille.

– Tu m'as dit qu'elle avait insulté Lilia Andreievna ? De quelle manière ?

– En la rencontrant un jour sur une route de ta forêt, elle lui a crié avec insolence : « Eh ! la belle hypocrite, vous n'avez plus de prince pour venir vous tenir compagnie ! » La pauvre enfant est rentrée toute bouleversée, car elle avait trop bien compris, à l'air et à l'accent de cette vilaine créature, que celle-ci avait voulu lui jeter une injure. Mais elle a refusé de l'écrire à Votre Altesse comme le lui conseillait Irina, tout à fait furieuse.

– Irina avait raison. Mais, pour être différé, le châtiment ne sera pas moins exemplaire.

Hofnik frissonna. Pourvu que jamais le prince ne regardât sa femme avec l'expression qu'il avait en ce moment !

– ... Donc, Streitnoff et sa fille sont les premiers auteurs de ces bruits calomnieux. Y en a-t-il d'autres ?

– Je l'ignore, Votre Altesse. Naturellement, on a bavardé là-dessus, dans le pays, en répétant les méchancetés de ces deux mauvais êtres. Mais je crois que ceux-ci doivent avoir seuls la responsabilité... Il est vrai qu'ils ont peut-être agi plutôt par étourderie que par malveillance, les apparences prêtant à...

Wladimir l'interrompt d'un ton sec :

– Que me racontes-tu là ? Certainement, tu n'en penses pas un mot, car je te crois très persuadé que le père et la fille ont agi avec préméditation, lui pour satisfaire sa mauvaise nature, fourbe et envieuse, elle par féroce jalousie. Quant à moi, je n'en doute pas le moins du monde. Au reste, je punirais l'étourderie même du moment où elle aurait pu nuire à celle qui sera la princesse de Wittengrätz... Répète-moi donc maintenant ce que le médecin a dit pour sa santé ?

– Qu'il n'y a rien de grave, mais qu'il lui

fallait des soins, un climat plus doux, beaucoup de tranquillité morale, car c'est une nature très sensible.

La voix du vieillard trembla un peu, à ces derniers mots.

– Bien.

Un geste indiqua au garde qu'il pouvait se retirer. Mais comme il faisait un pas en arrière, le prince le regarda en se mettant à rire.

– Quelle peur tu as de moi pour elle, mon pauvre Hofnik ! Déjà, j'en suis sûr, tu la vois la plus malheureuse des femmes ?

Comme Hofnik, surpris, embarrassé, restait sans parole, Wladimir ajouta :

– Parle en toute franchise, je te le permets.

– Eh bien ! oui, Votre Altesse... oui, j'ai peur. Il y a tant de différence... et puis... Enfin, je ne sais comment expliquer... La petite Barina est si confiante... elle souffrirait tant si... si Votre Altesse devait changer à son égard !

Wladimir sourit, en mettant sa main sur l'épaule du vieillard.

– Ne crains rien, je ne changerai pas. Quant à toi, je te pardonne tout en reconnaissant que tu as bien rempli ton devoir.

Là-dessus, il s'éloigna, laissant Hofnik abasourdi.

En rentrant chez lui, Wladimir, au passage, adressa quelques mots au colonel Korf qui fumait tout en parcourant des journaux, puis il gagna le salon aux tentures rouges qui lui avait servi de cabinet de travail pendant son précédent séjour à Stanitz. Jorel, appelé par un coup de timbre, apparut presque aussitôt.

– Eh bien ! qu'as-tu fait ?

– Comme me l'avait ordonné Votre Altesse, j'ai guetté la jeune personne et je l'ai vue se glisser entre les arbres pour épier Votre Altesse. Alors, étant bien sûr de mon fait, je me suis dressé devant elle en disant : « Trop curieuse, la belle ! Son Altesse n'aime pas cela. » Revenue de son premier saisissement, elle a essayé de nier. Mais, sans l'écouter, je l'ai ramenée ici.

– Bien. Envoie chercher son père et amène-

les-moi tous les deux.

Quelques instants plus tard, l'intendant et Dounia, introduits par le valet de chambre, se trouvaient en présence du prince qui, accoudé à son bureau, attachait un regard d'implacable dureté sur ces deux êtres blêmes, tremblants, dont les yeux n'osaient se lever sur le maître redouté.

Yamil gronda. La main de Wladimir, posée sur la tête du chien assis contre son fauteuil, arrêta d'une légère pression l'animal prêt à s'élancer.

– Eh bien ! Streitnoff, et toi, Dounia Petrovna, vous avez donc oublié que les gens à mon service doivent être sourds, muets et aveugles ?

L'intendant dit, la voix étranglée :

– Je ne sais ce que... ce que nous reproche Votre Altesse.

– Tu le sais parfaitement, misérable hypocrite, pas plus que ta fille n'ignore pourquoi elle est là.

C'était d'un bel aplomb, Dounia Petrovna, d'oser m'espionner ainsi !

Maintenant, le visage de Dounia était rouge et

brûlant. Elle bégaya :

– Je n’ai pas espionné, Votre Altesse. C’est... c’est une erreur...

Elle se tut, en frissonnant sous le regard d’indignation méprisante.

Sans même paraître l’avoir entendue, le prince reprit, en s’adressant à Streitnoff :

– Quant à toi, il s’agit d’autre chose encore. J’ai fait faire une enquête au sujet de l’administration du domaine et tes comptes ont été soigneusement revus. Il en résulte que tu m’as volé – ce qui va te mener loin, tu peux m’en croire ! Avec la recommandation particulière que je leur ferai à ton sujet, les juges te soigneront de façon toute spéciale. En outre, j’expulse ta famille de mes terres avec interdiction d’y jamais rentrer.

Streitnoff, dont le teint blême tournait au verdâtre, balbutia :

– Pardon... Votre Altesse ! Ayez pitié !

Dounia, imitant son père, tendit vers le prince des mains implorantes.

– Oui, pitié, pitié ! Je ne savais pas... je...

– Pas de comédie ! Retirez-vous et prenez garde que je n’aie plus à me plaindre d’aucun d’entre vous, car je vous infligerais de plus durs châtements encore. Pour toi en particulier, Dounia, je me souviendrais de la façon dont les seigneurs de Stanitza punissaient autrefois les serves coupables.

Dounia eut un long frisson, comme si elle sentait déjà sur ses épaules le contact des verges dont la menaçait le maître. Elle savait bien que le prince de Wittengrätz, en dépit de l’ukase impérial abolissant le servage, faisait encore infliger parfois des châtements corporels à ceux qui dépendaient de lui. Et il suffisait de voir sa physionomie, en ce moment, pour comprendre qu’aucune pitié ne se pouvait attendre de sa part.

À Jorel, demeuré au seuil de la porte, Wladimir ordonna :

– Fais sortir ces gens et confie le père à Ifnek pour qu’il le garde de près jusqu’à ce que je le fasse remettre aux mains de la police. Puis envoie-moi Ivan Seminitch ; je veux le charger de

veiller à ce que la fille et le reste de la famille aient quitté demain Stanitza.

Streitnoff et Dounia, avec des regards de bêtes vaincues, se relevèrent en chancelant sur leurs jambes flageolantes. Le père, surtout, n'était plus qu'une loque. Dounia, elle, tout en tremblant de terreur, songeait avec une rage haineuse : « Oh ! me venger !... me venger un jour de cette Lilia pour qui le maître vient de nous jeter à la misère, à la honte ! »

5

Le lendemain soir, vers minuit, le curé de Vrodno attendait les futurs époux dans l'église, faiblement éclairée pour ne pas attirer l'attention du dehors. Il était anxieux et gêné, car le mystère de cette cérémonie lui déplaisait. Hofnik n'avait pu se tenir de lui confier ses craintes, ses doutes, qu'il partageait entièrement. Mais pas plus que le vieux garde, il ne voyait le moyen d'empêcher que le prince – très légitimement en apparence – s'emparât de cette charmante et délicate fille.

« S'il était sincère, songeait le prêtre, sa conduite en cette circonstance apparaîtrait vraiment chevaleresque et digne d'un homme de cœur, car, enfin, il tenait la pauvre petite à sa discrétion, sans avoir besoin de se donner les ennuis qu'il aura pour la faire reconnaître comme comtesse Seminkhof. Mais je ne puis m'empêcher de douter... Je crains tant que la

malheureuse enfant nous revienne bientôt délaissée, meurtrie à jamais dans son âme sensible et ardente, dans son cœur dont l'amour si profond aura servi pendant un peu de temps à l'amusement de ce grand seigneur sceptique et jouisseur ! »

Hélas ! il n'y avait rien à faire pour empêcher ce malheur ! Et quoi qu'il advînt, devant Dieu, devant sa conscience, Lilia serait en tout cas la femme légitime du prince de Wittengrätz.

La jeune épousée entra au bras d'Hofnik. Elle avait voulu que le vieux garde tînt la place de son père et Wladimir, après s'y être opposé tout d'abord, avait dû céder devant ce reproche attristé : « Comment, tu ne comprends pas le sentiment qui me fait agir ainsi, à l'égard d'un vieux serviteur auquel je dois tant de reconnaissance pour m'avoir recueillie, soignée, protégée ? »

Autour de Lilia bruissait un magnifique brocart d'argent et les plis légers d'une précieuse dentelle entouraient son visage pâle. C'était la toilette nuptiale de la mère de Wladimir. Celui-ci

avait voulu que Lilia la portât, et de même, tout à l'heure, il avait attaché au cou de sa fiancée le merveilleux collier de perles que seule portait la femme du chef de la famille. Ainsi, il affirmait qu'en dépit du caractère clandestin de cette cérémonie, c'était bien une princesse de Wittengrätz qu'il emmènerait tout à l'heure, quand la bénédiction de l'église aurait consacré leur union.

Hofnik, le cœur gros, marchait comme un automate. Il ne pouvait se mettre dans l'idée que cette chose invraisemblable allait s'accomplir. Cependant, quand Lilia était apparue dans la petite salle de la maison forestière, quand il l'avait vue si admirablement belle dans cette toilette princière qu'elle portait avec une singulière aisance, le vieillard avait déjà eu l'impression de se trouver en présence d'une personnalité toute différente, d'une très grande dame participant du prestige qu'exerçait autour de lui le prince de Wittengrätz.

« Seigneur, permettez qu'il ne la fasse pas souffrir ! » suppliait-il en regardant le prince

debout près de Lilia, dans son habituelle attitude hautaine.

La jeune mariée, à genoux, priait avec ferveur. Une vie nouvelle s'ouvrait devant elle, et elle tremblait un peu devant le mystère de cet inconnu. Certes, elle chérissait Wladimir et elle ne doutait pas de son profond amour pour elle. Néanmoins, en ces derniers jours, elle éprouvait parfois comme une crainte à l'idée qu'il serait bientôt son maître, qu'il l'emmènerait loin d'ici – où il voudrait. Dans l'humble maison forestière, elle avait toujours vécu paisiblement, entourée d'affections dévouées. Que serait son existence près de ce prince charmeur qui était venu l'enlever à sa solitude pour en faire une princesse des contes de fées ?

Mais cette inquiétude n'agitait pas profondément le cœur de Lilia, car sa confiance restait entière – « son effrayante confiance », comme la qualifiait secrètement Hofnik.

Les réflexions du vieil homme furent interrompues par son maître, qui lui faisait signe d'apporter l'opulente fourrure dont il avait pris le

temps de se munir à Pétersbourg pour l'offrir à sa fiancée. En voyant ses mains attentives disposer la zibeline sur les épaules de Lilia, Hofnik pensa : « Il la soigne bien tout de même ! Pourvu que cela continue ! »

Quand les rites du mariage furent accomplis, et les signatures données, les nouveaux époux montèrent dans une des deux voitures qui attendaient. Les témoins et Hofnik prirent place dans l'autre. À vive allure, la première emmena le prince et Lilia vers la maison forestière. La jeune femme frissonnait, en dépit des fourrures dont l'avait enveloppée son mari, et elle était pâle comme si elle allait s'évanouir. Aux questions inquiètes de Wladimir, elle répondit :

– Non, je n'ai pas froid ; je suis seulement très fatiguée. Puis cette église sombre, vide... Et j'étais là seule, sans parents, alors que pourtant j'ai mon père... C'est triste, cela, Volodia !

Des larmes venaient à ses yeux, un léger tremblement agitait ses lèvres.

Qui donc aurait reconnu l'homme froid, sceptique, railleur impitoyable, en celui qui

consolait, rassurait avec tant de chaude tendresse la jeune femme inquiète et attristée ? Quand la voiture s'arrêta devant la maison forestière, Lilia souriait, ayant oublié dans les bras de Wladimir l'impression pénible ressentie pendant la bénédiction nuptiale.

Comme elle entrait dans la petite salle éclairée par une modeste lampe de cuivre, Terry, le griffon, s'élança vers elle et vint se frotter contre le superbe brocart. La jeune femme se pencha pour caresser la tête hirsute en murmurant :

– Pauvre cher vieux chien ! Cela me fera de la peine, de ne plus te voir.

En même temps lui revenait le souvenir de la scène qui s'était passée là, devant la maison. Se pouvait-il que cet homme sans pitié fût le même que celui qu'elle aimait ?... que ces yeux alors sombres, irrités, fussent capables de contenir tant d'amour, tant d'ardente douceur ?

Comme en cet instant... Et voici que Lilia se voyait attirée contre la poitrine de Wladimir et que la voix chère demandait :

– Quelle nouvelle inquiétude te vient donc, ma bien-aimée ?

– Je pensais à la façon dont je t’ai connu... ce jour où tu as été si dur pour mon pauvre vieil Hofnik. Oh ! Volodia, tu ne seras plus jamais ainsi ?... Car, vois-tu, je ne voudrais pas avoir peur de toi !

Elle se trouvait dans l’orbe de clarté répandue par la lampe. Sa robe, d’où s’échappaient des éclairs argentés, bruissait doucement. Parmi les dentelles du corsage, les perles glissaient avec un éclat discret. Ses cheveux, son voile frôlaient la joue de Wladimir et dans le jeune visage frémissant les yeux inquiets et tendres brillaient sous leurs cils tremblants.

Ils se fermèrent sous les lèvres de Wladimir, qui murmurèrent :

– Tu n’as rien à craindre, toi, puisque je t’aime. Oublie ce moment pour ne plus voir que mon amour, qui ne te refusera jamais rien.

Quand Hofnik, un peu après, revint dans la seconde voiture qui avait reconduit au château le

colonel Korf et le secrétaire, il trouva le prince seul dans la salle. Mais presque aussitôt apparut Lilia, qui venait de revêtir un costume fait le mois précédent avec l'aide d'Irina. Elle vint au vieux garde, mit les bras autour de son cou et embrassa les joues ridées.

– Au revoir, Nicolas Stepanovitch. Je reviendrai, le prince me l'a promis.

– Que Dieu vous bénisse, Barina ! Vous avez été la joie de cette humble maison...

L'émotion étrangla la voix du vieillard et une larme glissa le long de sa joue.

Wladimir dit avec bienveillance :

– Je n'oublierai jamais que la comtesse Seminkhof a été heureuse ici, Hofnik. Si tu désires quoi que ce soit, ne crains pas de t'adresser à nous. Dès maintenant, pour récompenser ton dévouement, je te fais une rente de deux mille roubles et t'autorise à accomplir ton service en amateur, simplement pour ne pas t'ennuyer. Le forestier-chef recevra des ordres à ce sujet.

Le garde balbutia, en baisant la main que lui présentait son maître :

– C’est trop, Votre Altesse... c’est trop !

Mais Lilia, dont les yeux étaient pleins de larmes, dit vivement :

– Non, non, vous avez bien mérité cela, cher et bon Hofnik ! Le prince vient de combler tous mes désirs !

Un regard de chaude reconnaissance remercia Wladimir. À vrai dire, celui-ci avait songé, plus encore qu’à récompenser le vieux serviteur, au plaisir qu’il causerait à la jeune femme. Hofnik le comprit bien. En regardant s’éloigner la voiture, quelques minutes plus tard, un soupir gonfla sa poitrine tandis qu’il songeait : « Oui, certainement, il l’aime... mais jusqu’à quand ? »

6

En quittant Veläina, les Seminkhof avaient regagné Tchevorik, le domaine que le comte possédait sur les bords de la Volga. Bientôt, il serait vendu sur la demande des créanciers. Le comte Seminkhof se demandait où il irait chercher un dernier refuge et comment il vivrait, lui et son fils infirme. Telle était la situation que lui avaient faite Ismène Nadopoulo, épousée sans fortune, et Myrrha, dont il avait assumé l'entretien depuis le jour où il était devenu son beau-père. Dépourvues de toute délicatesse, ces deux femmes avaient dépensé largement – si largement que la belle fortune du comte avait fondu comme neige au soleil. Les efforts pour enrayer n'avaient eu comme résultat que de lui attirer des scènes pénibles. Trop faible, trop dominé par Ismène pour imposer sa volonté, il se laissait maintenant emporter par une sorte de fatalisme par le courant qui le menait à la ruine

totale.

La comtesse, femme avisée, pensait déjà au moyen d'échapper à la noyade. Dès qu'elles ne verraient plus rien à tirer de ce côté, sa fille et elle laisseraient là leur victime et iraient demander au jeu les ressources nécessaires à la vie élégante et facile dont elles ne pouvaient se passer. Avant son mariage, Ismène était une habituée du casino de Monte-Carlo et autres lieux. Elle reprendrait son existence d'aventurière, avec sa fille, jusqu'à ce que celle-ci trouvât le riche mari désiré.

Bien qu'elle détestât Tchevorik, Ismène avait accepté d'y faire un séjour de quelques semaines avant de regagner Pétersbourg, car leurs moyens ne leur permettaient pas cette année une villégiature hivernale. Myrrha, très nerveuse, très souffrante en quittant Velaïna, était prise d'un désir soudain de repos et de solitude qu'elle pouvait y contenter à loisir. Ainsi la vieille demeure abandonnée retrouvait un peu de vie. Le comte errait à travers les pièces décorées avec une élégante simplicité, y cherchant le souvenir de la jeune femme douce, pieuse et tant aimée, de

l'enfant morte si jeune, de tous les jours heureux qu'il avait connus ici. Les glaces réfléchissaient sa silhouette courbée, son visage fatigué, ses cheveux presque blancs. Depuis des années, il souffrait, silencieusement, comprenant quelle erreur avait été la sienne le jour où il avait fait de la belle veuve une comtesse Seminkhof. Et la conscience de sa faiblesse augmentait encore son tourment secret.

Souvent, au cours de ses promenades dans le parc, il poussait devant lui une petite voiture où s'asseyait un adolescent d'une quinzaine d'années – Serge, son fils. Il l'entourait de soins touchants, à défaut de la mère indifférente. Mais c'était là encore, pour lui, une croix de plus.

Myrrha, comme une âme en peine, s'en allait à travers le domaine. Sa passion surexcitée ne lui laissait pas un instant de répit. À tout moment, sa pensée retournait vers le prince de Wittengrätz. Elle se demandait : « Où est-il en ce moment ? Peut-être près d'elle ? » Une fièvre de désespoir et de haine la brûlait. Ce repos, cette solitude dont elle avait escompté le bon effet ne

semblaient aucunement lui réussir, comme le constatait sa mère une quinzaine de jours après leur arrivée à Tchevorik.

Myrrha leva les épaules à cette remarque, et murmura farouchement :

– Qu'est-ce qui peut me réussir ? Rien, rien !

Pendant un moment, elle resta silencieuse, la physionomie sombre. Étendue dans un fauteuil, elle s'appuyait sur ses genoux ses mains très blanches, un peu fortes comme celles de sa mère. Puis elle se redressa en disant d'un ton résolu :

– Je vais partir pour Stanitza. Je m'informerai là-bas...

Ismène faillit lâcher la broderie compliquée à laquelle travaillaient ses doigts habiles.

– Es-tu folle ? Faire ce voyage, long et coûteux, pour un résultat peut-être nul ? Je ne te le permettrai pas, ma petite !

Myrrha frappa du pied.

– Si, tu permettras, parce qu'il faut que j'agisse... que je me remue ! Je perdrais la raison à rester là inactive, à ne pas savoir qui est cette

femme !

– Mais Stanitza est dans un pays perdu. Peut-être n’auras-tu même pas de moyens de communication.

– Je sais que la ville la plus proche est Volensk. Je m’arrêterai là et je m’informerai... Je me ferai passer pour une étrangère, curieuse de connaître la forêt que l’on dit magnifique. Tu me donneras Maroullia, qui me sera très utile pour une enquête, car elle attirera moins l’attention que moi.

– C’est absolument insensé ! Je ne puis autoriser cela !

Mais, en dépit de la résistance maternelle, Myrrha partait la semaine suivante avec la femme de chambre grecque. Au comte, on dit simplement qu’elle allait passer quelques jours chez une amie. Après quarante-huit heures de chemin de fer, elle atteignit Volensk, où elle éprouva quelque peine pour gagner Stanitza. La première neige avait commencé de tomber, mais elle ne tenait pas et une boue effroyable couvrait les routes. Les véhicules à louer étaient rares et

leurs propriétaires ne se souciaient pas de faire faire ce difficile trajet à leurs chevaux. Enfin, l'habile Maroullia découvrit un commerçant qui se rendait, pour affaires pressantes, au village de Vrodno et obtint qu'il les prit toutes deux dans sa voiture.

De cet homme, serviable et bavard, Myrrha essaya, pendant le trajet, de tirer quelques renseignements. Elle apprit que le prince de Wittengrätz était revenu à Stanitza dans les premiers jours de novembre.

– ... À ce moment-là, Son Altesse a expulsé toute la famille de l'intendant et livré celui-ci à la police, comme s'étant rendu coupable de malversations. On dit tout bas que c'est aussi parce que ce Streitnoff et sa fille ont eu la langue trop longue. Et il paraît que le maître n'est pas tendre, dans ces cas-là !

– Qu'ont-ils donc bien pu raconter pour le mécontenter à ce point ?

Le commerçant eut un clignement d'yeux, ouvrit la bouche pour parler, puis la referma et dit enfin :

– Je ne peux pas le répéter, car cela pourrait m’attirer aussi des désagréments, qui sait ! Le prince, est très puissant... et l’on dit que, sur son désir, l’intendant sera envoyé en Sibérie ! Aussi vous pensez que toutes les bouches sont closes, maintenant, à Stanitza et aux alentours !

Mais Myrrha s’y prit avec tant d’habileté qu’avant d’arriver à la forêt, son compagnon lui avait appris ce qu’elle souhaitait savoir : la présence dans une petite maison forestière d’une jeune fille merveilleusement belle, dont l’origine semblait quelque peu mystérieuse, les visites quotidiennes que le prince lui faisait pendant son premier séjour à Stanitza, la correspondance qui s’était échangée ensuite, soi-disant entre le vieux garde et le secrétaire de Son Altesse, mais qui en cachait probablement une autre, puis le second et très bref séjour du prince, après lequel on n’avait plus vu la belle Lilia Verine.

– Son Altesse l’a emmenée sans doute à ce moment-là, conclut le commerçant.

Myrrha, maintenant, se trouvait aussi bien renseignée que possible. Il ne lui restait qu’à

savoir où se trouvait en ce moment sa rivale. Mais cela, tout le monde l'ignorait à Stanitzza, très probablement.

Le nouvel intendant étant absent, Myrrha ne put visiter le petit château et dut se contenter d'une courte promenade dans la forêt. Au passage, le commerçant, qui s'était fait son guide, lui montra la maison d'Hofnik.

– C'est là qu'habitait Lilia Verine. Tous ceux qui l'ont vue s'accordent à dire qu'elle était plutôt faite pour vivre dans un palais.

Myrrha jeta vers la modeste demeure un regard noir. C'était ici qu'« il » venait, ici qu'il aimait, ce prince de Wittengrätz si orgueilleux. Comme il fallait qu'elle lui plût, cette Lilia Verine, pour qu'il fût revenu la chercher !

M^{lle} Nadopoulo rentra à Tchevorik non calmée, bien au contraire, mais du moins enlevée à cette sorte de prostration qui inquiétait sa mère. Elle insista pour hâter le retour à Pétersbourg et le comte, à son habitude, céda sans grande résistance, bien qu'il se plût mieux qu'ailleurs dans ce domaine pour lui plein de souvenirs.

Une fois réinstallée dans la capitale, Myrrha s'occupa de savoir où se trouvait en ce moment le prince de Wittengrätz. Non sans difficulté, elle finit par apprendre qu'il était, depuis le début de novembre, à Nice, ainsi qu'en témoignait sa correspondance adressée au Grand-Hôtel. Il avait dû s'y rendre dès son brusque départ de Velaina, inexpliqué pour tous, y compris pour sa grand-mère qui, depuis lors, ne l'avait plus revu et n'avait reçu de lui que deux courts billets ne donnant aucun détail sur son séjour là-bas.

Munie de ce renseignement, Myrrha alla trouver une amie de sa mère, M^{me} Menkine, qui s'apprêtait à partir pour Monte-Carlo où, chaque année, elle allait satisfaire sa passion du jeu. Comme suite de l'entretien qu'elles eurent ensemble, M^{lle} Nadopoulo recevait, quinze jours plus tard, cette information :

« En fait de prince de Wittengrätz, il n'y a au Grand-Hôtel que son secrétaire, un nommé Ivan Seminitch Strakoff, qui reçoit la correspondance chaque matin, part en voiture pour ne revenir que le soir. Le prince, on ne sait où il est...

Cependant, son yacht est ancré dans le port de Monaco. Parfois, au matin, il a disparu. On le revoit quelques jours plus tard, revenu aussi mystérieusement qu'il est parti.

« Voilà tout ce que je sais pour le moment, ajoutait M^{me} Menkine. Mais je continuerai mon enquête, ma chère petite, tu peux y compter. »

Plus d'une semaine s'écoula avant que Myrrha reçût ce nouveau billet :

« Enfin, je crois être sur la voie ! Dans une villa très retirée, au-dessus de Nice, habitent, depuis le début de novembre, des Russes qui se font appeler comte et comtesse Votschef. Ils vivent là solitaires, font de longues promenades à pied et en voiture. Quelques personnes qui connaissent le prince de Wittengrätz, ayant aperçu ce soi-disant comte, n'ont pas eu un moment d'hésitation. Tous deux ne font qu'une seule et même personne. Quant à la jeune femme qui l'accompagne, elle est, paraît-il, tout ce qu'on peut imaginer de plus délicieux – une beauté qui ne craindrait aucune rivale, m'a dit celui dont je tiens ces détails.

« Dans quel dessein le prince garde-t-il l'incognito pour satisfaire ce nouveau caprice ? Qui est cette jeune personne ainsi entourée de mystère ? Peut-être avec de la patience parviendrai-je à le savoir. Tout d'abord, je vais tâcher d'apercevoir la pseudo-comtesse Votschef. Pour cela, demain, je louerai une voiture, je me ferai conduire à la villa Silvia, une des plus belles propriétés de par ici, entourée de bois de pins, avec de magnifiques plantations d'orangers. Je me souviens de l'avoir aperçue il y a deux ans, au cours d'une promenade. C'est un lieu fait à souhait pour se dérober aux regards curieux ; mais peut-être, malgré tout, les miens pourront-ils y pénétrer. »

Nouvelle lettre deux jours plus tard :

« J'ai vu, ma chère Myrrha ! Oui, elle est belle, adorablement belle. Et lui paraît fort amoureux, si j'en juge par le regard que j'ai surpris.

« Figure-toi que je craignais d'en être pour les frais de mon expédition, car la propriété a plusieurs sorties. Négligeant la belle grille forgée

de l'entrée principale, j'allai me cacher aux environs d'une petite porte près de laquelle des traces de pas annonçaient un passage fréquent. Elle donne directement sur les bois de pins. Bien m'en prit, car j'étais là depuis un quart d'heure quand elle s'ouvrit pour livrer passage à une jeune femme vêtue avec une sobre élégance. Ah ! chère Myrrha, quel charmant visage, tout jeune ! Et ces cheveux d'un blond fauve, à eux seuls parure incomparable ! Oui, mon observateur disait vrai, cette jeune personne n'a pas à craindre que personne l'éclipse.

« Elle se tourna vers le prince qui la suivait et refermait la porte. Il se pencha pour lui adresser quelques mots. Elle sourit, en le regardant. Quels beaux yeux ! Et lui la considérait avec l'amour le plus ardent, le plus absolu. Ma petite, j'ai l'expérience des hommes, et je puis dire que celui-là est pris, enchaîné.

« Je les regardai s'éloigner dans une allée de pins. Cette inconnue est douée d'une grâce très naturelle et d'une singulière distinction. Impossible de nier qu'elle forme avec le prince

de Wittengrätz un couple tel que les anciens Grecs l'eussent divinisé !

« Tu m'as demandé de te dire la vérité, Myrrha. Je le fais, tout en songeant que mieux vaudrait peut-être ne pas exciter la jalousie dont tu es possédée, je le sens. Allons, sois raisonnable, ma chère enfant, tâche d'oublier. Dis-toi que tu n'aurais été qu'une brève distraction, une fantaisie de plus dans la vie de cet homme qui, dit-on, méprise si profondément les femmes. Et console-toi en pensant qu'avec une nature de cette trempe, la belle mystérieuse de la villa Silvia, comme d'autres avant elle, connaîtra tôt ou tard les tortures de l'abandon. »

Myrrha froissa violemment la lettre, qu'elle jeta au loin, et se redressa, pâle, les yeux brillants.

– Je vais partir pour Nice, maman ! Je veux la voir, cette femme !... Je veux la connaître !

Ismène posa une main ferme sur le bras de sa fille.

– Non, Myrrha, non ! Dans l'état de

surexcitation où tu es en ce moment, tu serais capable de faire quelque folie... quelque sottise.

Myrrha eut un rite dur.

– Tu crains peut-être que je commette un crime ? Non, je serai sage, rassure-toi ; il me suffira de l’apercevoir – pour le moment du moins, car je ne répons pas que je ne cherche ensuite le moyen de me venger, de l’enlever à celui qui m’a méprisée.

La comtesse insista encore, pour finir par céder. Le surlendemain, Myrrha, ayant prévenu par dépêche l’amie de sa mère, quittait Pétersbourg à destination de Nice.

M^{me} Menkine l’accueillit à sa descente du train. Elle n’avait rien appris de nouveau sur les habitants de la villa Silvia.

– Demain, nous irons jusque-là, puisque tu tiens tant à voir cette jeune personne. Mais peut-être n’aurons-nous pas tant de chance que moi l’autre jour.

– Eh bien ! nous y retournerons encore, jusqu’à ce que je l’aperçoive !

M^{me} Menkine sourit.

– Eh ! il peut dire qu’il met un fameux grain de folie dans les cervelles féminines, ce prince de Wittengrätz ! Et gare à la délicieuse inconnue objet de son amour, si jamais elle tombe sous ta patte, ma jolie tigresse !

Un éclair passa dans les yeux sombres de Myrrha et les lèvres rouges s’entrouvrirent un instant, laissant voir de fines dents aiguës.

M^{lle} Nadopoulo dit sourdement :

– Oui, gare à elle !

Vers deux heures, le lendemain, M^{me} Menkine et sa compagne descendaient de voiture à quelque distance de la villa Silvia et prenaient la route y conduisant. Myrrha, en prévision d’une rencontre avec le prince, avait entouré son visage d’un voile et s’était enveloppée d’un long manteau foncé. Bientôt, la grille apparut aux yeux des deux femmes. La villa, belle habitation dans le style des palais italiens du XVI^e siècle, s’élevait au milieu d’un parterre abondamment fleuri. Toutes les fenêtres étaient ouvertes et, à l’une

d'elles, un domestique secouait des tapis, des coussins, tandis qu'un autre rentrait dans les pièces du rez-de-chaussée des meubles dispersés le long de la grande terrasse de marbre.

Cela frappa M^{me} Menkine. Pour qu'on s'occupât à cette heure de ces soins de ménage, il fallait que les maîtres fussent absents.

Elle fit part de son observation à Myrrha qui manifesta aussitôt son irritation.

– Ce serait intéressant ! Ne peut-on s'informer ?

– À qui et sous quel prétexte ?

Sans répondre, M^{lle} Nadopoulo avisa un jardinier qui passait dans le parterre et lui cria :

– Eh ! s'il vous plaît !

L'homme, un grand garçon brun et sec, de mine peu avenante, s'avança de quelques pas.

– Cette villa est-elle encore habitée ?

Le jardinier toisa la jeune personne avant de répondre :

– Non, les maîtres sont partis.

- Ah ! En ce cas, elle est de nouveau à louer ?
- Non pas, M. le comte l’a achetée.
- Vraiment ? Quel dommage ! Elle me plaisait tant ! Et ils sont partis pour longtemps, vos maîtres ?

L’homme répondit sèchement :

- Je n’en sais rien.

Après quoi, soulevant son chapeau, il retourna à sa besogne.

Myrrha dut redescendre bredouille à Nice. Elle y demeura encore huit jours et, pendant ce temps, monta deux fois à la villa Silvia. Mais fenêtres et volets étaient clos maintenant. Quant au yacht princier, on ne l’avait plus revu dans le bassin de Monaco depuis le jour où M^{lle} Nadopoulo était arrivée à Nice. Très probablement, le prince et la jeune inconnue s’y étaient embarqués la nuit, ce même jour, pour un départ qui semblait cette fois définitif.

Maintenant, Myrrha n’avait plus de fil conducteur pour les retrouver.

Elle quitta Nice dans un état de fureur

contenue, emportant la vision de cette solitude parfumée où, pendant deux mois, le prince de Wittengrätz et celle qu'il aimait avaient caché leur bonheur parmi les orangers et les roses, sous le vibrant soleil de Provence.

Dans la seconde quinzaine de janvier, Wladimir et Lilia, après une croisière sur les côtes de Sicile et un court séjour à Paris, toujours incognito, arrivèrent à Pétersbourg. Ils s'installèrent non dans l'immense et somptueux palais du quai de la Cour, mais dans celui que le prince possédait à Tsarskoïe Selo, ravissante demeure dans le style byzantin, décorée de peintures anciennes, de statues, de précieuses mosaïques, entourée de jardins où les pièces d'eau encadrées de marbre dormaient sous leur couche de glace.

Wladimir, sur le désir que lui en avait exprimé le tsar, reprenait le commandement de son régiment. Il allait en outre s'occuper de faire rentrer Lilia dans sa véritable situation sociale.

Ivan, l'ex-jardinier de Tchevorik, venait enfin d'être retrouvé à Moscou. Il était infirme, à demi

mort de misère, mais très sain d'esprit. Sur l'ordre du prince, l'intendant-chef s'occupait de le faire venir à Pétersbourg, où, en retour de son témoignage et comme récompense de l'aide apportée autrefois à M^{me} Fabien, une vie aisée lui serait assurée pour ses derniers jours.

Quant à l'enquête faite sur Ismène, elle n'avait pas encore donné jusqu'ici les résultats attendus. Mais celui que le prince en avait chargé disait être sur une piste intéressante. En attendant, Wladimir renouait les rapports avec le comte Seminkhof en l'invitant à venir voir les éditions rares enfermées en la bibliothèque de son palais de Pétersbourg.

Cette invitation, écrite de la main du prince, fut remise au père de Lilia un soir, comme il se levait de table, le dîner terminé. Tandis qu'il parcourait la carte ivoirée discrètement timbrée des armoiries de Wittengrätz, Ismène se pencha pour lire et s'exclama :

– Décidément, votre faveur est durable, mon cher ! Myrrha, le prince de Wittengrätz, invite ton père à venir voir ses vieux livres, demain à trois

heures !

Les yeux de Myrrha brillèrent.

– Vraiment ? Eh bien ! tâchez de conserver le plus longtemps possible ses bonnes grâces, mon père. Cela peut vous être utile, et à nous aussi. Rien ne lui serait plus facile que de vous faire obtenir à la cour une sinécure bien payée.

Le comte eut un geste las.

– Je ne sais pas solliciter. En outre, j’ai entendu dire que le prince déteste les requêtes de ce genre.

– Mais il y a un moyen de s’y prendre ! Naturellement, on ne demande pas cela de but en blanc. Il convient de procéder par petites touches, par insinuations, avec flatteries à l’appui...

En haussant irrespectueusement les épaules, Myrrha ajouta :

– Vous n’avez pas l’adresse nécessaire pour cela. Et il en faut, j’en conviens, avec un homme comme celui-là !

Son regard s’assombrit subitement. Quittant la salle à manger, elle alla se jeter dans un fauteuil

pour ressasser la haine qui ne cessait de la brûler.

Elle savait depuis quelques jours que le prince se trouvait à Tsarskoïe Selo. Quant à la jeune femme, personne ne l'avait aperçue. Vainement, Myrrha et sa mère interrogeaient habilement, parmi leurs relations ; vainement encore, les deux femmes avaient rôdé tout un après-midi aux alentours du petit palais byzantin au risque d'exciter la méfiance du gigantesque Cosaque debout près de l'entrée. La belle inconnue restait invisible.

Le prince ne l'avait-il donc pas ramenée avec lui ?

Cependant, il n'avait pas coutume de résider à Tsarskoïe à cette époque de l'année. Myrrha en concluait qu'il y avait installé l'objet de sa faveur. Mais pourquoi le cacher ainsi ? Par jalousie ? C'était invraisemblable de sa part, car il savait bien n'avoir rien à craindre. À moins qu'il ne la rendît malheureuse ? Mais elle n'en avait pas l'air, d'après les observations de M^{me} Menkine.

« Il faudra pourtant bien que j'arrive à savoir !

pensait rageusement M^{lle} Nadopoulo. Ah ! si j'étais à la place de mon beau-père ! Mais impossible de se servir de lui, car il n'y a pas d'homme plus maladroit. »

Myrrha aurait fait passer un désagréable quart d'heure au comte Seminkhof, si elle avait su qu'il connaissait le portrait de la jeune étrangère et n'en avait dit mot à sa femme ni à elle. Depuis quelques années, dédaigneusement mis de côté par elles, il vivait solitaire parmi les livres qu'il aimait. Comme on ne s'informait jamais de ses occupations, il jugeait inutile d'en parler. Aussi n'avait-il fait que suivre une ligne de conduite habituelle en se taisant sur son entretien avec le prince et sur le portrait de femme qui l'avait si vivement frappé.

À l'heure dite, le lendemain, il était introduit dans la bibliothèque du palais du Wittengrätz où le prince l'accueillit avec cordialité.

Sur la table près de laquelle il s'asseyait avec son hôte, Wladimir avait posé bien en évidence une miniature représentant Lilia en toilette de soirée, le cou entouré du fameux collier de perles

des princesses de Wittengrätz. Elle ne quittait pas d'habitude son bureau, à Tsarskoïe ; mais il l'avait apportée ici aujourd'hui pour la mettre sous les yeux du père de Lilia.

Tandis qu'il dissertait sur la découverte récente d'un précieux manuscrit, dans un couvent grec, il s'aperçut que le regard de son interlocuteur s'attachait à la miniature, la quittait, y revenait. Au bout d'un moment, voyant le comte visiblement distrait, Wladimir fit observer en souriant :

– Décidément, André Pavlovitch, cette figure de femme paraît vous intéresser beaucoup ?

– Oui, au plus haut point, Altesse ! La ressemblance avec la princesse Lewska apparaît ici plus frappante encore... Et... c'est bizarre, mais quelque chose dans le regard, dans le sourire me rappelle aussi ma première femme.

Wladimir, dissimulant sa vive satisfaction, dit avec calme :

– C'est un peu singulier, en effet. Peut-être cette jeune femme a-t-elle du sang des Lewsky

dans les veines... La défunte comtesse Seminkhof possédait-elle la beauté de sa mère, mon cher comte ?

– Non, pas absolument. Elle n'avait pas en particulier cette admirable chevelure dont ma fille, par contre, semblait avoir hérité.

– Ah ! oui, l'enfant qui a péri par accident, avec sa gouvernante... Mais au fait, y a-t-il bien eu accident ?

Le comte Seminkhof regarda son interlocuteur avec étonnement.

– De toute évidence, oui. Comment expliquer autrement cette disparition ?

– Un acte criminel ? Oh ! je n'ai jamais eu l'idée... Qui donc ?... Pourquoi ?

– Personne n'avait-il intérêt à la mort de l'enfant ?

Wladimir vit tressaillir son beau-père et se troubler son regard sous l'afflux d'une pensée soudaine. Pendant quelques secondes, le comte resta sans parole. Puis il dit avec effort :

– Mais non, Altesse... non, personne.

Wladimir n'insista pas. Il lui suffisait, pour le moment, de ce germe de soupçon jeté dans l'esprit du père de sa femme. C'était un très important jalon de planté, comme il le dit un peu plus tard à Lilia, quand il alla la retrouver à Tsarskoïe.

– Cette simple suggestion a paru le frapper très vivement. Il va maintenant réfléchir et, à cette nouvelle lumière, peut-être certains faits s'éclaireront-ils pour lui. J'ai dans l'idée que la situation se dénouera très vite, Lilia.

Ils en avaient hâte tous deux – et lui plus encore qu'elle ; car il se rendait mieux compte de la situation fautive qui était celle de Lilia. Elle s'était fait peu sentir à la Lilia Silvia, où l'incognito laissait au prince plus de liberté. Mais ici, l'existence de la jeune femme se trouvait en marge de la sienne. Celle qui était bien légitimement la princesse de Wittengrätz devait se cacher, comme une coupable, et si sa présence au palais de Wittengrätz était connue, elle ferait l'objet de commentaires injurieux. Or, cette idée semblait insupportable à Wladimir. Lilia, fière et

pure comme la fleur dont elle portait le nom, était à ses yeux un être d'exception qu'aucun soupçon ne devait effleurer.

La jeune femme, dans sa nouvelle existence, conservait la même simplicité intérieure, la même piété fervente que dans la petite maison forestière. En véritable patricienne, elle s'était vite adaptée aux habitudes d'élégance raffinée, au somptueux décor des résidences princières. Elle s'émerveillait quand son mari la comblait de tout ce que peut désirer une femme et laissait voir ses admirations ingénues avec cette fraîcheur d'impression qu'il aimait tant chez elle. Mais tout cela comptait peu, près de l'amour de Wladimir et de celui qu'elle-même éprouvait à son égard. Les satisfactions du cœur et la pureté de la conscience primaient largement pour elle ce qui, dans une situation semblable, aurait fait la joie et l'orgueil d'autres femmes.

Wladimir le savait, car il lisait sans peine dans cette âme sincère dont la confiance ne lui était jamais refusée. Ça n'était pas, d'ailleurs, l'un des moindres motifs de sa fervente estime pour cette

jeune femme qui lui révélait des délicatesses morales dont personne, jusqu'alors, ne lui avait donné lieu de soupçonner l'existence !

– Tu es trop parfaite pour moi ! lui dit-il un jour en riant.

Elle secoua la tête, en le regardant avec un sourire.

– Je ne suis pas parfaite du tout ! J'ai beaucoup de défauts. Mais tu es très indulgent pour ta Lilia. Et je suis sûre, moi, qu'il n'y a pas de meilleur mari que mon Volodia !

De fait, c'était en toute sincérité, qu'elle pouvait écrire à Hofnik :

« Je suis très heureuse. Le prince est tellement bon pour moi ! C'est à Dieu que je demande de payer ma dette de reconnaissance à son égard, pour tout le bonheur qu'il me donne. »

Le vieillard, en lisant cela dans sa petite maison, hochait la tête en marmottant :

« Eh bien ! tant mieux, tant mieux ! Pourvu que cela dure ! »

8

Le lendemain du jour où le comte Seminkhof avait été reçu par le prince de Wittengrätz, Maroullia, femme de chambre de la comtesse, tomba si malheureusement dans un escalier qu'elle se fractura la jambe. Il fallut aussitôt lui chercher une remplaçante. Parmi les personnes qui se présentèrent à cet effet se trouvait une jolie fille blonde, assez prétentieuse. Elle ne possédait pas de certificats, n'ayant jamais servi encore, et quand la comtesse parla de références, elle manifesta un certain embarras.

– Nous connaissons très peu de monde, mes parents et moi... Nous sommes depuis très peu de temps à Pétersbourg...

– Que fait votre père ?

– Il est malade. C'est pourquoi je dois me placer afin de subvenir aux besoins des miens.

– Mais avant d’être malade, que faisait-il ?

– Il était intendant... C’est sa santé qui l’a obligé...

– Intendant ? Chez qui ?

La jeune fille hésita, avant de répondre d’une voix troublée :

– Chez le prince de Wittengrätz.

Myrrha, qui assistait à l’interrogatoire, demanda vivement :

– À Stanitza, peut-être ?

L’autre blêmit, hésita encore et balbutia enfin :

– Oui... à Stanitza, mademoiselle.

Myrrha eut une exclamation de triomphe :

– Stanitza !... Stanitza ! Votre père était là encore quand le prince y vint résider quelque temps, en septembre dernier ?

– Oui, mademoiselle... Vous... vous connaissez Son Altesse ?

– Oui, oui ! Mais vous, sans doute, vous connaissez quelqu’un d’autre ?... quelqu’un que

je voudrais bien connaître aussi, moi !

– Myrrha, je t'en prie !... pas d'imprudence ! dit la comtesse avec un regard inquiet.

Mais Myrrha ne parut pas l'entendre. Elle se leva et alla poser sa main sur l'épaule de la jeune fille, visiblement effarée.

– Dites-moi, vous... est-ce que votre père n'a pas été envoyé en Sibérie, sur recommandation expresse du prince de Wittengrätz ?

Dounia fléchit sur ses jambes et bégaya :

– Comment savez-vous ?

– Je sais bien des choses, vous allez voir... Streitnoff, l'intendant de Stanitza, n'avait pas montré, paraît-il, une scrupuleuse honnêteté dans ses fonctions. Mais aux yeux du maître, son plus grand crime était d'avoir mal parlé d'une certaine jeune personne que Son Altesse honorait de sa faveur. Est-ce bien cela, dites ?

– Ne me demandez pas cela ! Je ne puis rien dire... Son Altesse nous a menacés...

Un frisson agita Dounia, des pieds à la tête, et son regard terrifié se détourna des yeux ardents

qui la scrutaient.

– Ne craignez rien, ce n’est pas moi qui irai vous trahir... Cette jeune fille, cette Lilia Verine, est donc la cause de votre malheur à tous ?

Une flamme de haine jaillit des yeux bleus.

– Oui, dit sourdement Dounia. Si mon père est pour des années en Sibérie, si nous sommes dans la pauvreté, c’est à elle que nous le devons. Ah ! si au moins j’avais pu...

Elle s’interrompit avec un tressaillement d’effroi.

Myrrha dit à mi-voix :

– Vous venger, n’est-ce pas ? Vous la détestez, naturellement ?

Dounia ne répondit pas et détourna ses yeux que cherchaient ceux de M^{lle} Nadopoulo.

– Elle est très belle, cette Lilia ?

– Oui... Cela dépend des goûts...

Myrrha eut un rire aigu.

– Bon, vous en êtes jalouse !... terriblement jalouse, peut-être ?

Le visage de Dounia se contracta, mais ses lèvres restèrent closes.

– Allons, je ne veux pas forcer vos confidences. Comment vous appelez-vous ?

– Dounia Petrovna Streitnoff, mademoiselle.

– Eh bien ! Dounia, nous vous prenons à notre service... n'est-ce pas, maman ?

Sur un geste d'acquiescement peu empressé de sa mère, M^{lle} Nadopoulo ajouta :

– Nous nous entendrons bien, j'en suis certaine... Et je vous promets de garder le secret le plus absolu sur ce que vous venez de me dire, car j'ai le malheur de connaître le prince de Wittengrätz et je me doute de quoi il est capable lorsqu'il poursuit quelqu'un de son ressentiment.

Quand la nouvelle femme de chambre se fut éloignée, en promettant de venir prendre son poste le soir même, Myrrha déclara :

– Cette fille peut m'être très utile. J'ai vu dans ses yeux le désir de la vengeance. La pauvre, naturellement, s'est toquée elle aussi du prince !

Un rire sarcastique s'échappa des lèvres de

Myrrha.

– ... C'est le sort commun à toutes celles qui l'approchent. Mais en dépit de sa haine pour cette Lilia, j'aurai peut-être à la faire agir, car elle paraît terrifiée par les menaces, probablement redoutables, qui lui ont été faites.

– Mon enfant, que médites-tu ? Vraiment, tu m'effrayes, avec ta jalousie ! Cependant, par l'exemple de ces Streitnoff, tu vois qu'on ne s'attaque pas impunément à celle que le prince favorise de sa protection.

– Ah ! tant pis ! Mais je ne puis supporter l'idée qu'elle vit près de lui, heureuse, aimée, tandis que moi !... Non, j'en deviendrais folle !

Elle se leva brusquement, se mit à marcher de long en large à travers le salon. Ainsi, vêtue d'une robe soyeuse à rayures fauves, avec ses yeux brillant d'une lueur mauvaise et le retroussis des lèvres sur les dents aiguës, elle donnait l'impression saisissante d'une jeune panthère en cage.

Sa mère, qui la suivait d'un regard soucieux,

dit au bout d'un long moment de silence :

– Allons, tâche de te calmer, mon cœur. Va t'habiller, car nous avons quelqu'un ce soir à dîner.

– Ah ! oui, Gremnine, mon vieux prétendant. Sa cassette me plairait, à défaut de sa personne, et puis je le ferais marcher comme une marionnette. Mais je le laisserai soupirer quelque temps encore, cet excellent Pierre Ivanitch, avant de me décider.

– Sois suffisamment aimable cependant pour ne pas le décourager. Sa fortune vaut la peine qu'on oublie ses soixante ans, son bégaiement, son physique un peu...

– Décati. Oui, ne crains rien, je lui donnerai la douche écossaise. Rien de tel pour bien tenir en main un soupirant.

Avec un rire mauvais, Myrrha sortit du salon. Mais elle y rentra presque aussitôt en demandant :

– Sais-tu, maman, si André Pavlovitch est retourné chez le prince de Wittengrätz ?

– Il ne m'en a rien dit, en tout cas. Je sais seulement que le prince lui avait parlé d'une prochaine invitation.

– Informe-toi de cela. Il faut qu'il cultive ces relations, tant que l'humeur de Son Altesse n'a pas tourné – ce qui, d'ailleurs, peut se produire d'un jour à l'autre. Alors, le comte Seminkhof sera pour lui comme s'il n'avait jamais existé.

Âprement, après un court silence, elle ajouta :

– Je sais par moi-même comment cela se passe !

Une dizaine de jours plus tard, au cours d'un bal donné à l'ambassade de France, Myrrha se rencontra avec le prince de Wittengrätz.

Depuis son retour à Pétersbourg, elle ne l'avait encore aperçu que de loin, en quelques rares occasions : à une parade militaire, où il venait en tête de son régiment, à son passage en traîneau sur la perspective Newsky, et un soir dans sa loge au théâtre Michel. Cette année, il semblait peu disposé à se montrer dans le monde. Aussitôt remplies les obligations de son rang et de sa

situation militaire, il retournait à son palais de Tsarskoïe où, chuchotait-on, il allait retrouver une jeune femme belle comme le jour – selon l’expression des vieux conteurs – qu’il tenait jalousement prisonnière. Personne n’y était reçu – pas même ses parents les grands-ducs, pas même ses intimes, sauf toutefois le colonel Korf. Il n’en fallait pas tant pour exciter les plus ardentes curiosités, surtout depuis que quelques personnes racontaient avoir entrevu, derrière les vitres de la voiture princière en promenade aux environs de Tsarskoïe, le plus charmant visage qu’on pût rêver.

L’un de ces privilégiés, Alexandre Jorsky, officier des Cosaques du convoi de l’empereur, contait ce soir-là ses impressions à un cercle d’auditeurs fort intéressés, parmi lesquels se glissait Myrrha, toute frémissante encore du regard d’altier dédain qui l’avait effleurée.

– J’ai croisé la voiture sur une route en pleine campagne. Les chevaux marchaient à belle allure, mais j’ai eu le temps d’apercevoir cette merveille de beauté, assise près du prince. Ah ! je donnerais

beaucoup pour la revoir à loisir !

– Auriez-vous envie de vous poser en rival de Son Altesse ? demanda en riant un attaché d’ambassade.

– Ciel ! qui l’oserait ? La présomption serait trop grande... et une telle audace coûterait cher !

La comtesse Sanczo demanda :

– N’est-elle pas toute jeune ?... l’air d’une enfant, presque ?

– Non, pas d’une enfant, mais très jeune certainement. La vision a d’ailleurs été si rapide que je n’ai eu qu’une impression d’ensemble.

– Et vous n’avez pu être renseigné à son sujet ?

– Impossible ! Tout le personnel est muet, chez le prince de Wittengrätz.

– Il serait pourtant intéressant de savoir qui elle est, cette inconnue qu’il entoure de tant de mystère et qui doit lui inspirer une bien grande passion pour qu’en sa faveur il change ainsi ses habitudes, lui, si orgueilleusement indépendant.

– Certes ! Aussi n’ai-je pas renoncé à mon enquête. Un hasard, du reste, peut nous donner la clef de l’énigme.

La comtesse Sanczo désigna d’un coup d’œil la princesse Alexandrine, assise au milieu d’un cercle empressé.

– Voilà quelqu’un qui ne doit pas être satisfait de cela. Elle avait coutume jusqu’alors de passer la fin de l’hiver à Tsarskoïe, où le prince ne s’installait qu’au printemps.

– Que voulez-vous, il est le maître. Sa grand-mère n’a eu qu’à s’incliner quand il lui a appris que cet hiver c’était lui qui habiterait le palais de Tsarskoïe – lui et une autre. Mais de cela, il n’a probablement pas informé la princesse.

Myrrha s’éloigna, le cœur battant. Ainsi, « elle » était bien là, dans le petit palais byzantin ! D’autres, plus heureux que M^{lle} Nadopoulo, l’avaient aperçue. Il la cachait. Pourquoi ?

Si l’on parvenait à le savoir, ne trouverait-on pas là quelque bon moyen de vengeance ?

M. Gremnine, un fonctionnaire de la Cour, sexagénaire et fort riche, qui courtisait Myrrha depuis quelque temps, s'approcha d'elle et lui adressa un long compliment, suivi de considérations diverses sur la soirée à laquelle ils assistaient. Elle l'écoutait d'une oreille distraite et répondait par monosyllabes, tandis que toute son attention se concentrait sur la silhouette élégante et altière du colonel de chevaliers-gardes qui, en allant et venant à travers les salons, s'entretenait avec le lieutenant de Creully, arrivé depuis deux jours à Saint-Pétersbourg comme membre d'une mission militaire.

À un moment, ils passèrent près de Gremnine et de Myrrha. L'oreille très fine de M^{lle} Nadopoulo perçut cette phrase, prononcée pourtant à voix presque basse :

– Demain, venez dîner à mon palais de Tsarskoïe. Là, je vous réserve une surprise...

Quelques instants plus tard, le prince de Wittengrätz se retirait, reconduit jusqu'à sa voiture par l'ambassadeur. Maintenant, il ne faisait plus partout que des apparitions. Très vite,

il retournait vers la demeure où l'attendait la jeune épousée à laquelle, avec son amour, il donnait la plus entière fidélité. Ce changement dans ses habitudes ne pouvait passer inaperçu, chez une personnalité aussi en vue, et, de l'avis unanime, il dénotait qu'il était enfin dominé par une puissante, exclusive passion.

Myrrha, plus que tout autre, en demeurait persuadée.

Tandis qu'un peu plus tard elle songeait à la phrase entendue au passage, il lui revint à la mémoire que le prince, à Uxage, lui avait dit un jour : « J'ai invité le lieutenant de Creuilly à venir chasser avec moi, dans mon domaine de Stanitza. C'est un charmant compagnon qui me plaît beaucoup. »

Or, là-bas, sans doute, l'officier français avait connu Lilia Verine et, honoré des confidences de son hôte, il se trouvait au courant du secret dérobé à tous. Voilà pourquoi, évidemment, il était invité à dîner au palais de Wittengrätz avec la belle inconnue.

9

Aubert de Creully n'avait pas oublié la charmante apparition qui, un jour, s'était dressée devant le prince de Wittengrätz au seuil de la maison forestière. Bien des fois, avec un frémissement de révolte et de souffrance, il s'était demandé : « Qu'est-elle devenue, pauvre, pauvre enfant ? » Il se disait que, peut-être, il aurait dû essayer de faire comprendre à son hôte le crime qu'il s'appropriait à commettre. Mais, tout aussitôt, il s'imaginait le sourire de sarcasme, le regard de hautaine raillerie. Que comptaient la faiblesse, l'innocence, le cœur et l'honneur d'une jeune fille pour cet homme à l'âme sceptique et orgueilleuse, endurcie par les adulations, par la soumission passive à ses volontés, jugeant la femme avec un ironique mépris dont, il fallait bien le reconnaître, on lui avait donné plus d'un motif, dans son entourage !

Soustrait par l'éloignement à la séduction qu'exerçait Wladimir, Aubert avait senti croître cette sorte d'animosité surgie en lui aussitôt connus les desseins de son hôte sur Lilia. Quand son oncle, le général de Creully, lui offrit de faire partie de la mission militaire qu'envoyait en Russie le gouvernement français, il avait hésité d'abord à accepter, car, à Pétersbourg, il lui faudrait revoir le prince de Wittengrätz pour lequel il n'éprouvait plus qu'antipathie. Mais il songea ensuite que, peut-être, il pourrait savoir ce qu'était devenue la pupille du vieux garde. Le prince, sans doute, l'apprendrait de lui-même à son ancien compagnon de Stanitza. Cette perspective suffit à décider Aubert, quelque douleur que lui réservât la confirmation trop prévue de ses craintes.

Le surlendemain de son arrivée à Pétersbourg, il alla déposer sa carte au palais du quai de la Cour, résidence officielle des princes de Wittengrätz, où se donnaient toutes les réceptions que présidait la princesse Alexandrine. Le soir de ce même jour, au bal de l'ambassade de France, Aubert rencontra le prince qui l'invitait à venir

dîner dans sa demeure de Tsarskoïe où se cachait une mystérieuse beauté dont M. de Creully, tout nouvel arrivé, ignorait encore l'existence.

Il n'avait pu, ni, d'ailleurs, n'aurait voulu refuser, puisque, très probablement, dans l'intimité de cette réception, son hôte se laisserait aller à la confiance qu'il souhaitait, tout en la redoutant. Mais ce fut sans empressement et le cœur lourd d'angoisse que, le lendemain, il s'installa dans le traîneau attelé d'admirables trotteurs, envoyé par le prince pour le conduire au palais byzantin.

Par le vestibule aux colonnes d'onyx, on l'introduisit dans un salon en rotonde qu'ornaient des marbres, des mosaïques, des fresques dont la beauté saisit aussitôt M. de Creully. Puis il remarqua la splendeur des tentures de soie jaune brochée d'argent, les sièges byzantins, les précieux vases d'ivoire et d'argent ciselé garnis de fleurs rares, les peaux d'ours blanc jetées sur la mosaïque du sol.

Tout, dans cette pièce et dans celle qu'une large baie laissait voir à la suite, s'harmonisait en

un ensemble de magnificence orientale que tempérerait le goût latin.

Aubert pensa : « Il me semble être transporté dans la demeure d'un prince de Byzance ! »

Il s'approcha d'une petite table d'ivoire pour regarder une photographie qui s'y trouvait. C'était celle du prince en petite tenue, la main appuyée sur la tête de son fidèle Yamil. Aubert le considéra longuement, avec quelque surprise. Dans le sourire qui entrouvrait ses lèvres, il ne retrouvait plus l'ironie dédaigneuse bien connue. Et le regard était changé aussi, comme adouci.

Aubert songea : « Je l'avais déjà remarqué hier. »

Sur la table, près de la photographie, se trouvaient des petits ciseaux d'or, un nécessaire à ouvrage entrouvert, une broderie commencée. Ce devait être le salon de la grand-mère du prince, à laquelle celui-ci allait probablement présenter son hôte.

À ce moment, il se détourna en entendant un bruit léger, puis un cliquetis d'éperons sonnante

sur la mosaïque.

À l'extrémité du salon voisin apparaissaient le prince et une jeune femme vêtue de satin mauve à demi recouvert de point d'Alençon. Aubert eut un douloureux choc au cœur et, machinalement, appuya sur la table d'ivoire sa main tremblante.

Lilia Verine !

C'était elle, idéalement belle dans cette toilette d'une élégance raffinée, souriante, avec tant de bonheur dans ses yeux admirables !

Aubert les regardait approcher tous deux, sans faire un mouvement. Quand ils furent au seuil de la rotonde, seulement, le jeune officier reprit sa présence d'esprit et s'avança, un peu pâle, cherchant à maîtriser sa violente émotion.

Le prince dit gaiement :

– Bonjour, mon cher Creully ! Eh bien ! à voir votre air, je constate que je l'ai réussie, ma surprise ! Vous ne vous attendiez pas à me voir marié ?... ni à retrouver ici la charmante pensionnaire de mon vieux forestier ?

Aubert balbutia :

– Marié ?

– Mais oui, très légitimement marié, quoique non officiellement encore... Lilia, je te présente le lieutenant de Creully, qui se trouvait avec moi quand tu empêchas opportunément une exécution trop sommaire.

– Je me souviens très bien de vous, monsieur.

Une délicate main blanche s’offrait à Aubert, qui s’inclina et l’effleura de ses lèvres.

Avec un sourire, la jeune femme ajouta :

– Je comprends votre surprise, car tout ceci est un mystère pour vous. Mais vous allez en avoir l’explication... et vous nous garderez le secret pendant quelque temps encore.

Elle désigna un fauteuil à l’officier, tandis qu’elle prenait place près de la petite table, sur un siège d’ivoire, sorte de canapé dont les bras se terminaient en têtes de sphinx et qu’ornaient des coussins de précieuses soieries. Wladimir, en s’asseyant à son côté, montra à Aubert Yamil qui, resté derrière ses maîtres, s’étendait aux pieds de la jeune femme en levant sur elle son regard de

fauve dompté.

– Voyez ce chien, Creully. Ma femme n’aurait pas de meilleur défenseur au cas où l’on s’aviserait de l’attaquer. Il lui est aussi farouchement dévoué qu’à moi-même.

Le jeune homme fit un effort pour demander avec une apparente gaieté :

– Je pense, toutefois, que le vieux griffon n’est pas complètement oublié ?

Lilia dit vivement :

– Oublié, mon vieux Terry ? Oh ! certes non !

– Mon cher, apprenez que si la fidélité aux amitiés, aux affections, disparaissait un jour de chez les humains, elle trouverait un dernier refuge dans le cœur de la princesse de Wittengrätz.

Wladimir parlait sur un ton amusé ; mais la plus fervente admiration se discernait dans le regard qu’il attachait sur sa femme.

En peu de mots, il raconta l’histoire de son mariage à Aubert, stupéfait. Quand il parla d’Ismène et de Myrrha, M. de Creully ne put

retenir cette exclamation :

– Votre Altesse se souvient de ce que je lui avais dit au sujet de ces femmes ?

– Qu’elles étaient dangereuses ? Eh ! je ne l’ai jamais nié, mon ami. Personnellement, cela m’était indifférent, mais il s’agit maintenant de tout autre chose, puisqu’elles représentent un péril pour ma femme. Fort heureusement, j’ai le moyen de mettre la belle Ismène à la raison. Ce matin m’est parvenu un rapport à son sujet – rapport édifiant que je vous communiquerai ce soir, si cela vous intéresse.

– Je crois bien, Altesse ! Tout ce qui peut empêcher une telle femme de nuire me fera plaisir.

En soi-même, il pensait : « Et surtout de « lui » nuire, à elle ! »

Son regard avait peine à se détacher de cette délicieuse princesse, dont la beauté l’éblouissait. La jeune fille à peine sortie de l’adolescence, telle qu’il l’avait vue devant la maison forestière, s’était déjà transformée en ces quelques mois. On

la devinait très amoureuse et très aimée, objet des plus délicates attentions de la part de son mari. Là n'était pas une des moindres surprises d'Aubert, en cette extraordinaire aventure. Ce qu'il connaissait du prince ne l'avait pas préparé à le voir sous ce nouveau jour. Il s'expliquait maintenant le changement qui l'avait frappé, sur cette physionomie. Un grand amour avait eu raison de l'égoïsme, de l'ironie, du scepticisme, et celle qui l'inspirait étant un être d'élite, cet amour élevait l'âme de son mari, en faisait déjà un homme quelque peu différent de celui qu'Aubert avait connu à Uxage et à Stanitza.

Oui, si incroyable que cela parût, c'était lui, l'orgueilleux Wittengrätz, qui subissait l'influence morale de cette jeune femme dont les yeux conservaient la pure lumière devant laquelle s'était naguère incliné avec un frémissant respect le puissant seigneur de Stanitza.

Aubert s'en convainquit au cours de cette soirée. Quelle que fût sa secrète souffrance, il était de nature trop noble pour ne pas se réjouir que l'aventure se terminât de cette façon. Ce fut

donc avec la plus entière sincérité qu'en prenant congé de la jeune princesse, il lui exprima son souhait que les difficultés relatives à l'établissement de son identité fussent promptement écartées, afin qu'aucune ombre ne subsistât sur son bonheur.

– Je voudrais surtout que mon pauvre père fût délivré de cette femme et retrouvât un peu de joie dans mon affection filiale. Il est bien vieilli, paraît-il, et semble tout à fait las, découragé.

– Oui, vous le trouveriez encore changé depuis l'été dernier, Creuilly, ajouta le prince. Il se débat dans les inextricables embarras d'argent où l'ont mis ces deux créatures. En outre, je sais de source sûre que la belle Ismène, depuis quelque temps surtout, ne lui ménage pas les scènes.

– Les rongeurs s'agitent, quand ils sentent venir l'inondation.

– Vous dites bien, mon cher. Un homme ruiné comme le comte Seminkhof représente pour des femmes de cette sorte un embarras dont il s'agit de se dégager. Elles s'y préparent sans doute en lui rendant la vie intenable. Puis, un beau jour,

elles le planteront là avec son fils infirme.

– Oh ! Wladimir, protesta Lilia, je ne puis croire qu’elles osent cette odieuse chose ! Mon père, à qui elles doivent tout !

– La reconnaissance et même la plus élémentaire honnêteté restent inconnues aux âmes telles que celles-là. Ce sont de vilains échantillons d’humanité, vois-tu, ma chère Lilia. Heureusement, il en est d’autres...

Son regard, son sourire achevaient clairement :
« Comme toi. »

Aubert quitta le palais de Wittengrätz en emportant une invitation à dîner pour la semaine suivante. Il avait retrouvé chez le prince la même affabilité que l’année précédente et la nouvelle princesse lui avait témoigné une discrète sympathie. Compriment courageusement son regret douloureux, le jeune officier songeait :
« Tant mieux si elle est heureuse, s’il l’aime comme elle est digne de l’être. »

10

Depuis son premier entretien avec le prince de Wittengrätz dans son palais de Pétersbourg, le comte Seminkhof en avait eu un autre pendant lequel, cette fois, il n'avait pas été question de la défunte comtesse ni de la petite fille disparue. Mais la miniature représentant Lilia se trouvait là encore et Wladimir avait de nouveau remarqué les regards d'ardent intérêt que son beau-père dirigeait de ce côté. Il constatait en outre, chez lui, une nervosité, une sorte de distraction qu'il avait peine à surmonter pour suivre la conversation. Exactement informé par un serviteur à sa solde de ce qui se passait à la maison Seminkhof, le prince attribuait ces symptômes de préoccupation en partie aux durs soucis qui assiégeaient cet homme, à la pénible existence que lui faisait sa femme, mais aussi à des doutes, des soupçons au sujet du rôle qu'Ismène avait pu jouer dans la disparition de sa

filles. Cela était tout à fait conforme aux désirs de Wladimir, car, pouvant compter sur le témoignage de l'ancien jardinier de Tchevorik et munis des renseignements recueillis sur l'ex-madame Nadopoulo, il se tenait prêt à frapper le dernier coup.

Deux jours après la soirée que M. de Creully avait passée à Tsarskoïe, le comte Seminkhof reçut un mot du prince de Wittengrätz le conviant à venir voir – cette fois en son palais de Tsarskoïe – une édition rarissime qu'il venait d'acquérir.

Il avait eu précisément la veille la visite d'un créancier menaçant. Les jours précédents, le pauvre homme en avait reçu d'autres de ce genre et il perdait pied devant ce gouffre ouvert sous ses pas.

« C'est la ruine, la misère et aussi le déshonneur », songeait-il avec désespoir.

Usé, vieux avant l'âge, il se sentait incapable d'aucun effort. Cependant, il y avait son fils, son malheureux enfant infirme. Que deviendrait-il ? Comment le ferait-il vivre ? Sa mère ne l'aimait pas, ne s'occupait jamais de lui. Elle s'en irait en

le laissant là, comme elle s'apprêtait à le faire pour son mari.

Car le comte, depuis quelque temps, soupçonnait les projets d'Ismène et de Myrrha. Mais il atteignait à un tel degré de découragement qu'il pensait : « Eh bien ! qu'elles partent. J'aime mieux ne plus les voir maintenant que je sais trop bien ce qu'elles valent. »

Dans un tel état d'esprit, il aurait volontiers mis en avant un prétexte de santé pour éviter de se rendre à l'invitation princière. Mais ce n'était pas le moment de s'aliéner une personnalité de cette importance. Peut-être, si le prince de Wittengrätz continuait de lui accorder ses bonnes grâces pourrait-il solliciter sa protection pour obtenir une situation lui permettant de vivre et de donner à son fils le nécessaire. Donc, il fallait, coûte que coûte, se montrer bon courtisan.

Puis, sans qu'il s'en rendît bien compte, un autre sentiment le poussait à se rendre au palais de Wittengrätz ; l'espoir de revoir ce portrait de femme qui l'impressionnait si vivement par sa ressemblance avec la princesse Lewska et la

défunte Olga Romanova, sa première femme.

Bien souvent, ce souvenir lui revenait à la pensée. Alors, une tristesse, une sorte d'angoisse lui serrait le cœur, tandis qu'il songeait : « Cette ravissante créature, si jeune et dont le regard est si pur, si plein de lumière, est-elle donc tombée sous le joug du prince de Wittengrätz ? Hélas ! pauvre petite !... pauvre malheureuse enfant ! »

De l'invitation reçue, le comte ne souffla mot chez lui. Les précédentes lui avaient valu d'aigres récriminations d'Ismène et de raseuses moqueries de Myrrha, sur son incapacité à profiter de la fantaisie dont il était l'objet. Puis une défiance de plus en plus grande, une sorte d'instinct l'incitaient à se tenir sur ses gardes, en cette occurrence.

En sortant de chez lui, il croisa la nouvelle femme de chambre, cette blonde prétentieuse qui lui déplaisait et qui avait à son égard des manières dédaigneuses dont il s'irritait secrètement, voyant là le résultat de la façon dont le traitaient ouvertement, depuis quelque temps, sa femme et sa belle-fille. Aujourd'hui, comme

elle le heurtait au passage, il l'interpella, dans un de ces subits accès de colère familiers aux natures faibles :

– Je vous avertis d'avoir à changer de manières, car je ne les supporterai pas plus longtemps !

La jeune personne le toisa insolemment :

– Je suis au service de madame la comtesse.

– Eh bien ! je vous ferai voir, moi, que vous êtes aussi au mien !

Dounia ricana :

– Il faudrait d'abord que Votre Excellence me paye, ce qui n'est pas sûr, d'après ce que j'entends dire par les autres domestiques.

Sur cette flèche, la fille de Streitnoff s'éloigna. Elle gagna l'appartement de Myrrha où celle-ci, inactive, enfoncée dans les coussins d'un fauteuil, songeait, l'air sombre et mauvais.

À la vue de la femme de chambre, M^{lle} Nadopoulo se souleva, une fièvre soudaine dans le regard.

– Eh bien ?

– J’apporte d’assez bonnes nouvelles, mademoiselle. Avec de la patience et pas mal de ruse, on réussit presque toujours. Oh ! cela m’a donné du mal, par exemple ! C’est qu’il n’est pas causant, le personnel de Son Altesse ! Enfin, j’ai pu jeter mon grappin sur un jeune aide cocher, qui s’est du premier coup toqué de moi. Lui ne sait rien de la présence d’une jeune femme au palais...

– Ce n’est pas possible !

– Mais si, mademoiselle. La domesticité qui entoure le prince dans cette résidence se compose évidemment de serviteurs éprouvés, tous muets dès qu’il s’agit des affaires de Son Altesse. Lui, Piotre, mon amoureux, n’est qu’un domestique de quatrième catégorie, toujours occupé aux écuries, n’apercevant le maître que lorsque celui-ci vient voir ses chevaux. Donc, il n’y avait pas à compter sur lui pour me renseigner au sujet de Lilia Verine. Mais j’ai appris ceci : on fait en ce moment des travaux dans le parc du palais, et une certaine petite porte reste ouverte jusqu’à la nuit

pour le passage des ouvriers. C'est par là que je dois entrer, demain soir, pour aller dire bonsoir à l'aimable Piotre.

Ici, Dounia laissa échapper un petit rire sec.

– ... Mais c'est en vain qu'il m'attendra, le pauvre garçon. Par contre, au crépuscule, une autre personne profitera de l'indication, entrera dans le parc, s'y cachera, puis, dans la pleine obscurité, gagnera le palais. Après quoi, ce sera son affaire de tâcher d'y pénétrer.

Les yeux de Myrrha brillaient. À ses joues pâlies par la fureur jalouse qui la consumait, une violente poussée de sang montait. Elle dit avec un accent de sauvage triomphe :

– Oui, oui, ce sera mon affaire !... et j'y arriverai ! Pourvu, toutefois, que le chien ne se trouve pas là ! Mais il accompagne généralement son maître, où que ce soit.

– Il est probable qu'il ne l'accompagnera pas demain, car il lui est arrivé un accident. Hier, tandis qu'il bondissait comme de coutume autour du cheval de Son Altesse, une voiture l'a

renversé. Il a une plaie à la tête et une patte cassée. Je tiens cela du petit cocher. Donc, la terrible bête est réduite à l'impuissance.

– Parfait ! Ainsi, j'aurai de ce côté-là complète sécurité. Quant au prince, il sera dans son palais de Pétersbourg, occupé à faire à ses hôtes les honneurs de sa table. Je pourrai donc agir sans me presser, prendre toutes les précautions nécessaires, afin qu' « elle » ne m'échappe pas.

– Mais pour vous enfuir, ensuite, mademoiselle ? La petite porte sera sans doute fermée ?

– Aussi faut-il que vous veniez au rendez-vous de ce Piotre. Vous ferez un peu la coquette avec lui, pour ne pas lui donner de soupçons, vous lui promettrez de revenir... Puis, quand vous entendrez un léger coup de sifflet, vous vous ferez ouvrir la porte. Alors, je m'arrangerai pour sortir, à son nez et à sa barbe s'il le faut. Naturellement, vous n'aurez pas l'air de me connaître...

Dounia hocha la tête.

– C’est une grosse partie que nous jouons là, mademoiselle ! Le prince mettra tout en œuvre pour découvrir l’auteur de... de l’attentat.

– En tout cas, vous ne risquez rien, vous. En admettant que ce Piotre ait l’imbécillité de parler, – ce dont il se gardera bien, car ce serait avouer qu’il a introduit une étrangère dans le parc – on ne pourrait se douter que la femme brune au visage maquillé, dont il donnerait le signalement, soit la blonde et fraîche Dounia Streitnoff.

– Oui, je crois, en effet, que j’étais méconnaissable à chacun de mes petits voyages là-bas. Mais le prince paraît si perspicace... Et il mettra en branle toute la police...

Un frisson agita les épaules de Dounia, une ombre d’angoisse passa sur son regard.

M^{lle} Nadopoulo dit âprement :

– Trembleuse ! Quels risques courez-vous à côté des miens ? Enfin, oui ou non, voulez-vous vous venger de cette Lilia ?

Une lueur mauvaise brilla dans les yeux de Dounia.

– Oui, je le veux ! Oui, je vous aiderai, mademoiselle !

Le prince de Wittengrätz, ce matin-là, déjeunait à la table impériale. Il fut ensuite retenu assez longtemps par le souverain, si bien que le comte Seminkhof l’attendait depuis près d’une heure quand il entra dans son cabinet où le visiteur était demeuré en tête à tête avec la miniature de Lilia.

– Mon cher comte, je regrette de vous faire perdre votre temps ! Mais Sa Majesté se trouvait dans ses jours de grande causerie...

Tout en parlant, Wladimir jetait ses gants sur le bureau et tendait la main à son hôte. En même temps, il enveloppait du regard le maigre visage plus creusé, plus altéré encore qu’à l’ordinaire, et notait la tristesse inquiète des yeux bleus, le tremblement des mains presque décharnées.

En invitant du geste le comte à reprendre le siège qu’il venait de quitter pour le saluer, il s’assit lui-même près de son bureau en demandant :

– Vous semblez souffrant ?... ou bien très préoccupé ?

– L'un et l'autre, en effet, Altesse. Des soucis, des inquiétudes... Je prie Votre Altesse de m'excuser si j'ai quelques distractions, quelques absences. Mon pauvre cerveau est très fatigué en ce moment.

De fait, il essayait de lutter courageusement contre un malaise qui l'envahissait, depuis un instant.

– Vous êtes complètement excusé à l'avance... Tenez, voici l'édition que je voulais vous montrer. Elle vient d'être découverte par mon archiviste et me paraît très intéressante.

Le comte, désespérément, essayait de rassembler les idées qui le fuyaient. Entre ses doigts, il tenait le vieux volume, et dans le désarroi de son cerveau affaibli surnageait seule cette pensée, comme une hantise : « Il faut que j'aie l'air de m'intéresser, malgré tout, car je ne dois pas le mécontenter. »

Mais les lettres dansaient devant ses yeux. Sa

main tremblait si fort qu'il n'arrivait pas à tourner les pages et la voix de son hôte produisait à ses oreilles comme un bourdonnement sans qu'il pût saisir le sens des paroles prononcées.

Wladimir dit tout à coup :

– Je crois que vous êtes vraiment très fatigué, André Pavlovitch ! Un autre jour, nous verrons cela...

Et il étendit la main pour prendre le volume.

Le comte Seminkhof balbutia :

– Je demande pardon à Votre Altesse... mais vraiment, oui, je suis incapable aujourd'hui...

À ce moment, un bruissement se fit entendre. Dans l'encadrement de la porte ouverte sur le salon voisin, apparut une jeune femme aux cheveux fauves, dont la robe de gaze blanche frissonnait sur un dessous de soie rosée. À l'ombre des cils foncés, les yeux émus, les yeux aux vives lueurs d'or se dirigeaient vers le comte Seminkhof.

Wladimir dit avec calme, en laissant retomber le volume sur son bureau :

– Ah ! te voilà, Élisabeth ! Viens que je te présente le comte André Pavlovitch Seminkhof.

Le comte s'était levé à l'approche de la jeune femme. Il attachait sur elle un regard que remplissaient la stupéfaction, l'effarement, puis la plus violente émotion.

Wladimir, tout en quittant son siège pour se rapprocher de sa femme, continuait :

– C'est lui, comme je te l'ai dit, qui trouve une si étonnante ressemblance entre la princesse Lewska et toi.

Le comte balbutia :

– Oh ! oui, étonnante... inouïe ! Et puis ce nom... Élisabeth... c'était celui de ma petite fille morte...

– Élisabeth Andreievna Seminkhof... c'est mon nom aussi.

– Élisabeth... Andreievna... Seminkhof ?...

Sa voix s'échappait, toute rauque, des lèvres tremblantes.

– Mais alors... ? Non, ce n'est pas possible !

Mon Dieu, est-ce que je rêve ? Ayez pitié de moi !

Lilia s'avança vivement, prit ses mains dans les siennes.

– Non, vous ne rêvez pas ! Je suis bien votre fille, que vous croyiez morte. M^{me} Fabien m'a emportée, m'a cachée pour me soustraire aux dangers qu'elle redoutait pour moi. J'ai vécu dans une petite maison forestière du domaine de Stanitza, sous un nom d'emprunt, jusqu'au jour où le prince de Wittengrätz m'a emmenée.

– Ma fille ! Vous êtes ma fille !

Il chancelait, sous le coup de l'émotion. Wladimir lui avança un fauteuil dans lequel il se laissa tomber. Son regard où se mélangeaient l'ahurissement et le bonheur, s'attachait à Lilia qui gardait une de ses mains entre les siennes.

– Oui, cette ressemblance extraordinaire... et le sourire de ma pauvre Olga, que j'avais déjà remarqué sur votre portrait. Ma fille ! Ma petite Élisabeth !

Il la considérait avec une joie émerveillée.

Puis, tout à coup, une ombre d'angoisse voila son regard, qu'il tournait vers le prince. Il murmura :

– Mais alors... Votre Altesse... ?

Wladimir comprit la pensée du père.

– J'ai épousé secrètement votre fille, André Pavlovitch, et il ne reste plus qu'à déclarer officiellement ce mariage.

– Épousée ? Alors, elle est... ?

– Princesse de Wittengrätz, et cent fois digne de l'être. Aussi ne l'ai-je pas laissée à un autre, cette charmante Lilia dont vous avez le bonheur d'être le père, mon cher comte.

Le comte Seminkhof passa la main sur son front :

– Je rêve !... je rêve ! Retrouver ma fille... et la retrouver princesse de Wittengrätz !... Mais Votre Altesse parlait de dangers auxquels l'avait soustraite M^{me} Fabien ?

– Oui, et cela touche un point douloureux pour vous.

Le comte tressaillit.

Lilia, attirant un siège à elle, s'assit près de lui et approcha son front des lèvres tremblantes.

– Embrassez-moi, pauvre père, pour vous donner du courage et dites-vous que, maintenant, votre fille sera là pour vous entourer de soins et d'affection.

– Mon enfant ! Que tu dois être bonne et charmante !

Wladimir dit avec une émotion mêlée de gaieté :

– Certes, elle l'est, plus encore que vous ne pouvez le penser ! Je vous assure qu'elle ne me rend pas malheureux, ma délicieuse Lilia !

Avec un sourire d'ironie amusée, il ajouta :

– Je crois, du reste, qu'elle pourra vous donner la même assurance au sujet de son mari. N'est-ce pas, Lilia, je ne suis pas trop terrible pour toi ?

– Oh ! mon père, il est si bon, si bon, et je suis si heureuse !

Le comte balbutia :

– Tant mieux... tant mieux, ma chère enfant !

Ce n'était pas une des moins étonnantes choses, dans cette invraisemblable aventure, que d'entendre affirmer la bonté d'un homme qui, jusqu'alors, n'avait pas précisément la réputation de posséder cette vertu, non plus que d'être susceptible de rendre une femme heureuse.

Wladimir, s'asseyant près de son beau-père, lui lut la déclaration de M^{me} Fabien. Les traits ravagés du pauvre homme se crispaient et Lilia, qui tenait son visage appuyé contre la joue blême, sentait frissonner longuement le corps amaigri.

Quand Wladimir eut terminé, le comte dit d'une voix étranglée :

– M^{me} Fabien était une femme loyale, scrupuleusement honnête. Je suis persuadé qu'elle parle ici en toute vérité. Mais alors, il me faut admettre que...

– Que celle dont vous avez eu le malheur de faire votre seconde femme est une criminelle, sinon de fait, du moins d'intention ? Je n'en doute guère, pour ma part. D'ailleurs, j'ai ici un petit dossier que je vais vous communiquer. J'aurais voulu vous épargner ce désagrément,

mais il est nécessaire que vous vous rendiez bien compte de ce qu'est cette personne et comment la plus complète absence de scrupules la rend capable de tout. Puis Lilia – je l'appelle toujours ainsi, l'ayant connue sous ce nom – vous montrera les vêtements qu'elle portait quand M^{me} Fabien l'emmena de Tchernovik, la médaille à vos armes qu'elle avait au cou. Enfin, je ferai venir demain ce jardinier, complice de la gouvernante, afin que vous entendiez son témoignage.

– Oh ! je ne doute pas, Altesse !... Hélas ! je ne puis douter ! Oui, je la crois capable de tout... et de cela même. Depuis quelque temps, je connais mieux encore ce qu'elle est...

– Il faudra nous débarrasser d'elle et de sa fille. En les menaçant de compromettantes révélations, je les ferai quitter la Russie dans les vingt-quatre heures. Ne vous occupez pas de cette affaire, je m'en charge : vous n'aurez pas ainsi l'ennui de pénibles scènes et, avec moi, elles n'oseront pas essayer de résistance.

– Je remercie Votre Altesse ! Oui, je n'aurais

pas eu la force... Je suis las, brisé...

Lilia dit avec une affectueuse compassion :

– Pauvre père ! Mais bien des soucis vous seront enlevés maintenant, vous verrez.

Wladimir approuva du geste, en déclarant :

– Je m’occuperai de vos embarras pécuniaires pour vous en délivrer sans retard. Vos créanciers seront désintéressés : en outre, je rachèterai au nom de Lilia vos propriétés hypothéquées dont vous aurez la jouissance votre vie durant, avec des revenus conformes à votre rang. Bien entendu, votre fils continuera de vivre près de vous et pourra toujours compter sur l’aide de Lilia, puisqu’il est infirme et délaissé par sa mère.

– Oh ! Altesse... je ne sais comment exprimer ma reconnaissance ! Je...

Le pauvre homme ne trouvait pas de mots, en effet, devant cette solution inattendue et fantastique d’un problème considéré par lui comme insoluble.

Le rêve lui semblait continuer, tandis qu’il écoutait son gendre narrer l’aventure de Lilia.

Avec le regard d'un homme qui n'ose croire encore à son bonheur, il considérait cette jeune femme, belle entre toutes, que le prince de Wittengrätz aimait au point d'avoir passé, pour en faire sa femme, sur tous les ennuis que pouvait lui réserver la situation exceptionnelle dans laquelle se trouvait la pensionnaire du vieil Hofnik. Il comprit, dès ce jour-là, qu'elle régnait sur ce cœur orgueilleux et que d'un regard, d'un sourire, elle pouvait tout obtenir de lui.

Quand il quitta le palais byzantin, il était convenu entre son gendre et lui que, dès le surlendemain, le prince procéderait à l'exécution d'Ismène et de Myrrha par l'intermédiaire d'Ivan Semnik, son secrétaire. La veille, il aurait eu un entretien avec le grand maître de la police afin que les deux femmes fussent surveillées à leur sortie de Russie, et leur signalement dûment donné à la frontière pour qu'elles ne rentrassent jamais.

Ainsi que Wladimir le fit comprendre à son beau-père pendant que Lilia allait chercher les vêtements portés par elle au moment de son soi-

disant accident, il se méfiait tout particulièrement de Myrrha, à cause de sa violente passion pour lui.

– ... Elle doit être capable de la plus féroce jalousie et si elle pouvait faire quelque chose de mal à ma femme, je suis bien certain que rien ne l'arrêterait.

– Oui, c'est possible. Elle paraît terriblement nerveuse, depuis quelque temps... depuis notre séjour chez Votre Altesse.

Le prince dit avec son ironique sourire :

– Je le comprends.

Et il apprit à son beau-père la visite que M^{lle} Nadopoulo avait faite dans son cabinet.

– Quelle audace ! s'exclama le comte Seminkhof. Oui, c'est une créature à éloigner de Lilia, Votre Altesse a raison. Heureusement, la chère enfant a maintenant près d'elle une protection toute-puissante.

– Certes, mais la ruse d'une femme jalouse est diabolique et l'on ne saurait prendre contre elle trop de précautions.

11

Par sa dame d'honneur, toujours fort au courant des potins mondains, la princesse Alexandrine connaissait depuis quelque temps le motif pour lequel, cet hiver-là, Wladimir avait établi sa résidence au palais de Tsarskoïe. L'irritation de l'aïeule, pour contenue qu'elle fût, n'en était pas moins grande de se voir écartée ainsi d'une demeure qu'elle aimait parce qu'il avait plu au prince d'y installer une favorite, comme elle qualifiait la jeune inconnue dont quelques personnes seulement avaient eu la vision rapide, derrière les vitres d'une voiture. En outre, cet attachement de la part de son petit-fils n'était pas fait pour amener la prompte réalisation du mariage tant souhaité par elle. Aussi maudissait-elle secrètement l'étrangère. Mais en même temps elle éprouvait à son sujet une vive curiosité. Quelle sorte de femme avait donc pu intéresser assez vivement Wladimir pour qu'en sa

faveur il changeât ses habitudes et se complût à demeurer si souvent près d'elle, en homme très amoureux ? Enfin, il y avait ce mystère dont il l'entourait, qui n'intriguait pas moins que les autres Alexandrine Serguievna.

Dans l'espoir d'apercevoir la jeune femme, elle se décida à une démarche assez audacieuse de sa part, car elle n'ignorait pas qu'elle risquait de mécontenter fortement son petit-fils. Mais la curiosité fait oser à une femme bien des choses. Ainsi donc, le lendemain de l'entrevue du comte Seminkhof et de sa fille, elle se présentait au palais byzantin en sortant du palais Alexandre où, cet après-midi-là, elle avait été appelée par l'impératrice pour conférer au sujet d'une œuvre dont elle était la présidente.

Comme prétexte, elle avait une difficulté de protocole surgie en dernier lieu, au sujet du grand dîner qui se donnait ce soir-là dans leur résidence de Pétersbourg. Tout eût pu se régler par courrier. Mais n'était-il pas plus naturel, la princesse se trouvant précisément aujourd'hui à Tsarskoïe, qu'elle vînt en parler elle-même à son petit-fils ?

« Après tout, songeait-elle pour s'encourager, je ne suis pas censée connaître la présence de cette personne chez Wladimir. »

Néanmoins, elle n'était pas très rassurée sur l'accueil qui lui serait fait. Encore risquait-elle cela simplement pour un hasard qui lui permettrait d'apercevoir l'inconnue... et peut-être même pour s'entendre déclarer par les domestiques que le prince n'était pas là.

Elle s'attendait un peu à cette dernière éventualité et eut quelque surprise en se voyant introduire aussitôt.

Ce hasard sur lequel, seul, elle comptait, la servit fort bien. Comme un des valets allait l'introduire dans un salon avant d'aller prévenir son maître, Lilia apparut dans l'escalier de marbre. D'après la photographie que lui avait montrée Wladimir, elle reconnut l'aïeule de son mari en cette grande et belle femme un peu forte, aux cheveux poudrés, à l'allure majestueuse. Elle la salua avec une grâce discrète. Mais la princesse Alexandrine, redressant la tête, se détourna sans lui répondre et se dirigea vers le

salon dont le domestique ouvrait la porte devant elle.

Lilia demeura un moment immobile sur le degré de marbre. Le sang montait à ses joues, une pénible émotion précipitait les battements de son cœur. Pour la première fois, – tant son mari avait pris soin d'en écarter toutes les possibilités, – elle recevait une insulte, d'autant plus dure qu'elle était faite par l'aïeule de Wladimir.

« Il est vrai qu'elle doit se demander qui je suis, ce que je fais ici, songeait la jeune femme, tandis qu'elle se dirigeait machinalement vers le jardin d'hiver. Que pense-t-elle de moi ? Enfin, grâce à Dieu, tous ces mystères sont finis et je serai bientôt pour tous la femme de mon cher Wladimir. »

Dans le salon où elle attendait, la princesse Alexandrine demeurait sous le coup du saisissement causé par l'apparition de cette toute jeune femme dont la beauté se rehaussait d'une élégance très aristocratique, d'une grâce délicate qui avait aussitôt frappé son œil connaisseur. Comme autrefois Myrrha devant le portrait de

Lilia, elle s'était dit aussitôt : « Ah ! je comprends... je comprends ! » Oui, cette étrangère devait avoir tout ce qu'il fallait pour charmer, pendant un peu de temps du moins, le grand seigneur très raffiné qu'était Wladimir. Avec un frémissement de colère jalouse, la mondaine vieillie, qui ne pouvait se résigner à la perte de sa jeunesse et de sa beauté, devait reconnaître que dans son souvenir elle ne pouvait trouver aucune femme capable de rivaliser avec cette inconnue.

Si, la princesse Levyska... Mais, au fait, cette jeune femme lui ressemblait !

« Qui est-elle ? Comment Wladimir l'a-t-il connue ? » se répétait-elle, de plus en plus intriguée.

Le valet reparut à ce moment, venant lui annoncer que le prince l'attendait. Elle gagna le cabinet de travail à la porte duquel Wladimir vint la recevoir. Contre ses prévisions, l'accueil fut aimable. Mais le sourire du prince était quelque peu nuancé de raillerie, tandis que dans son regard se discernait un amusement ironique.

Assise en face de son petit-fils, Alexandrine Serguievna exposa le but de sa visite. Tout en parlant, elle remarquait ici et là divers indices d'une habituelle présence féminine : un fauteuil devant lequel était posé un coussin pour les pieds, un tricot blanc abandonné sur le bureau, près d'un petit porte-plume d'or ciselé.

Puis le regard de la princesse tomba sur la miniature représentant Lilia.

À grand-peine, elle retint un sursaut d'indignation. Au cou de cette jeune femme, elle voyait le fameux collier de perles des Wittengrätz, celui que seule portait la femme du chef de la famille.

Jusqu'alors, aucun des princes de Wittengrätz n'avait osé en parer une favorite. Mais Wladimir, lui, ne se souciait de rien dès que parlait son bon plaisir !

Le prince, tout en jouant d'une main distraite avec un volume posé sur son bureau, suivait d'un air d'amusement quelque peu sarcastique les impressions qui passaient sur la physionomie de sa grand-mère. Comme, une fois de plus, le

regard de celle-ci revenait à la miniature, il dit avec un sourire d'ironie légère :

– Allons, grand-mère, examinez-la de plus près, ma charmante Lilia, puisqu'elle paraît vous intéresser. Tenez...

Étendant la main, il prenait la miniature et la présentait à la princesse. Celle-ci eut un geste de véhémence protestation.

– Volodia, tu abuses ! Certainement, je n'ai rien à dire. Tu es libre... Toutefois, tu dois comprendre l'impression que j'éprouve à voir ce collier au cou de... de cette jeune personne... très jolie, évidemment, mais qui...

Elle s'interrompt en voyant le froncement de sourcils bien connu.

Reposant la miniature sur le bureau, Wladimir dit avec un accent bref et hautain :

– Vous me connaissez bien peu si vous supposez que je ferais porter cette parure de famille à une femme qui ne serait pas la princesse de Wittengrätz.

– Mais... alors ?

– Eh bien ! alors, c’est que Lilia a tous les droits de la porter, elle, parce qu’elle est ma femme.

– Ta femme ? Volodia, en vérité !...

La princesse considérait son petit-fils avec un tel ahurissement qu’il se mit à rire.

– Je comprends votre surprise. C’est une extraordinaire histoire que je vais vous conter en quelques mots. Après quoi, je vous présenterai ma chère Lilia, en vous demandant de garder le secret sur tout cela pendant un peu de temps encore.

Dix minutes plus tard, Wladimir entra dans le jardin d’hiver où Lilia, encore sous le coup de sa rencontre avec la princesse Alexandrine, travaillait à une broderie.

– Ma grand-mère est là, chérie, et je lui ai tout dit, puisque l’occasion s’en présentait. Viens, que je te fasse faire sa connaissance... Mais qu’y a-t-il ? Je vois dans les yeux que tu as eu un ennui !

Elle sourit en posant son ouvrage sur une table.

– Oh ! tu vois toujours tant de choses dans mes yeux, Volodia !

– C’est toi qui me laisses tout y voir, petite âme. Allons, qu’y a-t-il ?

S’asseyant près d’elle, il lui prenait la main en la regardant avec une impérieuse tendresse.

– Bien peu de chose, va ! Si je n’étais pas si orgueilleuse...

– Toi, orgueilleuse ? Quelle plaisanterie ! Et à quel propos, cet orgueil-là ?

– Il n’est pas du tout nécessaire que je te le dise.

– Mais moi, je tiens à le savoir.

Alors, en plaisantant sur ce qu’elle appelait sa susceptibilité, la jeune femme raconta sa rencontre avec la princesse Alexandrine.

La physionomie de Wladimir se durcit aussitôt.

– Bien, bien ! Tu recevras des excuses, Lilia.

– Oh ! Volodia, non ! C’était fort naturel. Ta grand-mère ne me connaissait pas, songes-y.

Mais Wladimir n'écoutait rien. Du moment où il s'agissait d'un froissement infligé à Lilia, aucune réparation ne lui semblait trop grande. La princesse Alexandrine, après avoir accueilli cette nouvelle petite-fille avec une bonne grâce forcée dut comprendre l'invitation faite par lui et s'excuser aimablement près de la jeune femme qui – elle le constatait aussitôt – occupait une place prépondérante dans l'existence de Wladimir.

Quand elle se retira, ayant vu sa curiosité satisfaite bien au-delà de son espoir, elle emportait la désagréable certitude que cette trop séduisante Lilia était pour son petit-fils tout autre chose qu'un caprice et que jamais il ne faudrait, si habilement que ce fut, commettre l'imprudence de s'attaquer à elle.

Tandis que Wladimir montait à son appartement pour changer de tenue, Lilia gagna le salon en rotonde qui était sa retraite favorite. Sur un coussin, près de son fauteuil, se trouvait étendu Yamil. La tête du bel animal était entourée d'un pansement et des attelles retenaient

sa patte brisée. À l'entrée de sa maîtresse, il tourna vers elle ses yeux jaunes qui exprimaient un attachement farouche. Lilia se pencha et caressa le museau fauve de cette main délicate dont Yamil connaissait la douceur, car c'était elle qui le soignait depuis son accident.

– Oui, mon bon chien, tu seras bientôt guéri et tu reprendras tes courses avec ton maître.

Elle s'assit et posa son coude sur l'appui du fauteuil. Une grande satisfaction la pénétrait, maintenant qu'elle voyait atteint le but poursuivi depuis plusieurs mois. C'en était fait du mystère désormais, elle pourrait se montrer près de Wladimir au lieu de rester à l'écart, ainsi que ce soir, tandis que lui allait recevoir ses hôtes près de la princesse Alexandrine. Non que cette existence retirée ne lui plût, bien au contraire. Mais elle savait combien Wladimir désirait vivement sa reconnaissance officielle comme princesse de Wittengrätz. Peu d'instant auparavant, il venait de lui montrer toute la joie qu'il éprouvait à voir enfin atteint le but si désiré.

Puis la pensée de Lilia s'évada, retourna en

arrière, vers la villa cachée parmi les orangers. Wladimir s'était rendu acquéreur de cette demeure, témoin de leur lune de miel. À la vérité, celle-ci durait toujours. Mais Lilia ne pouvait songer sans une plus vive émotion à ces premières heures de leur union, à leur chère solitude d'amoureux, à la sollicitude de Wladimir, si complètement insouciant de toute autre créature au monde. Oui, elle lui était chère, uniquement chère, et à mesure qu'elle le connaissait davantage, elle comprenait mieux ce que valait l'attachement d'un homme tel que celui-là.

Un bruit de pas dans les salons précédant la rotonde lui annonça l'approche de son mari. Yamil dressa la tête et se raidit, l'œil brillant, en se retenant visiblement pour ne pas essayer de bondir à la rencontre de son maître.

Wladimir vint s'asseoir près de sa femme, glissa un bras autour des épaules voilées de gaze blanche et baisa la joue satinée.

– À quoi pense mon cher lis ?

– Je revivais notre séjour à la villa Silvia,

Volodia. Dis, veux-tu que nous en parlions un peu ce soir, mon ami chéri ?

Wladimir ne demandait pas mieux. Lui aussi gardait le plus charmant souvenir de ces semaines passées dans l'atmosphère lumineuse et parfumée des côtes de Provence, près de cette jeune femme qui devenait sa préoccupation, sa joie de tous les instants. Avec elle, il évoqua leurs promenades, leurs croisières sur le yacht, leurs longues causeries d'amoureux dans le grand salon clair où s'éteignaient les derniers rayons du couchant et qu'embaumaient les fleurs cueillies par Lilia. Enfin, la jeune femme fit observer :

– Je crois qu'il est grand temps que tu partes, ami ; sans quoi, tu risquerais d'arriver après tes invités.

– Oui, en effet...

Et, nonchalamment, il se leva, sans quitter des yeux Lilia.

– ... Si au moins je t'avais en face de moi, à ce dîner ! Enfin, c'est la dernière fois que je parais en célibataire. Mes convives auront désormais le

plaisir de te contempler, ô la plus belle des princesses !

Il couvrait Lilia d'un regard d'orgueilleuse admiration. À l'avance, il jouissait de la sensation que produirait la jeune femme, partout où elle paraîtrait.

Lilia l'accompagna jusqu'à la porte du second des salons faisant suite à la rotonde. Là, il la prit dans ses bras et lui donna un long baiser.

– Bonsoir, petite chérie. Surtout, ne m'attends pas ! Comme maître de maison, je ne puis, hélas ! me contenter d'une apparition. Mais, enfin, cette situation insupportable va finir bientôt, ma chère princesse...

Il la regardait avec une ferveur passionnée. Puis, tout à coup, penché vers son oreille, il murmura :

– Écoute, je vais faire dire qu'un empêchement me retient ! Ma grand-mère recevra seule nos hôtes et, moi, je resterai près de ma bien-aimée.

Les cils de la jeune femme s'abaissèrent un

instant sur les yeux éblouis par l'ardent regard de Wladimir.

– Tu es fou, mon ami ! Cela ne peut se faire. Tu as des obligations à remplir et je ne voudrais pas que tu y manques pour moi.

– Très sage princesse, vous me parlez toujours le langage de la raison. Mais les amoureux, sachez-le, sont généralement un peu fous. Je me moque de la raison... et je reste !

– Volodia, tu n'y songes pas ! Tes hôtes...

– Mes hôtes ? Je m'en moque aussi.

– Ta grand-mère serait mécontente...

Wladimir eut un léger rire d'ironie.

– Oh ! les mécontentements de ma grand-mère ne m'ont jamais beaucoup gêné, car elle s'est toujours gardée de me les laisser voir. Mais, enfin, je veux suivre les conseils de la raison, ma belle Minerve ! Toutefois, je te préviens que mes convives me trouveront fort distrait, car je ne cesserai de penser à ma chère Lilia, seule à table, seule dans ce salon – et si jolie, si jolie, ce soir !

Un dernier baiser – puis Wladimir s'éloigna

dans la galerie qui continuait les salons.

Lilia revint à la rotonde, sans s'apercevoir qu'un lourd rideau de soierie brochée d'argent, tombant devant une fenêtre, venait de bouger, puis s'écartait légèrement, tandis que deux yeux noirs chargés de haine suivaient la jeune femme vêtue de blanc que quittait avec tant de regret le prince, seulement pour quelques heures, cependant.

Après son dîner solitaire, Lilia revint s'asseoir à sa place habituelle et prit un livre que lui avait apporté ce matin son mari. Mais sa pensée, à cet instant, allait vers ce somptueux palais de Wittengrätz qu'elle ne connaissait pas encore, vers ce Wladimir si cher dont elle était l'unique affection. Elle aussi, ce soir, l'avait vu partir avec peine, mais il fallait se montrer raisonnable. Wladimir n'était déjà que trop disposé à suivre les impulsions de son bon plaisir sans qu'elle l'y encourageât encore.

Lilia songeait ainsi, les yeux mi-clos, le livre entrouvert sur les genoux. Un grondement d'Yamil la fit sursauter. Croyant que le chien

souffrait, elle se pencha pour le caresser.

– Qu’as-tu Yamil ? Qu’as-tu, mon pauvre chien ?

Mais l’animal, la tête dressée, le corps tendu regardait la baie qui faisait communiquer la rotonde avec le salon voisin.

De l’endroit où elle se trouvait, Lilia ne pouvait voir l’enfilade des pièces. Aussi eut-elle un violent mouvement de surprise quand, dans la baie, apparut une femme de petite taille enveloppée d’un manteau sombre, coiffée d’un capuchon qui lui dissimulait une partie du visage.

Yamil gronda plus fort et fit un mouvement pour s’élancer. Retenu par sa patte blessée, il continua néanmoins de gronder sourdement.

Lilia se leva d’un mouvement vif.

– Qui êtes-vous ? Comment vous trouvez-vous ici ?

Elle s’avançait en parlant, et l’étrangère approchant de son côté, elles se trouvèrent à quelques pas l’une de l’autre.

– Qui je suis ? Regardez-moi, d’abord.

La femme rejeta en arrière son capuchon et Lilia vit un joli visage très net, des yeux noirs brillants et haineux, des cheveux sombres ornés d'un énorme bégonia couleur d'écarlate. Puis le manteau tomba, découvrant une robe de soie jaune pâle sur laquelle se détachait, au corsage, une autre fleur rouge.

À cette vue, Lilia crut avoir affaire à une folle. Elle fit un mouvement en arrière pour atteindre la sonnette, près de son siège habituel. Mais l'inconnue laissa échapper un rire sardonique :

– Inutile, j'ai coupé le cordon pendant que vous dîniez. Personne ne viendra nous déranger.

Lilia frissonna. Le regard de cette femme devenait effrayant.

Elle se domina pour ne pas montrer son angoisse et dit avec fermeté :

– Que signifie cela ? Comment êtes-vous entrée ici et que voulez-vous ?

– Ce que je veux ? Mais vous connaître, d'abord. Vous m'avez demandé tout à l'heure qui j'étais. Je m'appelle Myrrha Nadopoulo...

– Myrrha Nadopoulo !

– Ah ! vous avez entendu parler de moi ? Par le prince, sans doute ? Que vous en a-t-il dit ?

– Je n’ai pas à vous rapporter son jugement à votre égard.

En répondant ainsi, Lilia faisait un mouvement pour se rapprocher de la baie.

Mais avec une souplesse féline, Myrrha se trouva aussitôt devant elle.

– Non, non, vous ne m’échapperez pas ainsi !... le prince vous a-t-il dit qu’il fut un temps – oh ! il n’y a même pas un an de cela – où je lui plaisais fort, où il m’appelait sa jolie faunesse, son amusante petite panthère ? Il m’aimait, alors. Maintenant, c’est votre tour...

Elle attachait sur la jeune femme un regard de jalousie féroce et ricana en voyant l’angoisse paraître dans ces yeux qui avaient pris le cœur du prince de Wittengrätz.

– Vous êtes très belle – plus belle que je ne pouvais me l’imaginer, d’après votre portrait. Cela ne vous empêchera pas, d’ailleurs, d’être

délaissée à votre tour, traitée par lui comme la poussière du chemin. Je pourrais attendre ce moment pour vous voir souffrir. Mais je n'ai pas la patience ! Il faut que je me venge, que je vous sépare de lui, car je vous hais !

En entendant le nom de Myrrha Nadopoulo, Lilia avait instantanément songé : « Ces deux femmes ont certainement quelque soupçon de ce que nous préparons contre elles et celle-ci vient essayer de m'effrayer par des menaces. » Mais elle comprenait maintenant qu'il s'agissait de tout autre chose. Elle avait devant elle une créature ivre de jalousie, folle de haine, ainsi qu'en témoignait trop bien la lueur sauvage de son regard.

La jeune femme se raidit dans un suprême effort de volonté.

– Sortez d'ici, mademoiselle ! Cette scène incroyable n'a déjà que trop duré !

Myrrha eut un rire aigu, effrayant.

– Sortir ? Oui, mais pas avant d'avoir accompli mon œuvre. Ah ! il t'aime, Lilia

Verine ! Eh bien ! il verra ton visage défiguré, tes épaules couvertes de blessures ! Alors, il ne t'aimera plus, je te l'affirme, et tu mourras dans le désespoir.

En prononçant ces derniers mots, elle s'élança sur Lilia, sa main levée tenant un long stylet jusque-là caché dans les plis de sa robe. La jeune femme fit un brusque mouvement de côté. À ce moment, le chien qui, à demi soulevé, dardait sur Myrrha des yeux menaçants, bondit sans souci de sa patte blessée. Avant que M^{lle} Nadopoulo pût se servir contre lui de son arme, il lui sauta à la gorge en y enfonçant furieusement ses terribles crocs. Myrrha, les yeux pleins d'horreur, s'écroula sur le sol. Lilia cria :

– Yamil !... laisse !... laisse !

Mais le chien ne lâchait pas la misérable qui râlait déjà. Lilia le prit à deux mains par son collier et réussit enfin à lui faire lâcher prise.

Myrrha avait perdu connaissance. Son visage était convulsé, ses yeux clos, son cou horriblement ensanglanté. Lilia courut à la galène, appela un des valets en permanence dans

le vestibule et lui donna l'ordre d'aller prévenir Ivan Seminitch ainsi que le premier valet de chambre du prince qu'elle les demandait immédiatement. Puis elle revint à la rotonde. Yamil, étendu sur le sol, l'appareil qui entourait sa patte complètement brisé, paraissait garder la femme inanimée. Des filets de sang coulaient le long du corsage, sur la soie jaune, et l'un d'eux mouillait la fleur de bégonia écarlate dont s'était parée théâtralement, pour accomplir son crime, la digne fille d'Ismène l'aventurière. Lilia, détournant les yeux, joignit ses mains glacées en murmurant :

« C'est affreux ! Mon Dieu, pardonnez-lui ! Qu'elle ait le temps de se repentir ! »

Quelques minutes après arrivaient le secrétaire et, presque en même temps, le valet de chambre. Lilia leur fit un bref récit de l'incident. Puis elle donna ses instructions à Jorel qui s'éloigna et revint bientôt, apportant du linge pour faire un pansement que Lilia posa elle-même.

Pendant ce temps, Ivan Seminitch envoyait chercher un médecin et expédiait un courrier à

cheval pour prévenir son maître, en dépit de la défense que lui en avait faite la jeune femme, car il la voyait très ébranlée, malgré son courage, et se disait que le prince ne lui pardonnerait probablement pas s'il ne l'appelait aussitôt, en une telle occurrence.

12

Quand Myrrha, toujours inanimée, eut été transportée par le secrétaire et Jorel dans un salon voisin, Lilia, laissant près d'elle les deux hommes, monta dans sa chambre et s'assit au hasard, sur une chaise basse. Son énergie faiblissait tout à coup. Une réaction s'opérait, après le terrible danger qui venait de la menacer. En même temps, les paroles prononcées par M^{lle} Nadopoulo lui revenaient à l'esprit, s'imposaient à ses douloureuses réflexions.

D'autres avaient été aimées par Wladimir... et Myrrha elle-même...

Non, non, elle mentait, cette misérable petite créature ! Jamais Wladimir n'avait pu l'aimer, lui qui avait dit plus d'une fois à Lilia combien il la méprisait et la détestait !

En frissonnant, la jeune femme s'enfonça dans les coussins de la chaise.

Une grande faiblesse la saisissait. Elle regretta de n'avoir pas sonné sa femme de chambre. Mais, maintenant, il lui était impossible de se mouvoir. Elle resta donc immobile, les yeux mi-clos, frissonnant toujours, non de froid, mais d'émotion douloureuse, de cette angoisse qui lui serrait le cœur.

Ce fut ainsi que la trouva son mari quand, arrivé en hâte, il entra dans la chambre.

– Lilia !... ma chérie !

Il venait à elle, s'agenouillait dans un grand bruit de sabre heurtant le tapis et entourait la jeune femme de ses bras.

À son entrée, elle avait sursauté. Une vive poussée de sang montait à son visage pâli. Elle balbutia :

– Toi !... toi ! Qui t'a prévenu ?

– Ivan Seminitch, comme c'était son devoir.

– Mais je le lui avais défendu !

– J'aurais bien voulu voir qu'il t'obéît, pour cela ! Mais comme tu trembles, ma Lilia ! Pourquoi es-tu seule ? Comment Varvara n'est-

elle pas à te soigner ?

– Elle ignore encore ce qui est arrivé ! J’ai jugé préférable de ne rien dire avant que tu sois au courant de tout, dans le cas où tu voudrais qu’on n’en sût rien.

– Ce sera difficile. Mais le plus important, pour le moment, c’est de te calmer. Tout danger est passé pour toi, et me voici là...

En parlant, Wladimir inclinait vers lui le visage de la jeune femme. Il sentit une résistance légère et, dans ses yeux où se dévoilait toujours pour lui l’âme ardente et pure, il vit une hésitation angoissée qui le fit tressaillir.

– Qu’as-tu, Lilia ?

Elle dit d’une voix étouffée :

– Tu sais pourquoi cette Myrrha m’en voulait tant ?

– Je m’en doute, du moins ! Elle s’était prise pour moi d’une violente passion et, se voyant dédaignée, – ou pour mieux dire complètement méprisée – elle a cherché à se venger en me frappant dans ce que j’ai de plus cher.

La voix tremblante demanda :

– Mais tu l’as aimée ! Elle m’a dit que l’année dernière...

– Elle a osé te dire cela ?... ce mensonge ? Moi, l’aimer ? Ah ! certes non ! D’ailleurs, je n’ai jamais aimé que toi, Lilia.

– Alors, il n’est pas vrai non plus que... que d’autres ont été délaissées par toi ?

Il jeta une exclamation de colère.

– Mais que t’a-t-elle donc raconté, cette créature maudite ? Répète-le-moi... répète-moi tout, Lilia, car jusqu’ici j’ai toujours eu ta confiance entière.

Elle obéit. Entre les bras qui l’enserraient plus étroitement, elle tremblait d’émotion. Sa tête s’appuyait contre l’épaule de son mari et tandis qu’elle parlait, des lèvres brûlantes se posaient sur ses paupières.

Quand elle se tut, il demeura un moment silencieux... Puis il dit à mi-voix, en la couvrant d’un regard d’infinie tendresse :

– Si tu étais venue plus tôt dans ma vie, Lilia,

j'aurais beaucoup moins de reproches à me faire. Mais tu comprendras plus tard, en acquérant de l'expérience, que j'ai droit à quelques excuses. Songe que depuis les premiers temps de mon enfance, j'ai été l'objet de l'admiration des serviles flatteries, de tous ceux qui m'approchaient. Songe que mon grand-père m'avait donné comme seule règle de conduite cette maxime : « Un homme tel que toi ne doit jamais considérer que son bon plaisir. » Je crois pouvoir me rendre cette justice de l'avoir mise en pratique avec une relative modération. Mais, je le répète, ce sont des choses que tu ne comprendras bien que plus tard. Pour le moment, je veux te voir persuadée de ce que je t'affirme, sur mon honneur : tu es mon premier amour, tu resteras toujours le seul.

Comme elle ne répondait pas et qu'il la sentait frissonnante encore, il demanda, la voix inquiète et ardente :

– Dis-moi que tu me crois ?... Dis-le-moi vite, ma bien-aimée ?

Elle leva les yeux et il y vit encore une ombre

d'angoisse.

– Oui, je te crois. Volodia. Mais cependant... si j'avais été défigurée par cette femme... si je l'étais pour toute autre cause, m'aimerais-tu encore ?

– Ah ! Lilia, Lilia, tu n'as donc pas compris ce que tu es pour moi ? Certes, j'aime ta beauté, mais me crois-tu donc incapable d'apprécier, d'aimer comme ils le méritent les dons plus immatériels qui l'accompagnent et qui lui survivront ? Je ne me figurais pas avoir rien fait pour te donner cette impression. Bien au contraire, j'ai toujours pris soin de ménager les délicatesses d'âme qui me plaisent tant chez toi, j'ai favorisé tes pratiques religieuses, parce que j'ai reconnu que tes croyances chrétiennes aidaient puissamment à ta beauté morale. Et voilà que tu parais douter de moi, me croire capable d'un lâche abandon si jamais il arrivait que...

Elle l'interrompt, en glissant ses bras autour de son cou et en appuyant sa bouche tremblante sur les boucles brunes qui se trouvaient à sa portée.

– Pardonne-moi ! Oui, je suis folle, mauvaise... Après tout ce que tu as fait pour moi, Volodia ! Tiens, regarde-moi ! Tu verras dans mes yeux que tu as toute ma confiance, comme avant.

Ils restèrent silencieux, un long moment, se regardant avec une fervente tendresse. Puis Lilia fit à son mari, déjà mis en partie au courant par le secrétaire, le bref récit de ce qui s'était passé.

– Sans Yamil, tu ne m'aurais sans doute pas retrouvée vivante, ajouta-t-elle en frissonnant.

– L'odieuse créature ! Ah ! mon brave Yamil a fait là du bon travail !

Lilia expliqua :

– J'ai laissé croire à Ivan Seminitch que cette tentative criminelle avait rapport à notre affaire, que M^{lle} Nadopoulo était envoyée par sa mère pour me faire disparaître.

– Tu as eu bien raison. Mais ne parlons plus maintenant de tout cela, petite chérie. Tu vas te mettre au lit, prendre une boisson calmante, pendant que je...

On frappa à ce moment. Wladimir, se relevant, alla vers la porte et demanda :

– Qu’y a-t-il ?

– Ivan Seminitch fait prévenir Votre Altesse que le docteur Nabelsky vient d’arriver.

– Bien. Qu’il monte ici, pour voir la princesse.

Un quart d’heure plus tard, Wladimir sortait de la chambre en compagnie du médecin qui venait de prescrire du repos et des calmants pour la jeune princesse. Tous deux gagnèrent la pièce où se trouvait la criminelle, après que le prince eut succinctement mis au courant son compagnon.

Myrrha, depuis un moment seulement, avait repris connaissance. À l’entrée du prince, elle tourna vers lui ses yeux sombres, pleins de supplication et de désespoir. Un regard chargé du plus violent mépris lui répondit. D’une voix brève, Wladimir s’adressa au médecin :

– Examinez cette femme, Alexis Sergnievitch, donnez-lui les soins indispensables. Toi, Ivan Sentinitch, préviens la police pour qu’on vienne

m'en débarrasser au plus tôt.

Et, tournant les talons, le prince gagna la rotonde pour donner un coup d'œil à Yamil dont Lilia, avant de remonter, avait tant bien que mal arrangé la patte endommagée avec l'aide de Jorel.

Ce fut là que vint le trouver le docteur Nabelsky, son examen terminé.

– La blessure est grave, mais serait susceptible de guérison. Le plus inquiétant, à mon avis, est l'état mental. Cette femme garde un silence farouche et ses yeux ont une expression effrayante. Je crois que Votre Altesse devra la faire garder à vue jusqu'à l'arrivée de la police, car une crise est à redouter.

Comme le prince, quelques minutes plus tard, quittait la rotonde pour se rendre près de sa femme, Jorel vint à lui.

– Tcherski demande si Votre Altesse voudrait bien le recevoir, car il a quelque chose d'important à lui apprendre.

– Eh bien ! qu'il vienne.

Tcherski était le gigantesque Cosaque toujours

de garde au palais. Chaque soir, il avait coutume de faire une ronde dans le parc. Or, aujourd'hui, environ une heure auparavant, il avait surpris une femme que faisait entrer par l'une des petites portes un jeune aide-cocher du nom de Piotre. Il les avait emmenés prisonniers tous deux, non sans que la femme se débattît furieusement, si bien que sa perruque était tombée – une perruque brune qui dissimulait des cheveux blonds.

Wladimir songea : « Cette misérable Myrrha avait donc des complices ? »

Après un court instant de réflexion, il ordonna :

– Amène-moi ces individus.

Peu après, le Cosaque reparaissait, tenant chacun par un bras l'aide-cocher, livide et flageolant, et une jeune personne blonde qu'en dépit de son maquillage le prince reconnut aussitôt.

– Dounia Streitnoff ! Comment, toi encore, misérable ?

Dounia, qui tremblait de terreur, bégaya :

– Pardon, Votre Altesse !... Mais je ne faisais rien de mal... Je venais causer avec Piotre...

– Ah ! ah ! simplement ? Eh bien, nous allons voir. Suis-moi... Tu peux la lâcher, Tcherski.

Traversant la galerie, le prince ouvrit une porte et entra dans le salon où l'on avait déposé Myrrha.

Dounia, qui venait derrière lui, eut un brusque mouvement de recul à la vue de M^{lle} Nadopoulo étendue là, le cou bandé, la soie jaune de sa robe largement tachée de sang.

Mais Wladimir lui saisit le bras et la força de s'avancer.

– Allons, viens la voir, ta complice.

Myrrha tourna vers lui ses yeux brûlants de fièvre et fit un mouvement pour se soulever. Mais la douleur lui arracha un gémissement.

Dounia, dont le teint devenait verdâtre, détourna son visage en balbutiant :

– Je ne connais pas cette personne.

– Ah ! tu ne la connais pas ? Tu oserais me

soutenir que tu n'as pas agi de concert avec elle, en haine de celle que vous appelez Lilia Verine et qui est maintenant la princesse de Wittengrätz !

– La princesse de Wittengrätz !

L'exclamation sortait, étouffée, des lèvres blêmes de Myrrha.

Wladimir abaissa sur M^{lle} Nadopoulo son regard implacable.

– Oui, et aussi la fille du comte André Seminkhof. La petite Élisabeth n'était pas morte, comme on le croyait ; sa gouvernante l'avait seulement soustraite aux entreprises criminelles de votre mère. Maintenant, elle est ma femme et hier André Pavlovitch l'a reconnue pour sa fille.

Dans les sombres prunelles de Myrrha, la stupéfaction, la fureur, le désespoir se mêlèrent en quelques secondes. Quant à Dounia, elle levait sur le prince des yeux que l'épouvante rendait hagards.

– Toi, tu sais ce que je t'ai promis, au cas où j'aurais encore à me plaindre de toi. Demain, tu feras connaissance avec les verges d'Ifnek. Après

quoi, tu seras mise entre les mains de la police avec recommandation spéciale, comme je l'ai fait pour ton père.

Dounia s'affaissa sur les genoux en criant :

– Grâce, grâce ! Je n'ai rien fait ! Je demande pardon...

– Emmène cette femme dans la galerie, Jorel, ordonna le prince au valet de chambre qui se tenait de garde près de Myrrha.

Tandis que Jorel entraînait Dounia à demi morte de terreur, Wladimir alla procéder à l'interrogatoire de Piotre. Le malheureux garçon, frissonnant jusqu'aux moelles sous le regard de son maître, eut grand-peine à répondre, tellement ses dents s'entrechoquaient, aux questions brèves et précises qui lui étaient posées. Le prince eut vite compris que celui-là n'était qu'un complice inconscient, dont s'était jouée l'habile Dounia. Il le lui exprima d'ailleurs en ces termes :

– Je vois que tu n'es qu'un imbécile. Aussi me contenterai-je de te faire administrer la bonne correction que tu mérites... Tcherski, enferme ces

deux êtres et dis à Ifnek qu'il vienne demain matin prendre mes ordres à leur sujet.

Sur ces mots, Wladimir s'éloigna tandis que Dounia, complètement effondrée, gémissait :

– Pitié !... pitié !

Quelques jours plus tard, de palpitantes nouvelles circulaient dans les milieux aristocratiques de Pétersbourg. Le mariage du prince de Wittengrätz, maintenant connu, l'étrange aventure de la jeune comtesse Seminkhof défrayaient tous les entretiens. On racontait aussi que Myrrha Nadopoulo avait été enlevée par un transport au cerveau, le lendemain du dîner à la fin duquel le prince avait été rappelé à Tsarskoïe ; on rapprocherait cette mort de celle de sa mère, la belle Ismène, qui avait succombé quarante-huit heures plus tard à une embolie – lisez « suicide », assuraient des gens bien informés. Quant au comte Seminkhof, tant d'émotions l'avaient terrassé. Très malade, il était soigné par sa fille qui s'occupait aussi avec sollicitude du jeune infirme.

De la tentative criminelle de Myrrha, on

ignorait tout. Wladimir avait ordonné le silence à ceux qui s'étaient trouvés mêlés au drame. Quant à Dounia, jugée sans bruit, elle était enfermée pour la vie dans une prison de Pétersbourg.

Lorsque le comte Seminkhof fut enfin sorti de danger grâce aux soins de sa fille, on vit paraître dans le monde la jeune princesse de Wittengrätz. Sa charmante simplicité n'était altérée en rien par ses succès de beauté, d'élégance ; ceux-ci l'eussent laissée indifférente si elle n'en avait vu son mari si vivement satisfait.

Quelqu'un dit un jour devant le colonel Korf, demeuré l'intime du prince :

– Il est incontestable que le prince de Wittengrätz paraît fort épris de sa femme et qu'il est, pour le moment, un époux modèle. Mais un homme comme lui ne me paraît pas devoir soutenir bien longtemps une si grande passion.

L'officier riposta, avec un fin sourire :

– Détrompez-vous. Je crois bien le connaître maintenant et je le devine capable de s'attacher très fortement et pour toujours à qui a su parvenir

jusqu'à son cœur. Cette belle petite princesse y a réussi, sans coup férir. J'en suis heureux pour lui, car, sous des dehors froids et sceptiques, sa nature est susceptible de s'élever, de se transformer par ce très noble amour.

Un soir de septembre, cette année-là, Wladimir et Lilia sortirent du château de Stanitza et s'engagèrent sur une route de la forêt. Ils passèrent près de la maison forestière et adressèrent un amical bonsoir à Hofnik qui fumait sa pipe sur le seuil. Le vieil homme les suivit d'un regard attendri. Maintenant, il était rassuré sur le bonheur de sa chère Barina.

« Comme son influence a déjà changé le prince ! songeait-il. Seigneur, l'heureux jour que celui où vous avez permis qu'il rencontrât, dans sa forêt, notre douce petite Barina ! »

Wladimir et Lilia s'en allaient dans les sentiers argentés par la lune. Il y avait un an aujourd'hui que Lilia était apparue pour la première fois au prince de Wittengrätz, et celui-ci jugeait qu'un tel anniversaire valait la peine d'être célébré. Lilia s'appuyait à son bras, et tous deux gardaient le

silence, unis dans ce souvenir de leur première rencontre.

Quand ils furent à la petite clairière, Wladimir, s'arrêtant près d'un pin élancé, entoura de son bras les épaules de la jeune femme.

– Tu étais ici, quand je t'aperçus.

Elle inclina affirmativement la tête, en souriant.

– Quelle peur tu me fis, Volodia ! J'arrivai chez Hofnik n'en pouvant plus, incapable de prononcer une parole. Irina et lui étaient bien effrayés, les pauvres gens. Mais ils le furent encore bien davantage quand ils comprirent qui m'avait poursuivie.

– Ce brave Hofnik, quels soucis je lui ai donnés ! Mais je l'ai eue quand même, la charmante biche peureuse qui fuyait ce terrible chasseur. Je l'ai eue, et je la garde bien ! Elle ne m'échappera plus maintenant.

Il la contemplait avec une joie passionnée. Elle était restée la même Lilia, discrètement bonne et charitable, fidèle à son devoir dans les

plus petites choses, s'intéressant à toutes les manifestations de la pensée, de l'intelligence, compagne admirable pour l'homme heureux qui avait su l'associer à sa vie. Comme Hofnik tout à l'heure, Wladimir dit avec ferveur :

– Ce fut un beau jour que celui où je te connus, Lilia.

Cet ouvrage est le 222^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.